

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LES
POÈTES LATINS-POLONAIS

(JUSQU'A 1589)

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

MARYA KASTERSKA

PARIS

LIBRAIRIE ARTHUR ROUSSEAU

ROUSSEAU ET C^e

ÉDITEURS

14, RUE SOUFFLOT ET RUE TOULLIER, 13

—
1918

THÈSE
POUR LE DOCTORAT

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LES
POÈTES LATINS-POLONAIS

(JUSQU'A 1589)

THÈSE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris



PAR

MARYA KASTERSKA

PARIS

LIBRAIRIE ARTHUR ROUSSEAU

ROUSSEAU ET C^e

ÉDITEURS

14, RUE SOUFFLOT ET RUE TOULLIER, 13

1918

*Patriæ meæ memoriæque antiquissimorum
pœtarum polonorum*



Digitized by the Internet Archive
in 2026

PRÉFACE

Il y a dans l'histoire de la Littérature Polonaise si riche et si consciencieusement étudiée par ses historiens, beaucoup de lacunes qu'il faudrait remplir pour montrer plus clairement, plus nettement, l'immense travail de la pensée polonaise et sa marche triomphale à travers les siècles. Malheureusement, beaucoup de critiques littéraires préférèrent étudier les époques les plus connues, les époques, pour ainsi dire des moissons, sans vouloir comprendre que ces dernières n'auraient jamais existé sans d'autres époques moins connues, mais plus laborieuses, époques de préparation et de semailles morales.

Faire connaître une de ces époques de la littérature polonaise, jeter un peu de lumière sur la vie et les travaux de ces pionniers, les premiers chez nous en Pologne, voilà le but que nous avons tâché d'atteindre dans ce livre. Nous ne nous faisons point d'illusions sur son imperfection et nous comprenons qu'il était plutôt audacieux de notre part de l'entreprendre, mais l'amour de ce passé inconnu et si cher à un cœur polonais, au moment où l'espoir et le souvenir sont nos seules richesses, nous a donné le courage de poursuivre et achever notre tâche.

Nous avons eu le bonheur d'être guidée et dirigée dans ce travail par les conseils précieux et bienveillants de M. le Professeur Haumant, que nous remercions très spécialement.

Nous devons aussi une reconnaissance sincère à

M. Strowski et à M. Rocheblavé qui nous ont toujours amicalement soutenue et encouragée.

M. Leger a bien voulu aussi nous aider de ses conseils et nous lui exprimons toute notre gratitude.

Quant à notre cher maître, M. le professeur Plessis nous le remercions profondément de tous ses conseils inappréciables : il nous a permis de profiter de sa connaissance approfondie des lettres latines avec une bonté qui ne s'est jamais lassée.

C'est en suivant ses leçons que nous avons conçu l'idée de cette thèse, faible témoignage de notre amour des lettres latines et de ce Moyen-Age si souvent méconnu, car, comme l'a dit Sénèque, « nullum sæculum clusum est, nullum non cogitationi pervium tempus ».

LES POÈTES LATINS-POLONAIS

INTRODUCTION

LES POÈTES LATINS POLONAIS DU XV^e SIÈCLE ET LA SOCIÉTÉ POLONAISE DE CETTE ÉPOQUE; LE CARACTÈRE POLONAIS; LE PAYS; LA CULTURE; LES COMMENCEMENTS DE LA LITTÉRATURE NATIONALE; L'INFLUENCE DE L'ÉGLISE; LES ÉCOLES; LA DOMINATION DE LA LANGUE LATINE DANS LES ÉCOLES, DANS LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE ET SURTOUT A LA COUR ROYALE; LES DERNIERS JAQUELLONS ET LEUR RÔLE DANS L'HISTOIRE DE LA RENAISSANCE POLONAISE; LA NOBLESSE ET LA BOURGEOISIE POLONAISE; LES PAYSANS.

I

Les poètes latins polonais du xvi^e siècle ont été fort peu étudiés, même en Pologne, malgré l'importance et la valeur de leurs œuvres. Les uns comme Janicki (1), ne furent appréciés que par les étrangers (2), et durent attendre jusqu'au xix^e siècle pour retrouver dans leur patrie un regard

(1) Clément Janicki ou Janitius, fils d'un paysan, un des meilleurs poètes latins polonais du xvi^e siècle, fut apprécié surtout par les Italiens (1526-1543), V. plus bas Cl. Janicki.

(2) Nous ne trouvons qu'une édition de Dantyszek, commentée par un Allemand, Jean Boehmius, (Leipzig, 1764); toutes les autres éditions commentées des auteurs latins-polonais sont du xix^e siècle; V. la *Bibliographie*; Dantyszek, V. plus bas J. Dantyszek.

d'intérêt; les autres (1) demeurent encore absolument ignorés et méconnus.

Pourtant, ils font bien partie de la littérature nationale polonaise (2). Dans d'autres pays — en France au ¹⁸^e siècle par exemple — la poésie latine n'a été qu'une distraction d'érudits, de raffinés et de gens de collège. En Pologne, au contraire, comme dans l'Italie de Dante, de Boccace et de Pétrarque, les poèmes écrits dans la langue de Virgile et d'Horace, pouvaient et savaient intéresser tous les esprits cultivés : ils faisaient partie du grand courant de la vie nationale. Or, ce phénomène s'est produit sous l'influence d'une civilisation toute latine dont il nous faut d'abord dire quelques mots (3).

Au ¹⁶^e siècle, la Pologne jouit en effet d'une culture générale, d'un état de la civilisation, qui dispose les esprits à aimer la poésie et à la comprendre partout, à plus forte raison dans cette langue latine qui passe alors pour ennoblir tout ce qu'elle touche.

A ce moment, en effet, le peuple polonais n'a pas encore subi les dures épreuves qui devaient plus tard, au ¹⁷^e et au ¹⁸^e siècle (4), changer son caractère et l'aspect même

(1) Paul de Krosno (?-1516); Jean de Wislica (?-1517); Krzycki (1477-1537); Dantyszek (1485-1550) etc.

(2) V. André Krzycki (1475-1550) et ses « Carmina Regalia » (Corpus antiquissimorum poetarum latinorum Poloniæ, 1888, Cracovie, éd. de l'Académie de Cracovie), où il décrit toutes les victoires et toutes les actions de Sigismond le Vieux, roi de Pologne (1506-1548) et ses deux femmes, Barbe Zapolska (1507-1517) et Bona Sforza de Milan (1518-1548)

V. aussi Clém. Janicki (1526-1543) : Tristium, liber I, et Variar. eleg. lib. I; V. J. Kochanowski (1530 ou 1532-1584) : « Gallo crocitant »; Dryas Zamckana : Elegies et épigrammes (éd. à Varsovie 1884); aussi Jean de Wislica (?-1517) et son « Bellum Pruthenum », poème patriotique.

(3) Ce fut surtout l'influence de la religion catholique et de la messe en latin.

(4) Au ¹⁷^e siècle, les guerres avec des Cosaques; en 1654, la perte de

du pays. La Pologne est alors un pays riche et riant.

Partout on aperçoit de jolis villages avec des tours d'églises gothiques ou de couvents. Les villages et les petites villes sont surtout nombreux près de Cracovie et vers la frontière allemande (1). Varsovie n'est encore qu'une ville de province, simple capitale du duché de Masovie. Mais bientôt la reine Bona (2) et le roi Sigismond Auguste vont y habiter de temps en temps et la ville se prépare déjà sensiblement à son rôle de capitale de la Pologne, rôle que sa situation géographique justifiait complètement (3).

Plus loin, au nord et nord-est, le pays est sans doute moins civilisé. Les Lithuaniens pourtant, sont loin de ces demi-sauvages que jadis Ladislas Jaquello (4) avait baptisés.

Vilna devient une jolie ville; elle commence à abonder en palais et en jardins de grands seigneurs (5), les rois (6) y font venir des savants, des architectes, des artistes. Quant à la population des petites villes et des villages, en Pologne, comme en Lithuanie, elle diffère un peu des Polonais d'au-

l'Ukraine; les guerres avec les Suédois. Au XVIII^e, la guerre de la succession de Pologne (1733-1738). Les trois partages de Pologne en 1772, en 1793 et — après les derniers efforts des Polonais en 1794 — le dernier partage en 1795.

(1) Voir Maciejowski : La Pologne dep. x^v^e jusqu'au xviⁱⁱ^e siècle. *Przedzięk Al. : Jaguellones polonaises*, I-V vol. (1868-1878), dernier volume édité par Szuiski.

(2) Bona Sforza, fille d'Isabelle d'Arragon et de Jean Sforza, femme de Sigismond I^{er}, roi de Pologne

(3) Au milieu de la Pologne et au bord de la Vistule, le plus grand fleuve de Pologne.

(4) Fondateur de la dynastie.

(5) Alexandre Przedzjęcki nous donne la description des jardins de Radziwills, une des plus riches familles seigneuriales de la Lithuanie V. *Les Jaguellons polonaises*. Léopol (1868-1878).

(6) Idem : C'est Sigismond le Vieux (1506-1548) et surtout Sigismond-Auguste (1548-1571).

jourd'hui. Elle était plus gaie, plus insouciant, plus bruyante même; elle aimait la vie, les amusements, les habits superbes, les couleurs vives et tranchantes (1). Elle était beaucoup plus confiante et plus amicale qu'elle ne l'est aujourd'hui. La maison et le cœur d'un Polonais sont alors ouverts à tout venant et les auteurs polonais se plaignent que la demeure d'un noble ressemble souvent à une auberge (2).

Et partout dans cet état d'expansion, de confiance et d'amour de la vie, la poésie a sa place.

Elle est, pour ainsi dire, double et s'exprime dans deux langues : la langue polonaise et la langue latine. La poésie polonaise jusqu'au xvi^e siècle, se limite à quelques chants et quelques chansons de peuple qui, souvent ne manquent pas de grâce, mais dont nous n'avons que de certains passages conservés par la tradition.

Les chants d'église sont, pour la plupart, des vies de saints rimées et ressemblent d'assez près aux vieux cantiques français du moyen-âge. Voilà l'invocation d'un de ces chants sur la vie de Saint-Alexis :

Ah! notre grand Seigneur
 Que l'on appelle Messie,
 Inspire-moi dans ce chant,
 Daigne purifier mon cœur
 Afin que je puisse chanter tes saints.

(1) V. La Pologne de xv^e à xviii^e siècle; 4 volumes, Varsovie, (1842). On portait surtout beaucoup de bleu et de rouge, aussi du jaune-safran. La mode changeait souvent. V. La satire contre la mode changeante en Pologne, par Clém. Janicki.

(2) Jean Kochanowski dans « Folâtries » (Fraszki) dit :

« Un grand seigneur a dit il y a peu de temps :
 « La demeure d'un noble en Pologne ressemble à une auberge
 « Car il reçoit tout le monde qui vient ».

V. Kochanowski : « Folâtries » p. 113, II^e volume, Varsovie (1903).

Je vais raconter la vie d'un saint,
Qui le peut qu'il écoute, je commence (1).

Les moines Bernardins et Dominicains font beaucoup de chants pareils et le plus grand nombre de ces cantiques est consacré à la Sainte Vierge dont le culte était de tout temps très grand en Pologne (2).

Il y a aussi des poèmes un peu philosophiques parmi lesquels le plus célèbre est une plainte d'un mourant qui regrette sa vie, où il avait trop pensé aux choses terrestres (3), et enfin quelques poèmes satiriques (4) et quelques chants de guerre (5). Mais tout ce qu'on peut conclure, en lisant les premières œuvres polonaises, c'est que la langue y est encore peu travaillée et relativement pauvre.

Rien d'étonnant donc qu'à coté de cette littérature du peuple et des gens simples, nous voyons une autre : latine-polonaise. Sans doute, s'il y avait déjà une forte littérature nationale, les poètes polonais se seraient exprimés dans leur langue maternelle, mais ils craignaient que cette langue fût encore trop jeune et incapable de porter leurs pensées. D'ailleurs, c'est le propre du caractère polonais

(1) « Histoire de la littérature polonaise », par Al. Brückner ; p. 43, 1^{er} vol., Varsovie (1902).

(2) Plus la Pologne devenait chrétienne, plus le culte de Marie y était grand. Al. Brückner : « Histoire de la littérature polonaise », 1^{er} vol.

(3) Où est ma force ? où sont mes travaux ?
Imbécile ! pourquoi ai-je travaillé durant tant d'années ?
Cinq aunes de toile, huit pieds de terre,
— C'est tout ce que j'ai gagné.

(V. « Histoire de la littérature polonaise », Al. Brückner, 1^{er} vol. p. 5).

(4) Un long poème satirique sur la mort et la punition ; cette idée hantait toujours l'esprit polonais (V. Al. Brückner, 1^{er} vol. et Al. Biegeisen, 1^{er} vol. « Histoire de la littérature polonaise »).

(5) Il en est resté des débris d'un chant racontant les batailles des Polonais avec les Allemands. (V. Al. Brückner et Wisniewski, « Histoire de la littérature polonaise », 1839-1892).

d'aimer ce qui est étranger, d'adopter avec une facilité extrême les mœurs et les coutumes des peuples étrangers; et rien ne devait paraître plus naturel à des écrivains polonais, comme aussi rien ne leur était si facile que d'écrire en latin. D'autant plus que tout le monde en Pologne comprenait le latin (1), la langue d'église que l'on avait l'habitude d'entendre tous les jours. Grâce au catholicisme, la Pologne subit l'influence de la culture latine, presque depuis le commencement de son existence politique (2), et cette influence fut si grande qu'aujourd'hui encore on retrouve dans la langue polonaise mille petits tours familiers (3) de la langue latine. De même, aucun peuple slave ne s'est tant inspiré de la littérature latine que les Polonais (4), et c'est surtout au xvi^e siècle qu'on s'en aperçoit, en étudiant la littérature polonaise de cette époque. Il nous suffira d'expliquer ce qu'était l'éducation d'un jeune polonais pour donner des preuves de l'influence latine sur l'esprit polonais.

Nous ne parlons pas des jeunes filles dont l'éducation était peu compliquée. Les mères apprenaient elles-mêmes, en effet, à leurs enfants à lire, à écrire et à compter, ensuite venaient les travaux de ménage et un peu de ce qu'on appelle aujourd'hui le « savoir-vivre » (5); après quoi, la

(1) Christophe Warszewicki, historien de Sigismond le Vieux et chroniqueur (date de naissance et de mort inconnues) nous raconte que les cochers des ambassadeurs polonais du roi Sigismond Auguste, à Vienne, s'excusaient en latin d'avoir coupé du bois dans le jardin du roi d'Autriche. (V. Al. Brückner. « Histoire de la littérature polonaise » I^{er} vol.; Al. Przewdziecki : « Les Jagellones polonaises », IV^e vol.; Ch. War. Opera, Venise 1572, 1587, 1596).

(2) Depuis le ix^e siècle.

(3) *jamjam* — pol. *juz juz* etc. Emploi du subjonctif et de l'infinitif au lieu de l'imparfait.

(4) Surtout depuis le xvi^e siècle : Kockanowski, Skarga, etc.

(5) V. Maciejowski. La Pologne et ses mœurs jusqu'au xviii^e siècle. III^e vol. p. 60-68.

noblesse de campagne envoyait souvent ses filles à une cour seigneuriale et parfois même à la royale pour qu'elles pussent y acquérir de belles manières et faire un bon mariage(1). Cependant, cette éducation dont nous savons si peu de choses, ne devait pas être toujours superficielle, car on voit au xvr^e siècle, comme de tout temps, en Pologne, beaucoup de femmes énergiques, intelligentes (2), instruites et plus d'une savait le latin (3). Ces qualités nous expliquent facilement pourquoi les mères polonaises pouvaient garder une large part dans l'éducation de leurs fils. Luc Gornicki (4) dit que, jusqu'à 20 ans, il resta avec sa mère et ses sœurs.

Si l'on en juge par cet exemple, comme l'étude³ du latin commençait à 5 ou 7 ans (5), on peut en conjecturer que la mère en savait assez pour la surveiller, pour s'y mêler et par conséquent pour pouvoir goûter les œuvres latines de ses compatriotes.

Le latin étant alors la base de toutes les connaissances, le petit garçon commençait son éducation par apprendre de belles sentences latines que son maître lui écrivait sur

(1) Idem, idem.

(2) Barbe Radziwill, seconde femme de Sigismond Auguste, parlait latin, ainsi que les reines : Bona, Barbe Zapolska, les deux femmes de Sigismond le Vieux. Catherine et Isabelle Jaguillon, filles de Sigismond le Vieux et de Bona Sforza, parlaient et écrivaient en latin, de même qu'Anne, duchesse de Warsovie (V. les Jacqueillons polonais; Al. Przewdziecki).

(3) Exemple : Anne Kochanowska, mère du grand poète (V. « J. Kochan » par St. Tarnowski, 1888).

(4) Célèbre historien polonais du xvi^e siècle. Il a écrit l'Histoire de Pologne (1634) et « Le Courtisan » (1639) imitation de « Cortegiano » de Castiglione.

(5) V. Maciejowski : La Pologne et ses mœurs jusqu'au xviii^e siècle, III^e vol.; J. Kochanowski (bibliographie) par St. Tarnowski; « Histoire de la littérature polonaise » par H. Biegeleisen.

une tablette d'ardoise et qui devaient former son esprit (1). On croyait au développement méthodique de la mémoire, on l'exerçait, et l'enfant de 5 ou 7 ans savait souvent maints vers de Virgile ou des sentences de Cicéron; mais on ne surchargeait pas, on ne desséchait pas l'esprit enfantin, comme on le fera au xvii^e et au xviii^e siècle, en lui faisant apprendre par cœur des manuels entiers. Ainsi, l'enfant pouvait garder la fraîcheur de son goût pour la poésie latine. Du reste, l'enseignement consistait plutôt en conférences, faites par le professeur à son élève, que dans la récitation des leçons ou dans la lecture (2).

C'est vers 9 ans qu'on commençait à s'occuper sérieusement du jeu garçon (3) après lui avoir appris à lire et à écrire. Les alphabets étaient d'ordinaire en quatre langues : en polonais, en latin, en italien et en allemand. Les premières études faites à la maison, l'enfant polonais commençait à fréquenter une école. Et des écoles existaient non seulement dans les grandes villes, mais souvent dans les petits villages (4). C'était presque toujours le clergé qui s'en occupait et qui y nommait des maîtres demi-séminaristes, demi-laïques, appelés populairement « Dominus » (5). Le mobilier scientifique d'un « Dominus » consistait le plus souvent en un volume de contes de Salo-

(1) « Ut puer tinctus videatur » disait-on, « pour que l'enfant paraisse bien élevé ». V. la bibliographie de J. Kochanowski, par St. Tarnowski (1888).

(2) V. Maciejowski « La Pologne et ses mœurs, etc. » III^e vol.

(3) P. Skarga. « Les vies des Saints ». Dédicace au roi Ladislas.

(4) V. Maciejowski : « La Pologne et ses mœurs », etc. VII^e vol.; Al. Brückner : « Histoire de la littérature polonaise », I^{er} vol.; St. Tarnowski : « Histoire de la littérature polonaise », I^{er} vol.

(5) Il remplissait parfois les fonctions du scribe de paroisse et souvent on le ridiculisait dans les vieux contes et comédies. V. Albertus à la guerre.

mon (1) en polonais, un autre d'œuvres de Caton (2) avec la traduction polonaise, une certaine quantité de livres de religion, et des fournitures scolaires, comme encre, règles, papier etc. etc. Quant aux plumes, les oies en fournissaient, mais on écrivait plutôt à la craie sur des tablettes d'ardoise. Les enfants du village apportaient d'ordinaire leur déjeuner et leur diner qu'ils partageaient avec leur maître. Au milieu de l'école se trouvait un poêle noir, très grand, que le dominus chauffait souvent avec des pommes de pin, faute de bois (3).

Ces écoles des provinces, écoles de villages, toutes pauvres et misérables qu'elles fussent, contribuaient aussi à latiniser les Polonais. Il ne faut pas oublier que deux grands humanistes et poètes latins-polonais étaient des fils de paysans et firent leurs premières études dans ces écoles de village (4).

En ville, les écoles étaient beaucoup meilleures. Le maître s'y appelait « Cantor » car il apprenait aussi à chanter. Il paraît que les familles bourgeoises y tenaient beaucoup (5). Dans les grandes villes et surtout à Cracovie, les écoles possédaient deux ou trois professeurs. C'était alors le « Magister » ou le « Rector » (6), le « Bachelier » ou « maître d'école » et enfin le « Cantor ». Au-dessus

(1) Très populaire au xvi^e et xvii^e siècle en Pologne. V. « Les conversations du roi Salomon avec le gros Marcholt », premier livre polonais imprimé.

(2) De re rustica. Il s'agit de Caton l'Ancien.

(3) V. Maciejowski, idem.

(4) Grégoire de Sanok, fils d'un pauvre laboureur de Sanok (xv^e siècle) et Clément Janicki, fils d'un paysan (xvi^e siècle). V. plus bas la bibliographie de ces deux poètes.

(5) Les maîtres recevaient souvent des suppléments de paye pour le chant. Les parents des élèves leur faisaient des cadeaux. V. Maciejowski : « La Pologne et ses mœurs », II^e vol. p. 31-32 (1842).

(6) On leur donnait toujours des noms latins.

d'eux se trouvait encore un « Senior » qui contrôlait les études et la conduite des maîtres et des élèves. Sa tâche n'était pas facile, car non seulement les élèves menaient une vie très agitée, mais encore les « Cantor » causaient bien des ennuis à leurs chefs (1).

Mais, le plus difficile, c'était l'entretien des écoles. Les élèves payaient très peu, ou ne payaient rien, ou, le plus souvent, en nature. On cherchait donc d'autres moyens de remédier au mal. Les *jaki's* « élèves », figuraient dans les pompes funèbres des gens riches et recevaient pour cela quelque argent. Parfois, ils donnaient des leçons aux enfants de riches bourgeois; le plus souvent, ils leurs enseignaient les commencements du latin. Puis, les plus pauvres d'entre eux mendiaient dans les maisons de riches citoyens de la ville. Un « *jak* », mendiant, portait à sa ceinture, un petit pot pour emporter la nourriture qu'on lui donnait, et les « Seniors » désignaient à chacun d'eux, les quartiers et les maisons où ils pouvaient mendier (2). Le programme des études était assez vaste dans ses écoles, surtout dans l'école de la Sainte-Vierge à Cracovie (3). Les élèves étaient répartis en deux classes : *trivium* et *quadrivium*. Dans la première, on apprenait la religion, un peu de grammaire, l'arithmétique et surtout le latin. Dans la seconde, on continuait la grammaire, on faisait de la géométrie, de la poésie, de la musique, et beaucoup de latin.

(1) V. Maciejowski : « La Pologne et ses mœurs »; Al. Brückner : « Histoire de la littérature polonaise »; H. Tarnowski : « Histoire de la littérature polonaise » et J. Kochanowski (1888).

(2) V. Maciejowski : « La Pologne et ses mœurs » III^e vol; « Histoire de la littérature polonaise » Henri Biegeleisen.

(3) La plus importante des écoles de ce genre. Elle se trouvait à côté de la plus belle église de Pologne, l'église de la Sainte-Vierge à Cracovie. Elle dépendait du clergé de cette église.

D'ailleurs, ces programmes variaient suivant les circonstances (1).

Au-dessus de toutes ces écoles primaires et secondaires, car elles réunissaient ces deux qualités, se trouvait l'Académie de Cracovie, fondée par Casimir le Grand en 1364 et rétablie par Hedvige d'Anjou, fille de Louis le Grand, roi de Hongrie et femme de Ladislas Jaguello (2). Cette reine, tant aimée par les Polonais, légua par son testament, tout ce qui était sa propriété personnelle à l'œuvre de la reconstitution de l'Académie de Cracovie, et sa volonté fut saintement accomplie par le roi, son mari (3). « Alma Mater Cracoviensis » se releva et eut ses beaux moments. Vers la fin du ^{xv}^e siècle, c'était l'une des meilleures universités de l'Europe, et plus d'un savant étranger y vint compléter ses études (4).

Le ^{xvi}^e siècle fut moins heureux pour elle et seulement sous Étienne Batory, grand ami des sciences, elle eut pour la dernière fois des moments brillants (5). Ici, comme partout, l'influence du latin dominait le reste. On aimait beaucoup Virgile et Horace, on lisait et citait volontiers Cicéron et Caton l'Ancien (6), comme nous le verrons, en étudiant la vie des poètes latins polonais du ^{xvi}^e siècle.

(1) V. J. Kochanowski (biographie), par St. Tarnowski.

(2) Elle régna d'abord seule pendant un an, puis depuis 1386 jusqu'à 1399 avec son mari. Elle était célèbre par sa beauté et son intelligence. La reine savait fort bien le latin et s'occupait beaucoup de l'éducation des futurs professeurs.

(3) Le rétablissement de l'Académie avec le recteur Stanislas de Skalmierz, latiniste distingué, eut lieu en 1400. Plus tard elle eut sa maison à elle. V. Szaŋnocha Hedvige et Jaguello (1379-1413), Léopol (1855-1856).

(4) Conrad Celtis, poète et savant allemand (v. puis bas); Thomas Murner, etc. Celtis né à Wimpfeld, près de Würzburg en 1469 + 1508, resta à Cracovie depuis 1490-1492. Elève de Brudzewski.

(5) Batory appartenait à une famille de princes hongrois; né en 1533 il régna depuis 1575 à 1586.

(6) Toujours « de re rustica ».

Après avoir fini toutes ses études, le jeune Polonais (1) avait à choisir entre deux chemins : ou devenir un chevalier, ou revenir à la campagne et, comme on disait : « labourer la terre ». Mais avant ce choix définitif, on pouvait encore faire un voyage à l'étranger, ce qui était fort à la mode, aussi bien pour compléter ses études dans les universités étrangères (2) que pour connaître d'autres peuples et d'autres pays. Dans ces voyages, le latin était indispensable aux jeunes Polonais qui d'ailleurs, le parlaient avec beaucoup de facilité.

Enfin, après ces études et ces voyages, on pouvait se placer à la Cour royale ou à celle de quelques grands seigneurs et y poursuivre sa carrière. C'était le cas de beaucoup de nobles et il y en avait même pour lesquels la Cour remplaçait les voyages et les études (3).

II

La Cour royale et les cours seigneuriales ont beaucoup contribué au développement rapide de la littérature humaniste en Pologne (4). En effet, ce n'est pas assez pour une

(1) V. plus bas la vie de J. Kochanowski.

(2) C'étaient surtout les Universités de Padoue, de Bologne et de Paris. V. « Histoire de la littérature polonaise » par Al. Brückner, 1^{er} vol, Varsovie 1903; « La Pologne et ses mœurs jusqu'au XVIII^e siècle », par Maciejowski, 1842.

(3) Les nobles les plus riches faisaient faire à leurs fils une sorte d'apprentissage aux cours d'autres nobles. Les plus pauvres y passaient souvent toute leur vie. V. « La vie de Nicolas Rey », par A. Trzycieski.

(4) Tous les seigneurs polonais lisaient, écrivaient et parlaient latin. V. Maciejowski : « La Pologne et ses mœurs » 1842; H. Biegeleisen : « Histoire de la littérature polonaise »; St. Tarnowski : « Histoire de la littérature polonaise » et Jean Kochanowski, 1888; Al. Brückner : « Histoire de la littérature polonaise »; Wiszniewski : « Histoire de la littérature polonaise », 1834-1843, Cracovie.

langue et pour une littérature faite à l'imitation d'une autre, que d'être enseignées et pratiquées dans les collèges et dans l'éducation. Pour que cette langue et cette littérature d'imitation jouent un certain rôle dans la vie nationale, il faut qu'elles soient, pour ainsi dire, adoptées par la mode et que quelque illustre personnage les prenne sous sa protection. C'est ce qui arriva pour la poésie latine pendant le règne des deux Sigismond (1), et, en particulier, grâce à la reine Bona (2).

C'est, en effet, pendant ce règne, que le Moyen-Age fait place à la Renaissance, grâce à l'influence de l'art et de la culture italienne, apportées par Bona, cette blonde fille de Sforza (3), à la Cour du dernier Jaguillon (4).

Cette cour ressemblait un peu à celles des princes italiens, mais avec moins d'étiquette, car c'était une chose que la noblesse polonaise trouvait fort peu de son goût. L'accès auprès du roi était assez libre; les Jaguillons d'ailleurs, étaient les monarques les plus populaires de l'Europe (5). Et ce qu'on reprochait surtout à la reine Bona (6), c'était son manque de cordialité qui distinguait les reines, sauf pourtant Barbe Radziwill à qui l'on reprochait son orgueil envers ses anciens amis. La simplicité de la plupart des souverains, les relations presque patriarcales,

(1) 1506-1548; 1548-1571.

(2) Arrivée en Pologne en 1518, régna avec son mari jusqu'à 1548.

(3) Fille de Jean Galeazzo et d'Isabelle d'Aragon, arrivée en Pologne 1518, partie en Italie 1555, morte 1556.

(4) Sigismond-Auguste (1548-1571), fils de Sigismond le Vieux (1506-1548) et de Bona, dernier roi de la dynastie des Jaguillons.

(5) V. A. Przewdziecki : « Les Jaguillones polonaises » 1868-78; Joseph Szujski : *xvi^e siècle*, 1862; A. Sokolowski : « Histoire de Pologne » 1898; Charles Szańocka : *Hédvige et Jaguello* 1855-1856.

(6) C'était la seconde femme de Sigismond Auguste, fille et veuve d'un noble polonais, Il l'épousa en 1547. Barbe mourut en 1551.

entre le roi, les grands seigneurs et les simples nobles (1), rapprochent les classes de la société et facilitent ainsi l'œuvre de la civilisation et de l'humanisme.

Mais la Cour royale où se trouvent tous ceux qui ont contribué à cette œuvre, au commencement du xvi^e siècle, est encore dans une époque de transition. Déjà, le Moyen-Age, avec ses tournois et ses jeux chevaleresques, y recule devant les divertissements plutôt intellectuels de la Renaissance, mais l'ancien et le nouveau s'y mêlent encore l'un à l'autre, et quoique le second soit prépondérant, le premier n'a pas encore perdu tous ses privilèges (2).

Encore, vers la fin du xvi^e siècle, un Bekieszi (3), général d'Étienne Batory (4), est le type du vrai chevalier du xiv^e ou du xv^e siècle. Les tournois et les jeux sont encore bien vus à la Cour de Cracovie (5), quoique Sigismond Auguste (6), leur préfère la musique et les conversations savantes (7). La piété des souverains de Pologne se fait en même temps moins austère. On ne trouve plus de princesses, comme Saint-Hedvige (8), vivant loin de sa famille, portant de vieux habits et des cilices et se faisant flageller chaque jour, ou des reines-religieuses comme Sainte Cuné-

(1) « Le noble est égal à un woiewoda », proverbe polonais. V. Przewdziecki ; Szujski ; St. Tarnowski : « Histoire de la littérature polonaise. »

(2) Idem.

(3) Général hongrois. V. Heidenstein et son histoire d'Étienne Batory. Aussi v. H. Rzewuski : « Le château de Cracovie. »

(4) Régna de 1575-1586.

(5) Il y en a eu quand on fêta le mariage de Bona en 1518. V. A. Pawinski : « La jeunesse de Sigismond », 1840. « Les Jaguellones polonaises » par A. Przewdziecki.

(6) 1548-1571.

(7) Il aimait la société des savants, sans distinction de religion. V. Golembowski : « Sigismond Auguste » 1885.

(8) Femme d'Henri le Barbu, princesse silésienne, mère d'Henri le Pieux, vainqueur des Tartares ; xiii^e siècle.

gonde (1) et Sainte Salomé (2). Bona, Sigismond le Vieux et Sigismond Auguste aiment et respectent la religion, mais ils n'ont plus le fanatisme de leurs ancêtres. Le souffle de la Renaissance, un peu païenne parfois, a pénétré aussi à la Cour. La piété des rois et des gens de la Cour est déjà presque celle d'un catholique du *xix^e* ou du *xx^e* siècle. On ne se sert pas des œuvres d'art, seulement pour les églises, on songe aussi à en orner ses demeures qui deviennent plus riches et plus confortables (3).

Mais cette influence de la Renaissance est surtout visible à la Cour de Sigismond I^{er} et de Bona. A côté de vieux hussards polonais aux lourdes cuirasses, portant encore des ailes blanches aux épaules, passent des artistes polonais et italiens, des écrivains, des seigneurs et des dames en costume italien, les uns et les autres tout pareils en apparence aux habitants de Rome, de Florence et de Venise (4).

Voici d'abord Sigismond I^{er}, surnommé le Vieux, à cause de son caractère sérieux et de la dignité de son maintien. C'était un bon roi, un excellent père de famille, quoiqu'on lui ait reproché plus d'une fois, d'avoir négligé l'éducation de son fils. La haute intelligence (5) de celui-ci, son habileté

(1) Fille du roi de Hongrie, Bela et femme de Boleslas le Pudique; *xiii^e* siècle. Elle mourut dans un couvent où elle entra après la mort de son mari.

(2) Fille de Leszek le Blanc, sœur de Boleslas le Pudique. Mariée à 3 ans à Koloman de Hongrie qui avait 6 ans. On leur donna le royaume de Halicz (Ruthénie) après la mort de son mari, elle entra dans un couvent.

(3) V. Al. Przewdziecki : « Les Jaguellones polonaises » 1868-78.

(4) Idem. Aussi Luc Gorski : « Histoire de Pologne », 1634 et Clément Janicki : « Satire sur les habits des Polonais ». Tous se plaignent que les Polonais imitent trop les étrangers.

(5) Sigismond Auguste fut un des plus intelligents rois de Pologne, il fit venir en Pologne des savants et des artistes, fonda des biblio-

diplomatique (1) démentiront suffisamment ce reproche.

Sigismond le Vieux avait déjà quarante ans lorsqu'il fut choisi pour le roi de Pologne en 1507 : il était donc bien préparé à porter son fardeau royal (2). Il se maria pour la première fois avec la douce et jeune Barbe Zapolska (ou Zapolya), princesse hongroise (3), dont nous connaissons les sentiments touchants pour son époux, par les lettres qu'elle lui écrivait pendant la guerre contre les Moscovites (4), et qui sont — chose à noter pour nous — écrites en latin,

Mais la princesse, qui succéda à Barbe sur le trône et qui fut la seconde femme de Sigismond I^{er}, mérite que nous parlions d'elle plus amplement, car c'est elle, qui plus que personne au monde, développa en Pologne le goût de l'Italie et par conséquent, l'amour du latin.

Fille de Jean Sforza et d'Isabelle d'Aragon, Bona avait reçu une éducation supérieure à celle que recevaient les jeunes filles du xvi^e siècle (5). Elle savait le latin qu'elle parlait si bien que les ambassadeurs polonais et les seigneurs autrichiens à Vienne furent étonnés et enchantés à la foi par l'éloquence de la jeune princesse (6). C'est en latin aussi que Bona parlait avec son mari et avec ses

thèques, etc. V. Golembiowski : Sigismond Auguste, 1851; A. Przezdziecki : « Les Jaguellones polonaises ».

(1) Il jouait les meilleurs diplomates étrangers avec une habileté vraiment italienne. On lui doit l'union polono-lithuanienne en 1569. V. Golembiowski et Przezdziecki.

(2) V. A. Pavinski : « La jeunesse de Sigismond I^{er} », 1892.

(3) Sœur de Jean Zapolya, roi de Hongrie. Les Zapolya étaient de grands seigneurs hongrois. Barbe mourut très jeune, ayant à peine 20 ans, en 1517. V. Al. Przezdziecki : « Les Jaguellones polonaises », II^e vol.

(4) Idem, p. 42. Aussi V. les œuvres de Krzycki : « Carmina regalia ».

(5) Elle savait plusieurs langues : l'italien, le français et l'allemand. Plus tard elle parla aussi polonais. V. Przezdziecki : « Les Jaguellones polonaises », Léopol, 1808-1878.

(6) V. Al. Przezdziecki : « Les Jaguellones polonaises », 1868-1878.

sujets polonais, avant qu'elle eut appris la langue polonaise, ce n'est pas étonnant que le poète de la Cour, André Krzycki, célèbre en latin la nouvelle reine (1) et que la langue de Virgile devienne plus que jamais la langue de la Cour de Cracovie (2).

L'influence de Bona est d'autant plus grande que la jeune souveraine charme tout le monde par sa beauté. Il y a des portraits contemporains qui nous la montrent jeune fille, enveloppée de voiles blancs, toute frêle et toute gracieuse. Elle a le beau profil romain, fier et noble, la tête hardiment levée, mais ce charmant visage est voilé d'une tristesse indicible (3). En effet, la vie de Bona n'a pas été heureuse. Arrivée en Pologne, devenue la femme du vieux roi — il avait alors 52 ans — elle reste, durant toute sa vie, non seulement l'épouse fidèle, mais encore la garde-malade de son mari (4) et le soigne avec un véritable dévouement. Comme mère, elle n'a pas dû être si mauvaise que certains historiens le veulent, car si Sigismond Auguste n'a pas toujours mené une vie très vertueuse (5), toutes les filles de la reine Bona ont été des femmes irréprochables. Nul historien n'a trouvé de taches sur la vie de la noble et malheureuse Isabelle (6), reine de Hongrie, ni sur celle de

(1) V. A. Krzycki : Œuvres ; « Carmina Regalia ».

(2) V. Golembiowski : « Sigismond Auguste » ; H. Biegeleisen : « Histoire de la littérature polonaise » ; Maciejowski : « La Pologne et ses mœurs » ; Al. Przewdziecki : « Les Jagellones polonaises ».

(3) Copie de la miniature de Bona, de la collection de Pulawy. V. la description de Bona par Ostrog, ambassadeur du roi Sigismond I^{er} dans les « Jagellones polonaises » de Przewdziecki.

(4) Idem : Przewdziecki cite les lettres de seigneurs polonais. L'un d'eux dit que Bona soignait son mari non comme une épouse, mais comme une servante « sicut ancilla ». Sigismond I^{er} souffrait de la goutte.

(5) V. « Les Jagellones polonaises », A. Przewdziecki, Léopol, 1868-78 ; la chronique latine d'un auteur inconnu du xvi^e siècle.

(6) Née en 1519, mariée à Jean Zapolya, frère de Barbe Zapolska, roi de

la princesse Sophie de Wolfenbüttel (1); et la vie de Catherine, reine de Suède (2), ainsi que celle d'Anne, reine de Pologne (3), ne peuvent inspirer que l'admiration ou la sympathie. La mère de telles filles ne pouvait être une femme méchante.

La reine voulait régner. Elle n'avait qu'un rêve : établir à jamais la dynastie de Jaguillons en Pologne. Ce désir, très légitime nous a valu l'immense correspondance de Bona presque toujours écrite en latin. Elle se mêla des affaires de l'État et pour acquérir plus de défenseurs de son projet, elle employait un moyen très simple mais très habile : elle élevait à sa cour les plus jolies jeunes filles de grandes familles polonaises et surtout italiennes et les mariait avec des seigneurs polonais. Ces jeunes filles très instruites (4) et très attachées à la reine, portaient dans les coins les plus éloignés de la Pologne la culture de l'Italie et de la Renaissance et l'amour de l'humanisme. Ainsi Bona contribuait durant tout son séjour en Pologne, à latiniser le peuple polonais, à développer son goût naturel pour la littérature et les sciences.

Son fils, Sigismond Auguste, le dernier des Jaguillons,

Hongrie, en 1538. Après la mort de son mari, elle dut se réfugier en Pologne avec son enfant Jean-Sigismond. Elle mourut en 1569.

(1) Mariée en 1555 avec Henri, prince de Brunswick et de Wolfenbüttel. Sa vie était très calme. Morte en 1569.

(2) Née en 1526, mariée en 1562 à Jean Vasa, prince de Finlande, plus tard roi de Suède. Elle fut la mère de Sigismond III, roi de Pologne après Batory, morte en 1583, enterrée à Upsala. V. Al. Przewdziecki : « Les Jaguillones polonaises », Léopol 1868-1878.

(3) Mariée avec Etienne Batory en 1575, ayant 51 ans.

(4) Exemple : Béate Kosciulecka, princesse Ostrogska, dont Luc Gorski, chroniqueur contemporain, parle ainsi : « demoiselle élevée avec autant de soin que si elle avait dû épouser un roi ». V. « Histoire de la Couronne polonaise » ; Luc Gorski, 1634 et éloge de Béate par A. Krzycki dans ses « Carmina Regalia ».

lui ressemblait beaucoup par son esprit souple, adroit et cultivé. Demi-latin, demi-polonais, il continuait glorieusement l'œuvre de sa mère. Il lisait beaucoup, et on lui doit les premières bibliothèques de la Pologne (1). On sait qu'il fit apporter un grand nombre de livres et d'objets d'art dans son pays. Il rêvait aussi un trône héréditaire et la fin des tristes « interrègnes » dans sa patrie ; mais les malheurs de sa vie privée et les travaux pour aboutir à l'Union des Polonais et des Lithuaniens (2), le brisèrent et le rendirent incapable d'accomplir le plan de sa mère. C'est un roi un peu étrangé que Sigismond Auguste. Beau, jeune, rêveur, il s'habille presque toujours en noir, et après la mort de sa deuxième femme, Barbe Radziwill (3), il ne quitta jamais le deuil (4). Le régime de sa vie était aussi étrange. Il se levait habituellement en été à 2 h. du matin, en hiver, à 3 h. du matin ; dînait à 8 h. du matin, soupait à 4 h. de l'après-midi et se couchait à 7 h. du soir (5). Très bon, très aimable, il avait aussi une volonté très ferme et le prouva dans l'affaire de sa seconde femme, Barbe Radziwill.

Celle-ci, une des plus belles femmes de son époque, appartenait à la noblesse lithuanienne, à une famille qui reçut plus tard le titre princier (6). Elle était instruite,

(1) V. Golembiowski : « Sigismond Auguste », p. 147, 1851. — Rapport de Ruggieni, nonce du pape.

(2) Union de Brest en 1569.

(3) En 1551.

(4) V. Golembiowski : « Sigismond Auguste » 1851 ; Przewdzicki : « Les Jagellons polonais » Léopol, 1868-78.

(5) Idem. Rapport de Ruggieri. Aussi Luc Gornicki : « Histoire de Pologne » (1634) ; Al. Przewdzicki : « Les Jagellons polonais ».

(6) Ils le reçurent de Charles V en 1548.

Sigismond Auguste connut Barbe à Vilna en 1546, encore du vivant de sa première femme Elisabeth d'Autriche, et l'épousa secrètement en 1547, au grand désespoir de ses parents et surtout de sa mère qui fit

savait l'italien et le latin, mais n'avait point la haute intelligence de la reine Bona. Ambitieuse et habile, elle sut profiter de sa beauté et parvenir jusqu'au trône. On sait quel orage se déchaîna autour du jeune roi à cause de son mariage et comme il dut lutter contre sa propre mère (1). Sigismond Auguste qui durant toute sa vie chercha un refuge contre une certaine tristesse naturelle (2), crut en vain le trouver dans son mariage avec Barbe Radziwill. Après sa mort (3), il se donna tout entier à son pays, et dans ses rares loisirs, il chercha des consolations dans le travail intellectuel et tâchait de contribuer à la culture de son peuple. Dans son entourage, nous rencontrons non seulement les hommes d'État les plus intelligents de ce temps, comme le « hetman » généralissime Tarnowski (4), et l'évêque Maciejowski (5), qui furent ses amis intimes, mais encore des hommes de lettres et des savants, Luc Gornicki (6), un des meilleurs historiens du xvi^e siècle, fut un de ses secrétaires, de même que Jean Kochanowski (7), le plus grand poète latin-polonais et polonais du xvi^e siècle.

Sigismond Auguste aime à s'entourer de ces hommes si célèbres plus tard par leur activité littéraire ou politique, et de plus, il reçoit à sa cour de nombreux étran-

tout son possible pour briser ce mariage, si peu utile à ses plans d'établir en Pologne le trône héréditaire.

(1) V. Al. Przewdziecki : « Les Jaguellones polonaises » Léopol, 1868-1878 ; Golembiowski : « Sigismond Auguste », 1851.

(2) Idem ; et Louis Kolankowski : « Sigismond Auguste », Varsovie 1909.

(3) En 1551.

(4) Un des plus grands seigneurs polonais, célèbre par ses victoires sur les Valaques. V. Golembiowski (n. 1).

(5) Protecteur des hommes de lettres, Mécène polonais. V. Golembiowski (n. 1).

(6) Auteur de l' « Histoire de Pologne », Cracovie, 1634

(7) V. plus bas, VI^e chap.

gers; il discute les questions de foi avec les représentants des différentes religions et montre une grande tolérance pour tous les cultes (1). Il s'occupe aussi des écoles et de la nouvelle université polonaise, fondée par son père à Krolewiec (Koenigsberg) (2). En même temps, il continue les travaux du château royal et de la cathédrale de Vavel, commencée par l'architecte italien François della Lare pendant le règne de Sigismond I^{er}, le Vieux (3). L'exemple de la Cour fut suivi par le clergé et la noblesse : l'un construisait de nouvelles églises, les autres transformaient leurs châteaux à l'instar de celui du souverain (4).

Ainsi les deux Sigismond ont contribué par leur amour des lettres, du latin, de la Renaissance et de son art, à la floraison de la littérature latine-polonaise dans leur pays. Cette littérature était, du reste, nous l'avons déjà dit, à la portée de tout le monde en Pologne. Les nobles polonais parlaient presque tous le latin et non seulement les hommes mais souvent les femmes (5). Même les serviteurs de grands seigneurs savaient cette langue (6). D'ailleurs, les relations entre les nobles et les Polonais étaient meilleures au

(1) V. A. Berga : « Pierre Skarga » p. 110, Paris 1916; Golembiowski : « Sigismond Auguste », II^e vol.; Al. Przewdziecki : « Les Jagellones polonaises ».

(2) En 1544.

(3) V. « L'architecture polonaise » par Gaston Lefol, Lad. de Strzembosz, Paris 1915, p. 33. et 41. Le roi se décida à rebâtir sa résidence à Cracovie, détruite en grande partie par un incendie survenu en 1499; il voulut aussi préparer à la cathédrale de Vavel une chapelle où il reposerait un jour. Ces travaux, commencés par François della Lare furent finis par Bartholomé Berecci de Florence qui fit la chapelle de deux Sigismond.

(4) Idem, p. 4).

(5) Barbe Zapolska, Barbe Radziwill ; A. Przewdziecki : « Les Jagellones polonaises » Léopol 1868-1878.

(6) Idem.

xv^e siècle que plus tard. Il y avait moins de corvées et pas ces cruautés fabuleuses, dont on nous parle en Occident (1). Nous en avons des preuves indéniables, telle que l'histoire de la vie de Clément Janicki, un des meilleurs poètes latins de Pologne au xv^e siècle, fils d'un pauvre paysan, élevé et instruit aux frais de ses seigneurs.

Plus riche et plus privilégiée que les paysans, la bourgeoisie polonaise du xv^e siècle s'intéresse vivement à la culture latine. On lit, on achète des livres. Ceux qui n'ont point de goûts littéraires, connaissent pourtant le latin à cause du service d'église, de leurs études et des codes qui étaient, en la plupart des cas, écrits dans cette langue.

Ainsi tout contribuait en Pologne au développement de cette littérature latine polonaise, dont nous tâcherons de tracer l'histoire, et que l'on peut comparer seulement à la Renaissance latine française et à la Renaissance latine italienne (2).

(1) M. Berga, dans sa thèse récente, exprime un autre avis. Qu'il nous soit permis de dire que les sermons de Skarga ne peuvent pas en être la preuve, car les prédicateurs exagèrent beaucoup en des cas pareils,

(2) Golembiowski « Sigismond Auguste » 1851.

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIERS POÈMES LATINS-POLONAIS; GALLUS ET SON CHANT SUR LA MORT DE BOLESLAS LE FORT; L'INFLUENCE FRANÇAISE; VINCENT KADLUBEK ET LE SECOND POÈME LATIN-POLONAIS; LES ÉPITAPHES; GRÉGOIRE DE SANOC ET ADAM SWINKA; L'INFLUENCE GRANDISSANTE DU LATIN; CONRAD CELTIS ET HASILINA: LA LÉGENDE DE NAVOÏKA; VERS LA RENAISSANCE.

Les plaintes et les petites chansons d'amour mises à part, la poésie débute par des pièces latines. Il est curieux de noter que ce fut le culte des morts — toujours très grand en Pologne — qui fit naître les premières œuvres et les premières pièces de vers. Le premier poème écrit en Pologne, fut un chant funéraire sur la mort du roi Boleslas le Fort (ou le Brave), et, chose curieuse, ce poème fut fait par un Français. Gallus (1), nommé ainsi à cause de son origine, était un évêque polonais, ami et confesseur du roi Boleslas le Fort. Rien d'étonnant à ce que vivant à côté de ce grand monarque, fondateur infatigable du royaume polonais et guerrier intrépide, Gallus qui sortait d'un peuple où l'on appréciait avant tout le courage et la bravoure, ait conçu presque un culte pour Boleslas le Fort. Il décrivit donc la vie du roi en latin et finit son œuvre par un poème. où malgré la forme défectueuse, on sent un véritable sentiment de poète. En voilà un passage assez caractéristique :

(1) V. « Histoire de la littérature polonaise » de Wiszniewski, Cracovie, 1834-1843.

Omnis ætas, omnis sexus, omnis ordo currite,
 Boleslai regis tunus condolentes cernite,
 Atque mortem tanti viri simul mecum plangite...
 Vos qui torques portabatis in signum militiæ
 Et qui vestes mutabatis regales cottidie (!)
 Simul omnes resonate : Væ, væ nobis hodie!...
 Vos, matronæ, quæ coronas gestabatis aureas
 Et quæ vestes habebatis totas aurifriseas (!)
 His exutæ, vestiatis lugubres et laneas.
 Eheu! Eheu! Boleslave, cur nos pater deseris?
 Deus, talem virum umquam mori cur permisseris?
 Cur non prius nobis unam simul mortem dederis?...
 Et tu lector bonæ mentis hæc quæcumque legeris,
 Quæro, motus pietate, lacrimas effunderis,
 Multum eris inhumanis nisi mecum fleveris (1).

On ne sait rien de certain sur la vie de Gallus. En tout cas, la Pologne doit sa première histoire à un français, très polonisé, il est vrai, mais gaulois tout de même. Ceci n'est pas d'ailleurs la seule preuve de l'influence que la France latine avait sur l'esprit polonais depuis presque le commencement de l'existence de la Pologne, beaucoup d'évêques de ce pays ont reçu leur instruction à Paris (2).

Après Gallus, ce sera déjà un polonais, le bienheureux Vincent Kadlubek, qui fera une seconde tentative de nous donner une histoire de son pays. Le Père Vincent fut d'abord évêque de Cracovie et ami du roi Casimir le Juste. Ce prince qui aimait les études et les savants, trouvait l'histoire de Pologne de Gallus bien insuffisante et encouragea l'évêque à en composer une autre. Maître Vincent — qui d'après la légende était aussi un élève de l'Université de

(1) Wiszniewski, « Histoire de la littérature polonaise », I vol.

(2) St. Stanislas, évêque de Cracovie, assassiné en 1074.

Paris — était un homme d'une rare modestie et d'une rare érudition. Évêque et ami des rois, il préféra l'habit cistercien et la vie dans un pauvre couvent d'Andrzejow (ou Yendrzejow) aux honneurs de la Cour royale; volontairement il renonça à l'épiscopat et se fit moine. Son œuvre est assez consciencieuse, malgré bien des défauts, par exemple la rareté des dates. Or, ce manuel du Père Vincent finit par un petit poème sur la mort de Casimir le Juste (1). Le poète voulait sans doute imiter Gallus; élève fidèle de l'Université de Paris, il chérissait particulièrement l'allégorie (2). Dans son petit poème-mystère cinq personnages symboliques : Jucunditas, Mæror, Libertas et Prudentia pleurent chacun à leur tour la mort d'un si grand prince. Voilà les discours des deux premières : Jucunditas et Mæror.

Jucunditas

Non est pudor pro dolore,
Sed est dolor pro pudore,
Nisi acrimonia;
Mærens queror pro Mærore,
Quod de meo sarta flore
Nectit tam funebria.
Eram nupta plus Regi
Quem prælavi, quem perlegi,
Regum super milia;
Hoc adacto mortis legi,
Ejus nece mox impegi
Necis infortunia.

Mæror

Causæ causas ancupavi,

(1) En 1194.

(2) V. Wiszniewski : « Histoire de la littérature polonaise », Cracovie, 1834-1843.

Litem lite contestavi
 Juris et injuria,
 Ternet nostro sponta lari^{*}
 Cur sic inferis, cur vulgari
 Strepis impudentia.
 Foves planctum, foves luctum,
 Fletum quæso oc quem fructum
 Lambunt nocticina?
 Cum his ducis æque ductum,
 Cum his blandum scis deductum
 Corpore per invia (1).

Ce poème, du reste tout à fait en style du Moyen Age, trahit un peu la passion polonaise pour la rime. En effet, on trouve peu de vers non rimés dans la littérature polonaise. Les vers écrits en latin font l'exception, mais, même là, on voit des tentatives de rimes. Un des grands poètes polonais du xix^e siècle avouera franchement qu'il préfère « entendre le bruit du galop d'un cheval que les vers non rimés » (2).

Le père Vincent essaya donc de faire quelque chose qui fût dans le goût polonais et en même temps il imita le célèbre chant d'Eglise : « Stabat Mater dolorosa »...

Après lui, peu d'auteurs ont tâché de faire des pièces originales. Adam Swinka et d'autres ecclésiastiques tournent éternellement dans le cercle des poèmes funèbres et des épitaphes de peu de valeur, quoique fort longues.

Voici, par exemple, l'épitaphe de la sainte reine Hedvige d'Anjou (3) qui épousa Ladislas Jaguello (4) pour le con-

(1) Browski, « Historia ecclésiastica », cXLIV.

(2) Jules Slowacki : « Beniowski » poème héroïque.

(3) Fille d'Elisabeth et de Louis d'Anjou, surnommé le Grand par les Hongrois, roi de Pologne et de Hongrie, arriva en Pologne en 1385, mariée à Ladislas Jaguello en 1386, morte en 1399.

(4) Jaguello, prince de Lithuanie, fondateur de la dynastie des

vertir et baptiser la Lithuanie. Morte à 27 ans, la reine légua par son testament tous ses bijoux et tous ses biens personnels à l'Université de Cracovie, qu'elle venait de réorganiser. Rien d'étonnant que beaucoup de contemporains aient essayé de célébrer cette princesse; mais, malheureusement, toutes ces épithaphes sont très médiocres, comme on peut en juger :

Hoc jacet tumulo Hedvigis regina Poloni (1)

Quæ merito regni nobile sidus erat...

commence l'auteur et, après avoir énuméré toutes les vertus de la reine et tous ses actes, il conclut : (2)

Heu! quantos populo lux attulit illa dolores

Quâ regina solo transit ad astra ruens

Dives pauperibus spes est sublata salutis

Plangite nunc, miseri, quibus et fortuna sinistra

Occidit heu! vestrae spesque salusque rei (3)

L'autre panégyriste énumère aussi les vertus de la reine et finit en priant Dieu de placer la reine dans son paradis :

Odor ubi fragat, rosa pullullat, scaturit amnis.

Ver ubi, non glacies, non ubi regnat hiems (4).

De même, l'épithaphe du roi Ladislas Jaguello n'est qu'une chronique abrégée de son règne et finit aussi par une pieuse invocation :

Te Deum laudamus, teque Dominum profiteamur

Laus et honor tibi sit Rex, Christe Redemptor (5).

Parmi ces « poètes » qui font leurs vers, la grammatre et

Jagellons, marié avec Hedvige en 1386, régna en Pologne jusqu'à sa mort en 1420.

(1 et 2) V. Wiszniewski : « Histoire de la littérature polonaise », 1^{er} vol.

(3) Wiszniewski « Histoire de la littérature polonaise », p. 442.

(4) Idem.

(5) Idem.

le dictionnaire à la main, il y a pourtant deux vrais lettrés. L'un d'eux, Grégoire de Sanoc (Sanok, pol.), archevêque de Léopol, publia un petit volume de vers et surtout d'élégies latines sous le titre : « *Carmina Reverendi Patris Domini Gregorii de Sanoco, Archiepiscopi Leopoliensis* ». Il n'écrit pas non plus dans le latin de Virgile et d'Horace, mais il a de l'esprit, du talent et une certaine culture littéraire. Les vers sont, du reste, assez libres (1).

L'autre, Adam Swinka (2), est un érudit, mais sans talent. En sa qualité de poète de la Cour, il pleura ou célébra tout ce qui eut lieu dans la famille royale. On a de lui : « *Epiccedium de Ladislao Jagelloni Poloniae rege. — Epithalamium Sophiæ Reginæ Poloniae* », et bien d'autres (3).

Tout cela montre à quel point la culture latine s'était emparée de l'esprit polonais, Nul peuple slave n'a été latinisé autant que les Polonais. Au Moyen Age et jusqu'au xvi^e siècle, tous les intellectuels, tous les personnages haut placés parlent latin et écrivent en latin, et l'on regarde, comme une preuve de manque d'instruction, une lettre écrite en polonais (4). Du reste, les écrivains et les poètes français, italiens et allemands, de la même époque, n'écrivaient-ils pas, eux aussi, en latin?

L'un de ces derniers, Conradus Celtis, le poète allemand est venu même étudier à l'Université de Cracovie (5) vers la

(1) Idem.

(2) Idem.

(3) Wiszniewski : « Histoire de la littérature polonaise », Cracovie 1834-1853, I^{er} vol.

(4) « Histoire de la littérature polonaise » par le professeur Alexandre Brückner, I^{er} vol. p. 65.

(5) Non seulement Celtis, mais aussi le célèbre auteur franciscain allemand, Thomas Murner est venu à Cracovie, mais il est impossible de fixer les dates de leur séjour en Pologne. (V. Wiszniewski : « Histoire de la littérature polonaise » ; H. Biegeleisen : « Histoire de la

fin du x^v^e siècle, et célébra dans ses vers une jeune Cracovienne sous le nom de Hasilina. Certains auteurs croient que Hasilina était un personnage réel et qu'il existe une lettre écrite par elle à Celtis. Mais c'est très peu vraisemblable, car cette lettre (écrite en tchèque) est trop érudite pour être l'œuvre d'une jeune bourgeoise de Cracovie. Il est vrai qu'à cette époque il y avait en Pologne beaucoup de femmes qui tâchaient de faire des études classiques. Il existe même une légende, très populaire, qui nous raconte la vie d'une jeune fille, Nawoïka, qui déguisée en garçon vint étudier à l'Université de Cracovie. Découverte, elle devait être sévèrement punie, malgré sa grande intelligence et sa vie irréprochable, mais Ladislas Jaguello intervint et grâcia la jeune audacieuse qui brisée par toutes ces aventures, prit le voile. Dans un couvent polonais il existait, paraît-il, une pierre tumulaire avec une image de femme sculptée. Cette femme portait un voile de religieuse, mais ses habits étaient ceux d'un étudiant du x^v^e siècle. Cette légende nous offre une preuve de plus de l'amour des Polonais pour l'antiquité et pour la culture latine. Aussi, au moment où toute l'Europe civilisée répondra à l'appel de l'antiquité, en créant l'art et la littérature de la Renaissance, la Pologne ne restera pas non plus sourde à cet appel. Les poètes tâcheront aussi d'imiter les grands maîtres romains — on s'inspirait relativement peu de la littérature grecque — et c'est au x^v^e siècle que l'humanisme trouvera les plus nombreux adaptes en Pologne.

littérature polonaise ». I^{er} vol.). Au x^v^e siècle, l'université de Cracovie était une des plus brillantes universités de l'Europe.

CHAPITRE II

LES PREMIERS ÉCRIVAINS LATINS (EN PROSE) DU XVI^e SIÈCLE. STANISLAS ZABOROWSKI MIÉCHOWITA.

PAUL DE KROSNO, POÈTE LATIN DU XVI^e SIÈCLE EN POLOGNE; SA VIE; SES VOYAGES EN HONGRIE ET SES AMIS HONGROIS; LES POÈMES A Q. PERENYI; LES POÈMES RELIGIEUX; LES RÉMINISCENCES DU MOYEN-ÂGE; MÉLANGE DU SENTIMENT RELIGIEUX ET DES SOUVENIRS DE L'ANTIQUITÉ; LES PANÉGYRIQUES; JEAN DE WISLICA; LA VIE DU POÈTE; BELLUM PRUTHENUM; LA TENTATIVE DE CRÉER L'ÉPOPÉE POLONAISE; LES SOURCES DES POÈMES; IMITATION DE VIRGILE, LA TRADITION POLONAISE ET LE PATRIOTISME DE L'AUTEUR; LES PORTRAITS DE LADISLAS JAGUELLO ET DE VITOLD; ENCORE L'INFLUENCE DU MOYEN ÂGE; LA BATAILLE DE GRUNWALD; ÉPILOGUE.

D'après l'historien Joseph Szuiski, on donne généralement le nom d'Âge d'or au règne des derniers Jagellons en Pologne. Pourtant on ne saurait appliquer ce nom à aucune doctrine ni à aucun système politique. Celui du temps des deux Sigismond n'était point heureux, car ils ont laissé grandir le pouvoir de l'Autriche, la puissance de Moscou, de la Turquie et de la Prusse. Leur politique intérieure n'était pas d'or, car ils rendirent les derniers restes du pouvoir monarchique au peuple et le laissèrent établir des institutions trop libérales. Ce ne fut point non plus une époque d'or pour l'Église, car son pouvoir fut restreint et les relations entre elle et le peuple polonais se refroidirent;

ni pour la Réforme, car celle-ci ne triomphe pas de l'esprit catholique...

Pourtant le nom d'Âge d'or doit être justifié. Et c'est la littérature polonaise du xvi^e siècle qui le peut, car excepté l'Italie et la France, nul peuple n'a créé, durant ce siècle, une littérature aussi riche et aussi belle que celle de la Pologne. Tout y trouvera son écho, tout ce qui passionne l'Europe, et de ce qui se passe en Pologne rien non plus ne passera inaperçu. Elle nous montre son époque avec tous ses défauts et toutes ses qualités ; les querelles religieuses, les souffles de la Renaissance, les rois et les reines, tout cela, elle nous le fait connaître mieux que n'importe quelle histoire.

Cette littérature si riche, débute par des œuvres de peu de signification. Le premier auteur du xvi^e siècle qu'on puisse noter, c'est Stanislas Zaborowski, auteur plutôt politique. On ne sait presque rien de sa vie. En tout cas, c'est un prêtre, un esprit droit, mais indécis et hésitant entre son attachement aux privilèges de l'Église (1) et son désir de réformes dans les affaires de l'État. En 1507, il fait imprimer son traité latin : « De natura rerum et bonorum regis et de reformatione Regni ac ejus Reipublicæ regimine » (2) qu'il avait écrit pendant le règne d'Alexandre. Il s'y révèle un homme peu instruit, mais avec beaucoup d'opinions très raisonnables ; par exemple, il demande qu'on améliore l'armée polonaise et qu'on se soucie davantage du trésor de l'État. Mais, son style est

(1) A. Brückner « Histoire de la littérature polonaise », 1^{er} volume page 75, Varsovie 1903.

(2) Fils de Casimir Jaguillon et Elisabeth d'Autriche, petit-fils de Ladislas Jaguello, frère aîné de Sigismond le Vieux. Alexandre régna de 1501-1506. C'était un roi très faible et très prodigue.

lourd et archaïque, et son traité ne peut faire une grande impression sur l'esprit du lecteur. Zaborowski est pourtant un bon et brave travailleur qui ne se lasse pas de continuer son œuvre.

En 1520, il publie ses *Rudimenta Grammatices* à Gdansk (Dantzig), et en 1531 on imprime, grâce à son influence, un dictionnaire latin-polonais, allemand-polonais et hongrois-polonais.

Après lui, on voit Miechowita (1456-1523), médecin, astrologue, géographe et historien. Il a écrit « De duobus Sarmatiis », premier essai d'une géographie de Pologne; très vanté par ses contemporains, mais peu connu en dehors de son époque. Comme historien, il n'a pas beaucoup de mérite; consciencieux et systématique, il est pourtant affreusement sec. Dans sa « *Chronica Polonorum* » jusqu'à 1480, il ne fait qu'abrégier l'œuvre du célèbre historien de Casimir Jaguillon, et encore il n'y réussit guère, car l'histoire de Dlugosz est beaucoup plus détaillée et a plus de vivacité. Depuis 1480, il n'écrit que des notes qui vont jusqu'à 1506. Il a été d'ailleurs très estimé par ses contemporains, à cause de sa probité et de son érudition.

A côté de lui, on peut placer Decius (? — 1545) historien de Sigismond le Vieux! On en sait encore moins sur lui, et ses œuvres ont les mêmes défauts et les mêmes qualités que celles de Miechowita. Tous les deux, naturellement, écrivent en latin, ainsi que les deux premiers poètes du xvi^e siècle : Paul de Krosno et Jean de Wislica.

Paul de Krosno fut depuis 1507 un « Magister » de l'Université cracovienne, dont l'éclat n'était déjà plus celui du xve siècle. Le temps de la célébrité de l'« Alma

Mater » polonaise était passé (1). Quelques savants professeurs, comme Roïsius (2) (ou Roysius) Marituis ou Voitech de Brudzev (3) ne réussissent pas à retenir de nombreux étudiants qui vont à Paris, à Vienne et souvent en Italie (4). Tandis que les mœurs et les habitudes occidentales pénètrent en Pologne avec la littérature et l'art de la Renaissance, l'Université de Cracovie semble encore en plein Moyen-Age. Rien d'étonnant donc que maître Paul de Krosno fasse de préférence des vers religieux, ou bien il célèbre ses amis et ses protecteurs. Il est érudit, il connaît parfaitement les auteurs classiques — qu'il a expliqués pendant 10 ans à l'Université — ses vers sont corrects, son style assez bon. Mais tout cela est souvent travaillé, froid et mort. Il a fait une grande quantité d'odes pieuses et beaucoup de vers de circonstance ; par exemple : le poème où il célèbre la victoire du roi Sigismond I^{er} en 1510, ou les deux épithalames ; un pour le mariage de Sigismond avec Barbe Zapolya et l'autre pour son mariage avec Bona.

Sa vie ? nous en savons très peu de chose. Il a dû être pauvre dans sa jeunesse ; il le dit lui-même dans ses vers :

Et quod barbarici paupertissique poetæ

Tu desiderio tam teneare pio (5).

et ajoute plus bas :

(1) V. « Histoire de la littérature polonaise » du professeur Alexandre Brückner, 1903, Varsovie.

(2) V. Golembiowski : « Sigismond Auguste » ; Tarnowski : « Histoire de la littérature polonaise ».

(3) Ibidem.

(4) Surtout à Bologne. C'est là que firent leurs études Jean Kochanowski, Luc Gornicki et beaucoup d'autres. Les voyages de la jeunesse polonaise en Italie deviennent surtout fréquents depuis le mariage de Sigismond le Vieux avec Bona, en 1518.

(5) Paul de Krosno : « Carmina », éd. de 1889, Cracovie : Carmen ad magnificum dominum Gabrielem Pereny.

Nam mihi non spirant petasati numina divi
 Nec Prænestinis diva litata focis,
 Nec mihi sunt fulsi radiantia vasa metalli,
 Non habes rubris eruta dona vadis (1).

Probablement il est né à Crosno (Krosno) ou Krosna, petite ville en Galicie (2). On ne sait rien sur son origine. Quant à ses études, il les a faites probablement d'abord à Krosno, puis à Cracovie (3), quoiqu'on n'y trouve point son nom dans les listes d'étudiants. Ensuite, il est allé en Poméranie, à Griphiswald, où il passa son baccalauréat au mois de septembre en 1499 (4). De là, il revient à Cracovie, et en 1500 on trouve enfin son nom dans les annales de l'Université. En 1506, Paul de Crosno obtient le grade de Magister et de 1507 à 1517, c'est-à-dire jusqu'à sa mort, il est attaché à l'Université de Cracovie en qualité de professeur de littérature latine. Il mourut en 1517, à Cracovie (5).

(2) Idem.

(3) Aujourd'hui la partie de Pologne sous la domination autrichienne.

(4) M. Kruczkiewicz. Préface des œuvres de Paul de Crosno, éd. de 1889, Cracovie. : *Paulus primo Crosnæ deinde in studio generali Cracoviensi in litterarum studia incubuisse, documentis idem probare, non possumus.*

(1) *Quin potius contra ea in Cracoviensi universitate eum studiorum causa non esse versaturum inde concludere licet, quod nomen eius albo scholarium eiusdem universitatis inscriptum frustra quærens. Ceterum quo pauperiorem eum fuisse animo informaveris, eo magis miseris oportet, quibus auxiliis auctoribusve Crosna Ruthena in Pomeraniæ urbem Griphiswaldam, ubi paulo ante a. 1456 studium generale institutum est, pervenerit. Nam, eum etiam quo tempore Griphiswaldam se contulerit, quamque diu ibi commoratus sit, ignoramus, fuisse eum in universitate Griphiswaldensi ibique mense septembri a. 1459 ad baccalarii gradum esse promotum satis cognitum exploratumque habemus*

(2) « Atque primum a. 1500 ordini baccaliorum ejusdem universitate adscriptus est, deinde initio a. 1506 ad magistri gradum promotus, proximi anni 1507 tempore æstivo scholas habere cœpit ».

(V. Ed. complète des œuvres de Paul de Krosno et la préface latine du docteur Bronislas Kruczkiewicz) : *magistri universitatisque munere*

Sa vie tranquille et simple est donc celle d'un tout petit bourgeois du xvi^e siècle et d'un professeur érudit et consciencieux. Elle n'a qu'un seul accident : la peste de Cracovie en 1507. Tous les maîtres et tous les élèves se trouvent alors obligés de quitter la capitale et Paul de Krosno est forcé de changer un peu de vie. Ruthénien (1), il est attiré vers la Hongrie voisine si proche de sa patrie et il va demander l'hospitalité aux seigneurs hongrois. Au xvi^e siècle, la Pologne et la Hongrie étaient unies, non seulement par les intérêts politiques mais aussi par les personnes de leurs monarques ; Ladislas, « rex bene » (2) roi de Hongrie, étant frère aîné de Sigismond I^{er}, le Vieux, roi de Pologne (3). Paul de Krosno, en arrivant en Hongrie, trouva d'abord l'hospitalité chez l'évêque d'Olomuniec (4) : Stanislas Thurzo, fils de Jean Thurzo, riche seigneur hongrois, qui aimait beaucoup la Pologne et restait en excellentes relations avec les savants et les écrivains polonais. Rien d'étonnant donc que son fils ait bien reçu Paul de Krosno, professeur de l'Université de Cracovie. Le poète devait s'y plaire, car le jeune ecclésiastique était lettré et fort intelli-

usque ad a. 1517, quo decessit, functus est. Préface des œuvres de Paul de Krosno, par le Dr Bronislaw Kruckiewicz. édit. de 1889, Cracovie.

(1) La Ruthénie a appartenu tour à tour à la Pologne et à la Hongrie. Elle a été même un royaume, sous le nom du royaume de Halicz, possédé par Koloman de Hongrie et Salomé (Sainte Salomé) fille de Leszek le Blanc, roi de Pologne. On les avait mariés encore enfants ; Koloman avait alors 6 ans et Salomé 3 ans. Après leur mort, la Ruthénie redevint l'objet de désaccords entre la Pologne et la Hongrie.

(2) Il avait l'habitude de répondre « bene » à toutes les demandes qu'on lui adressait.

(3) Casimir Jaguillon, fils de Ladislas Jaguello, fondateur de la dynastie, avait 6 fils : Ladislas, roi de Hongrie, Frédéric, cardinal ; Saint Casimir ; Jean-Albert, roi de Pologne ; Alexandre, roi de Pologne ; Sigismond le Vieux, roi de Pologne.

(4) Cette ville appartenait alors aux Hongrois.

gent, comme on le voit par les vers que Paul de Krosno a composés à son sujet.

De là, le poète se rendit chez son ancien élève, Sébastien Maghyus, où il connut, pendant peu de temps Étienne Batory, palatin hongrois et précepteur du jeune roi Louis Jaguillon (1); et là, d'après toute probabilité, il fut aussi présenté et recommandé à ce fameux Gabriel Ladislas Pereny qu'il devait tant célébrer dans ses vers. Ce seigneur hongrois appartenait à une des plus anciennes familles de son pays. Haut fonctionnaire de l'État, il fut le serviteur fidèle du roi Ladislas et de son fils Louis, qu'il ne quitta point dans l'horrible bataille de Mohacs en 1526 (2). Il y périt à côté de lui. Dans l'histoire, Gabriel Pereny nous apparaît vrai chevalier de Moyen-Age, plein de bravoure, de nobles sentiments, de piété et de courtoisie. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait charmé Paul de Krosno : Celui-ci n'a jamais pu oublier les bons jours passés à Nagy-Szollos, dans le palais de Pereny (3). C'est là, semble-t-il, qu'il eut la première révélation de son talent. Ce talent n'était d'ailleurs pas puissant. Paul de Krosno n'est ni un Virgile, ni un Horace; mais il a parfois beaucoup de fraîcheur et de grâce, surtout quand, sorti du labyrinthe de la mythologie grecque et romaine, il redevient polonais et homme de son époque. Ses œuvres, encore très peu connues en Pologne, se composent de plusieurs panégyriques et d'une certaine quantité d'élégies et d'épigrammes.

Avant d'en parler en détail, il faut se pénétrer de cette idée que Paul de Krosno est surtout un poète de transition,

(1) Fils de Ladislas « rex bene ».

(2) Dans la guerre contre les Turcs.

(3) V. Br. Kruczkiewicz. Préface à l'éd. compl. des œuvres de Paul de Krosno, 1886, Cracovie.

vivant, pour ainsi dire entre les deux âges. Il a donc tous les défauts de son époque, et on n'a qu'à ouvrir le petit volume de ses poésies, publié par l'Académie de Cracovie, pour s'en rendre compte. On y trouve d'abord deux panégyriques : l'un « ad divum Ladislaum Panoniæ regem (1) victoriosissimum », et l'autre « ad sanctum Stanislaum præsulem ac martyrem Poloniæ gloriosissimum », tous les deux dédiés « magnifico Domino, Gabrieli Perenæo », et précédés d'une préface et d'une ode au même Gabriel Pereny.

Dans sa préface, pleine de compliments sans doute exagérés, le poète raconte son voyage et explique pourquoi il a célébré les deux patrons de deux pays en même temps : « Quos, dit-il, ideo coniunxi, tum quod patrones mihi iampridem cordialiter delegerim, tum quod, quemadmodum hæc duo regna situ, fœdere, societate et amicitia sint coniunctissima, ita et patronis adiungenda et adsocianda duxi dignissimum, eosque litteraris officinatoribus notis chalcetypis in quingenta exemplaria transcribendos tradidi, quo fama tua non modo per Pannoniam, sed et per remotissimas regiones felicissime circumferatur » (2).

Quand à la première ode « ad libellum », c'est un appel à son livre qu'il envoie en Hongrie. Le vers y est assez vif, le contenu assez nul. On peut s'en faire une idée en lisant le commencement :

I dulcis, precor, i mihi libelle,
Caro cariore i, precor, metallo
Caris carior et mitri lapillis,
Cursu Pannonicas adi citato
Terras omnigenas, pias, beatas,

(1) V. plus bas, p. 46.

(2) Préface de Br. Kruckiewicz à l'éd. de Cracovie de...

Fragranti modo flore germinantes
Et nunc suavis herbulis virentes (1).

Pour arriver au but de ce voyage, son livre ne doit redouter aucun obstacle : c'est Gabriel Pereny, protecteur et mecène des poètes qui l'attend. Cette ode a 110 vers, elle est écrite en hendécasyllabes phaléciens, vers employé par les poètes alexandrins et puis par les poètes romains. Paul de Krosno connaissait sans doute l'édition de Catulle, publiée par Avancius en 1502 à Venise. Le vers dont il se sert (2) ressemble à l'hendécasyllabe phalécien de Martial et, avec un léger changement, à celui de Catulle.

Le bon « magister » aime à imiter aussi bien le style que les vers des poètes de l'antiquité. Il en résulte que ses œuvres présentent un véritable chaos de noms de tous les saints catholiques et de tous les dieux de la mythologie. Le Christ y est confondu plus d'une fois avec Jupiter, Orcus-Pluton avec Lucifer, Apollon chante la gloire des martyrs du christianisme ! Il faut beaucoup de patience et de bonne volonté pour démêler tous ces éléments et parvenir aux jolis passages qui d'ailleurs, ne sont pas très rares chez Paul de Krosno. Pour s'en persuader, qu'on prenne, par exemple, son panégyrique de Saint-Ladislav, roi de Hongrie. Il paraît d'abord terriblement long. Écrit en hexamètres ou pentamètres, comme les « Tristes » d'Ovide, il commence par une invocation aux Mânes ; le poète les invite à célébrer Saint Ladislav. Mais, tout à coup, il se souvient qu'il est chrétien.

(1) Paulus Crosnensis. Carmina.

(2) — — — 00 — 0 — 0 — 0.

Il est formé d'un spondée, d'un dactyle et de trois trochées. La dernière syllabe est indifférente. Le pied initial est parfois un iambe, ou un trochée et la césure tombe soit après le dactyle, soit après la longue du troisième pied, ou après le troisième pied.

Sed quid ego adnitor stultissima numina demens?

Et conor fictos huc vocitare deos?

Hinc procul, hinc vani, iubeo discedide divi

Atque hinc ad Stygios ocius ite lacus

Après avoir chassé ainsi les habitants du Parnasse, le poète appelle la Sainte Vierge à son secours. On croirait donc qu'il restera dans les limites qu'il vient de tracer lui-même. Vaine espérance! Deux vers après, on voit revenir l'Olympe et Jupiter, et puis, à côté de tous les saints, on rencontrera Titan, Atlas, Bacchus, et les Muses avec Apollon.

Mais, si l'on rejette tout ce décor mythologique, on aperçoit la belle silhouette du Saint, le vrai portrait moral et physique du preux chevalier et du roi du Moyen-Age. Paul de Krosno sut le peindre et nous en faire sentir la beauté, Lisons la description de Saint-Ladislas (1). Ce n'est pas un roi fantôme ou le monarque d'un drame classique, marchant sur des cothurnes. Bon, doux comme un agneau, brave comme un lion, tel est Saint-Ladislas de Paul de Krosno. Depuis que, forcé par son peuple, il eut monté sur le trône :

Invitus tandem regales sumit habenas

Ponitur et capiti sancta corona suo (2),

personne ne peut se plaindre de son règne. Il est beau, juste et sage. Il connaît la valeur des choses humaines; il les méprise :

Purpurea non illum, non aurea dona monebant

Contempsit fluxi dona caduca soli (3).

(1) St. Ladislas de Hongrie régna au commencement du x^e siècle. Il était fils de la princesse Blanche, sœur de Metchislas, premier roi chrétien de Pologne.

(2) Pauli Crosnensis Carmina, p. 18.

(3) Idem, p. 20.

Il comprend qu'il eest plus sage de :

..... Superum vitam esse hilarem firmam atque
Quam possit nullus conviolare dies (1).

Pourtant il combat violemment quand l'intérêt de son peuple le demande. Regardons Ladislas de Hongrie en guerre avec les Polonais. C'est le siège de Cracovie. La lutte est acharnée :

Jamque volant celeres permixtis ignibus hastæ
Jam ferit excelsus saxca grando trabes
Jam capulo dextras iungit gravis ira reductas (2),
Jam crepitant enses, spicula. scuta, sudes.

Au milieu de ces violences, que fait le pieux roi, si bon et si doux? Voilà comment il harangue ses troupes :

Nunc agite Hungarici, validissima robera regni,
Nunc agite omniferi pignora cara voli,
Nunc agite uttrices depromite protinus iras,
Nunc agite hostiles incinerate domos.
Nunc validas magnis vires intendite coeptis,
Sumite nunc animos in fera corda truces,
Et dedecus nostro procul hoc propellile regno,
Tum crebro hos nostras præteriisse ruinas
Sique palam nostris obstet quæ viribus arcessa
Non aliquam toto nunc superesse solo (3).

Et après cette belle harangue, sus aux ennemis! Le pieux roi tue de son mieux et, après la lutte, récompense les plus braves des guerriers. C'est bien un type de roi saint et de chevalier comme Louis IX. Ce panégyrique est une véritable apothéose de la royauté triomphante.

En revanche, le panégyrique de Saint Stanislas est beaucoup moins pénétré de sentiment royaliste. Le pauvre roi

(1) Pauli Crosnensis. Carmina p. 20.

(2) Idem, p. 30.

(3) Idem, p. 31

Boleslas (1) y apparaît comme un monstre de cruauté, tandis que Saint Stanislas brille de toutes les vertus possibles. Mais ce portrait est loin d'être conforme à ce que nous savons par l'histoire, et de même celui de l'évêque. On pourrait facilement pardonner ce défaut à un poète qui aurait fait un chef d'œuvre. Mais ce n'est pas le cas; le panégyrique (2) est une des plus faibles pièces de Paul de Krosno, de même que son « *Elegiacon ad sanctam Barbaram, virginem victoriosissimam* » (3). Dans ces deux pièces, le poète fait usage du distique élégiaque, avec une correction suffisante.

Les trois hymnes à la Sainte-Vierge qui les suivent, sont en vers saphiques de onze syllabes. C'est dans le premier que le poète semble être le mieux inspiré, par exemple quand il prie la Sainte Vierge :

Ut procul bellum moveat ementum
 Ut procul nubes retrahat nigrantes,
 Ut procul morbos genus atque pestis
 Omne repellat (4)

Parmi le reste de ses odes et de ses autres pièces, il y en a plusieurs en vers saphique, et plusieurs en vers asclépiade de 12 syllabes (5) :

Mos est percelebris famigerabilis,
 Notusque indigenis, notus et externis,
 Ingens o Perenææ,
 Splendorque et columen domus (6).

(1) Boleslas le Hardi.

(2) « *Carmina* » p. 40, éd. de l'Académie de Cracovie.

(3) Idem, p. 54. Sainte Barbe est très vénérée en Pologne, comme la « Patronne de la bonne mort ». Elle l'est surtout dans les environs de Cracovie et de Kielce, où dans un vieux couvent de Karczowka se trouve sa belle statue en marbre noir.

(4) p. 62-63, idem.

(5) $\underline{\text{1}} \text{ } \text{0} \text{ } \underline{\text{1}} \text{ } \text{00} - \underline{\text{1}} \text{ } \text{00} - \text{0} - \quad \underline{\text{1}} - - \text{00} \underline{\text{1}} - \underline{\text{1}} - - \text{00} \underline{\text{1}} \text{ } \text{0} -$

(6) p. 66.

Sauf trois odes à Gabriel Pereny, on a encore vingt quatre épigrammes sur les armes de ce seigneur. Elles sont faites en hexamètres et pentamètres, comme les sentences des anciens poètes. Il y en a de jolies, comme celle-ci :

Nobilis Idæo Jovis ales fulsit in orbe

Est mihi Pannonico gloria magna solo (1).

Vient ensuite une ode à Apollon, et une autre à Thalie, toutes les deux adressées au même Pereny et plusieurs pièces assez faibles, adressées aussi à Pereny. Tout cela est presque nul, ainsi que l'« Elegiacon » (2) à Etienne Batory. Parmi ces pièces, il y en a pourtant une qui est gracieuse. C'est le » propempticon ad ingenuum adolescentem dominum Sebastianum Maghyum. »

Le jeune Maghyus s'en va loin de Cracovie et de son vieux maître, et ce dernier lui demande la cause de son voyage ;

Quo properas, quaeso, properas quo, semper amande

Discipule, et celeri quo fugis oro, gradu?

Quo fugis, oro, gradu? celebrem cur linqueré Crocam? (3)

Niteris et Sophiæ culmina docta deæ?

Num te fida trahit carorum cura parentum?

Num retrahunt patriæ rivea beata tuæ?

Num te cogit amor pulchros invisere fratres

Et dare Virgineo basia casta choro? (4)

Après avoir déploré le départ de son cher élève, Paul de Krosno le prie de ne pas oublier son vieux précepteur et de l'aimer toujours. On a, du reste, encore deux pièces adressées au même Maghyus. L'une et l'autre sont insignifiantes

(1) « Carmina » p. 74.

(2) P. 87.

(3) Cracovie; ville de Cracus.

(4) P. 90.

et en tout point inférieures à la pièce composée pour Stanislas Thurzo :

On y sent, il est vrai, le « *carpe diem* » d'Horace, mais cela ne l'empêche pas d'être tout à fait jolie. Le poète décrit l'hiver avec toutes ses horreurs : (1)

Non foliis tegitur viridantibus arboris cacumen

Nec prata florum germinant decore,

Gramina marescunt campis modo luteo colore,

Et terra canis conditur pruinis.

Qui, Thurzo, viridem solabimur, o diserte, vitam

Carent quom aprica floribus vireta?

Tempore carpamus genialia, dum licet secundo et

Dum fata vitam protrahunt beatam.

Poplitibus propera turpis cito nam senecta cursu

Graduque letum nos premit citato (2)

Nunc placido læti, nunc tempore victitemus, ecce

Pallens adest languoribus senecta (3)

Et il finit par cette réflexion :

Quis scit, an exspectet lux crastina prospero meatu

Seu pensa ducant longius sorores? (4)

Paul de Krosno imite beaucoup, mais il a une certaine grâce fraîche et naturelle. Parfois, il devient même pathétique, comme dans son « *Saphicon de inferorum vastatione et triumpho Christi* », poème assez long et écrit en vers saphiques. Le poète s'appuyant sur la tradition religieuse, raconte l'entrée triomphale du Christ dans les enfers, où Il délivre tous les damnés. Ici, Paul de Krosno est beaucoup plus lui-même. Ni Virgile, ni Horace n'ont chanté la gloire du christianisme, il n'a personne à imiter,

(1) Pauli Crosnensis, p. 98.

(2) Horatii Carmina.

(3) Catulle. Opera. Ad Lesbiam.

(4) Horatii Carm. I, IV, 7.

et il devient un peu plus original. Déjà, dans sa préface, il annonce au lecteur :

Non ego cypriacos decanto, crede, triumphos,
Non refero veterum facta profana patrum,
Verum salvici durissima prælia Christi (1).

Naturellement, les Muses et Apollon Agyeius sont appelés au secours pour chanter ce triomphe de Dieu chrétien, et Pluton-Arcus organise une défense énergique dans les enfers, réunit tous les démons pour leur demander conseil et prononce un discours qui ne manque pas de force :

Quid, precor, magni comites, salutis
Restat aut armis quibus obtinere
Sceptra iam fas sit populique captas
Dicite, turbas?
Quove funestam, (radios acutos
Ferre non possum) obtenerare flammam
Impetu cari liceat, precamur
Dicite reges (2).

Mais en ce moment, un cri triomphal se fait entendre :

Ferreas reges Domino Superno
Tollite portas.

Les monstres d'enfer restent paralysés, muets d'effroi. Tantale, Sisyphe, Ixion, Prométhée, Danaïdes etc. etc., tous oublient leurs supplices à l'approche du Christ. Et voilà, qu'après le troisième appel, les portes tombent et le royaume infernal s'ouvre devant le Sauveur. Alors toutes les âmes tourmentées par les démons adressent à Jésus cette prière si touchante, qui est, peut-être le passage le mieux inspiré de toutes les œuvres de Paul de Krosno :

(1) P. Krosno « Carmina », p. 138.

(2) Idem, p. 139.

Christe, cunctarum celebrande rerum
 Conditor, rector, simul et redemptor,
 Cum patre æqualis sociusque, concors

Atque cœvus

Christe, tam multis cupidi sub altis
 Sæculis cujus fuimus latebris,
 Ecce venisti, miseros, rogamus

Solve ligatos.

Christe, squalentes remove tenebras
 Dæmonums sævasque minas repelle,
 Tolle præpollens gemitus creator,

Tolle perennes.

Tu potens furvi domitor barathri,
 Tu salus spesque es populi nocentis
 Unica, et cælo miseris redemptor

Missus ab alto (1).

A ces paroles pleines de confiance, le Christ répond
 généreusement :

Pax modo grata et moritura nunquam
 Sit salus vobis, patris atque primi
 Noxia inclusi barathro mea nunc

Vivite morte (2).

Alors tous rompent leurs chaînes, les démons sont vaincus, impuissants. Les souffrances de tous les martyrs de l'humanité ancienne et moderne sont finies. Et à ceux qui vont s'envoler vers le paradis céleste, le Sauveur adresse encore ces mots calmes et pleins de bonté et de bénédiction :

Ite nunc vincti, miseri que rursum
 Surgite, et pressi renovate vires
 Perdidas, tristes gemitus et atros

(1) « Carmina », p. 142.

(2) Idem, idem.

Ponite luctus.

Ecce nunc imis patefacta retro est

Manibus vobis via, ferreosque

Ecce victorum modo rumpo nexus

Atquæ catenas (1).

Il y a dans ce poème quelque chose de naïf et de presque barbare, mais en même temps le parfum du Moyen-Age et de la foi simple et ardente qui a guidé Charlemagne, Godefroy de Bouillon, Saint-Louis et Bayard.

Les autres pièces de Paul de Krosno ne valent pas ce petit poème. On y trouve encore un épithalame (2) pour le mariage de Sigismond le Vieux et Barbe Zapolska. C'est ce faux classicisme avec tous ses défauts. Voyant le roi Sigismond célibataire, Jupiter réunit les dieux pour le marier. Vénus-Erycina se charge de lui trouver une fiancée et fait un double voyage chez Sigismond d'abord pour l'engager à envoyer des ambassadeurs qui demanderont Barbe en mariage, chez elle ensuite pour lui vanter la gloire de Sigismond. Ainsi prévenus de ce projet, le roi et la princesse n'ont plus qu'à l'exécuter et le poète à former des vœux pour leur prospérité. La pièce, écrite en distiques élégiaques, est fade et longue, elle ne présente aucun teint original. Les autres pièces lui ressemblent plus ou moins, excepté, peut-être, l'élégie à Jean de Wislica, disciple de Paul de Krosno et lui aussi poète latin-polonais.

Cet élève ressemble un peu à son maître, mais il a le souffle plus large et beaucoup plus d'ambition. Qui était-il ? Quelle était sa vie ? On l'ignore. Le nom qu'il se donne lui-

(1) « Carmina » Pauli Crosnensis p. 143. Ed. de l'Acad. de Cracovie, 1886.

(2) Idem, p. 102. On y sent les reminiscences des conseils des dieux dans l'Eneïde (ch. X). On les reverra dans le « Bellum Prutenum » de Jean de Wislica, lorsqu'il s'agit du mariage de Jaguello et de Sophie.

même c'est « Visliciensis », c'est-à-dire « de la ville Wislica », et Paul de Krosno l'appelle du même nom. Son biographe (1) explique ainsi l'origine de ce mot « unde Visliciae, in urbe ad Nidam flumen sita, quæ olim castellaniae Vislicensis caput erat, natum eum esse haud vana suspicio est. Accedit quod se in media pæne barbaria natum, quod Sarmatam, quod patriæ Polonæ alumnum esse ipse fatetur Quo tempore natus, mortuusve sit, plane ignotum est, floruisse eum tamen ætate c. a. 1516 certum est, quandoquidem est Pauli Crosnensis discipulus fuit, et a. 1516 Cracoviæ primum eundemque ultimum carminum librum in publicum emisit » (2).

Dans son élégie, Paul de Krosno appelle Jean de Wislica « discipulum suum non pænitendum ». On pourrait donc supposer qu'il était un de ses élèves et étudiait à Cracovie depuis 1500-1514, c'est-à-dire dans les années où Paul de Krosno y était professeur. « Ceterum quamquam in libro promotionum universitatis Cracoviensis annis 1503-1506 Joannes de Vislica ad bacalarii gradum anno vers 1510 ad magistri gradum promotus esse memoriæ proditur, tamen poetam nostrum in eo numero non esse persuasum habeo » (3), dit le même biographe de Jean de Vislica. Est-ce pendant ses études que Jean de Vislica commença à écrire son grand poème « Bellum Prutenum »? est-ce plus tard? on l'ignore. Il faudrait plutôt supposer le premier, car nous avons une date sûre dans la vie du poète, c'est 1515, l'an où son œuvre fut imprimée « in officina Halleriana » à Cracovie (4). Par conséquent si l'on admet

(1) De Joannis Virlicensis Vita, p. xxxix, par dr. Bronislas. Kruckiewicz. Cracovie, éd. de l'Acad. de Cracovie, 1887.

(2 et 3) Idem, XL.

(4) « De Joannis Vislicensis Vita », par Br. Kruckiewicz, Cracovie, 1887.

l'hypothèse, fondée, du reste, sur les paroles de Paul de Krosno, qui appelle Jean de Wislica son disciple (1), ce dernier étudiait à l'Université de Cracovie jusqu'à 1515 et ne put écrire son épopée qu'à l'époque de ses études. Un an après la publication de « *Bellum Prutenum* » mourait Jean de Wislica, en 1516. Cette date est admise par tous les biographes, très peu nombreux, il est vrai, de l'auteur du « *Bellum Prutenum* ».

On ne peut se faire une idée de ce qu'il était et de son genre de talent qu'en lisant ses œuvres. Ame ardente et pleine d'ambition, Horace et les odes et les chansons qui charment ses contemporains, ne lui suffisent pas ; il rêve de créer une épopée, comme celle de Virgile. Et il écrit son *Bellum Prutenum*, son épopée polonaise qui, avec quelques petites pièces insignifiantes, est tout son héritage littéraire.

Avant d'étudier « *Bellum Prutenum* » de près, il faut remarquer les trois éléments : l'influence latine, le patriotisme de l'auteur et enfin la tradition ou l'histoire qu'il aurait pu suivre.

Pour la première, elle est très visible : c'est celle de Virgile. Comme dans l'Énéide, nous avons deux héros principaux (2) dans « *Bellum Prutenum* », mais le vrai héros, c'est — comme Rome dans l'Énéide — le peuple polonais et sa lutte contre le peuple german. Nous y reviendrons en parlant du patriotisme de l'auteur ; bornons-nous maintenant à remarquer que Jean de Wislica suit aussi l'exemple de son maître dans la forme du vers. C'est le vers de l'Énéide, l'héxamètre dactylique assez régulier et assez sonore. La langue est plutôt grave et majestueuse. Point

(1) V. la page précédente.

(2) Witold-Turnus : « Jaguello-Enée ». Seulement Witold n'est pas l'ennemi de Jaguello, mais son frère.

des diminutifs si chers à Paul de Krosno et aux alexandrins, mais plus de vigueur et d'ardeur guerrière. Enfin, on y sent que le poète était sous le charme de Virgile. La mythologie n'y fait pas défaut, mais en même temps, il a la foi naïve (1) et sincère des vieilles chansons de geste du Moyen Age. Ce sentiment religieux est inséparable du sentiment du patriotisme, très fort chez Jean de Wislica. Dans son épopée, il n'a pas voulu décrire seulement la bataille de Tannenberg et Grünwald. Son « *Bellum Pruthenum* » (2), c'est toute la longue lutte de races : slave et germanique ; c'est cette lutte qui passe, comme un fil rouge au travers de toute l'histoire de la Pologne et qui ne peut finir qu'avec les deux races elles-mêmes. Et c'est ainsi que Jean de Wislica a compris cette lutte sans avoir pu du reste, la dépeindre, comme il la rêvait.

Quant aux sources de son poème, Jean de Vislica en avait deux à sa disposition : l'histoire de Dlugosz (3), premier grand historien polonais et la tradition toute vivante encore.

Pour la tradition, il la suivit d'assez près. A vrai dire, on ne trouve chez lui que deux personnages principaux : le roi, Ladislas II, Jaguello et Vitold (4). Or, tous les deux

(1) V. la prière à la Sainte-Vierge, plus bas, ch. II. L'idée de ce poème lui fut inspirée d'après la tradition par Stanislas de Kurozwanki, un des plus grands et des plus instruits seigneurs de son époque.

(2) « *Joannis Vislicensis Carmina* », Cracovie 1887.

(3) Jean Dlugosz, le plus grand historien polonais du xve siècle, l'Hérodote polonais. Il prit comme modèle l'histoire de Tite-Live, dont il fut le premier à apporter les œuvres en Pologne. Datées exactes de la mort et de la naissance inconnues. Il a été archevêque de Léopol, aussi secrétaire du cardinal Olesnicki (V. plus bas), plus tard professeur des fils de Casimir IV Jaguillon, donc le professeur de Sigismond le Vieux.

(4) Ladislas II Jaguello, prince de Lithnanie, qui fut baptisé en 1386 et par son mariage avec Hedvige d'Anjou devint roi de Pologne (1387-1420).

sont parfaitement historiques et tels que les veut la tradition. D'après tous les historiens polonais. Ladislas II Jaguello était un homme très bon, très pieux et très brave. Ses pires ennemis furent les chevaliers de la Croix et les historiens ne peuvent pas le nier. Il était aussi un roi très chrétien et la description de sa mort que nous a laissée Dlugosz, est fort édifiante. Le Jaguello du « *Bellum Pruthenum* » ne paraît que dans un chant (1), et dans tout ce qu'il dit, dans tout ce qu'il fait, il ne diffère en rien du type de vaillant roi que l'histoire nous a fait connaître. Et le seul historien que Jean de Wislica pouvait connaître, c'est Dlugosz. L'a-t-il connu? Ou bien s'est-il inspiré uniquement de la tradition et des souvenirs, très récents encore de son vivant?

Cette dernière hypothèse est la plus probable. Il suffit d'examiner les choses de près pour être persuadé que Jean de Wislica, tout en connaissant l'histoire de Dlugosz préférerait ne pas la suivre. Cette hypothèse est très vraisemblable pour qui connaît l'histoire de la Pologne du x^ve siècle. Dlugosz, archevêque de Léopol et secrétaire du grand chancelier, Cardinal Oleinicki, était un admirateur et un satellite fidèle de « Richelieu polonais » (2).

Le Cardinal gouverna la Pologne pendant une vingtaine d'années. Très sévère, il avait, malgré sa sagesse et sa vie

Witold, son cousin germain, fils de Kiejstut, héros lithnanien, grand duc de Lithnanie, célèbre par sa bravoure et par sa cruauté. Il mena de longues guerres contre les Tartares, les Russes et les Allemands.

(1) Zbigniew de Olesnica, (Zbignievus Olemicensis) cardinal et grand chancelier de Pologne. Il sauva la vie du roi Ladislas Jaguello dans la bataille de Grunwald, et depuis ce moment resta attaché à la Cour. Grâce à son esprit et à son caractère inflexible et droit, il parvint aux plus hautes dignités de l'État; mais sa sévérité et sa hauteur lui firent beaucoup d'ennemis surtout parmi la jeunesse. (V. A. Sokolowski : « Histoire de la Pologne », II^e vol.

(2) « Histoire de la littérature polonaise », Al. Brückner, I^{er} vol. 1903,

irréprochable, de très nombreux ennemis. Il était un des bienfaiteurs de l'Université de Cracovie, mais la jeunesse était loin de l'aimer, car, d'ailleurs, il semblait avoir pris comme devise : « *oderint dum metunt* (1) ». Cet homme savant et puissant, avait aussi des amis qui l'adoraient; Dlugosz, le futur archevêque de Léopol était de leur nombre. C'était alors un jeune prêtre, très érudit et fort épris de Tite-Live et des historiens romains. Le Cardinal qui connaissait son goût pour l'histoire, le choisit pour écrire l'histoire de Pologne. Et Dlugosz entreprit joyeusement cet immense travail. Il avait tous les documents sous la main : les archives de l'Église n'avaient pas de mystère pour lui, et celles de l'État lui étaient ouvertes, grâce au Cardinal ; pour les époques plus éloignées, il pouvait utiliser les œuvres du Bienheureux Vincent Kadlubek (2), et celle de Jean de Czarnkow, chroniqueur polonais du xiv^e siècle ; et il remplit brillamment sa tâche. Un peu sec, il était très consciencieux, très sévère, mais juste dans ses jugements de tout et de tous. Ni les rois, ni leurs ministres n'échappent à sa critique, et Ladislas Jaguello lui-même, est jugé sévèrement par lui plus d'une fois (3).

Il y a pourtant une personne, qui est trop chère à Dlugosz pour qu'il la juge : c'est le Cardinal Oleinicki. Pour celui-ci, notre historien n'a que de l'admiration ; il en parle beaucoup et n'omet aucune occasion de le glorifier. Or, ces occasions n'étaient pas rares, et une des plus belles se présentait justement dans la description de la bataille de Grünwald. On sait que les Allemands passant très près de

(1) Idem. ; « Histoire de la Pologne », par A. Sokolowski, II^e vol. ; « Histoire de la littérature polonaise » de Wiszniewski ; I^{er} vol 1834-1843.

(2) V. plus haut : les premiers écrivains polonais.

(3) Surtout à cause de ses superstitions.

la petite colline, où se trouvait le roi avec quelques hommes de sa suite, un chevalier prussien, nommé Dipold von Kikeritz, se jeta sur le roi et que ce fut Olesnicki qui couvrit de sa personne le monarque et abattit le prussien. Le souvenir de ce fait était trop récent et trop connu pour que Jean de Visliça pût l'ignorer; pourquoi donc l'a-t-il omis? Pourquoi, dans tout son récit de la bataille de Grünwald, récit assez détaillé et s'accordant parfaitement avec ceux des historiens postérieurs et modernes, pourquoi dans tout ce récit, ne trouvons-nous pas un mot se rapportant à Olesnicki.

Ce désaccord entre Jean de Visliça et Dlugosz est tellement visible et tellement frappant qu'on n'a pas besoin de l'expliquer. Jean de Visliça devait, comme beaucoup de jeunes gens de son époque, être un ennemi du grand Cardinal, et c'est à cause de cette haine, qu'il n'a pas voulu suivre l'histoire de Dlugosz, ami et historien d'Olesnicki, et a préféré avoir recours à la mémoire du peuple et à la tradition qui d'ailleurs, ne remontait pas trop loin.

Il y a encore une autre hypothèse : Jean de Visliça put profiter de l'œuvre de Dlugosz, et n'en prendre que la partie qui le satisfaisait, mais cette supposition est peu probable : Dlugosz écrivait son histoire sous l'influence du Cardinal, donc elle ne pouvait pas être sympathique à notre poète.

Il faut croire par conséquent que Jean de Visliça n'eut pas d'autres sources que les souvenirs personnels des chevaliers polonais qui avaient combattu à Grünwald et transmis leurs impressions à leurs enfants et les contes populaires ou les chansons qui nous sont inconnues (1).

(1) V. « Les Chevaliers de la Croix », Henri Sienkiewicz, trad. de Kozakiewicz.

La description de ce combat s'accorde parfaitement avec celle de l'histoire du professeur Sokolowski (1) et avec celle d'Henri Sienkiewicz qui est un des chefs-d'œuvre de la littérature polonaise ; elle est beaucoup plus longue et détaillée que celle de Jean de Wislica, mais l'épisode d'Olesnicki, très joli chez Sienkiewicz, à part ; il n'y a presque aucune différence entre ces deux descriptions et celle de Sokodowski.

Le poème se compose de trois livres : le premier, c'est la guerre préhistorique des Polonais et des Allemands ; le second c'est la bataille de Grünwald ; le troisième (le plus faible) est plutôt l'histoire de la famille des Jaguillons que celle des guerres polonaises. Le premier livre commence actuellement par un éloge de Sigismond le Vieux, « rex invictissimus », mais ce n'est pas un panégyrique tout-à-fait banal : on y trouve des vers pleins d'inspiration. Ainsi, par exemple à côté de vers surchargés de mythologie, comme :

Illic Stentoreo recinuntur facta boatu
Et decus immortalis avi famatur ad astra,
Quo superat fortes heroas, numina prisci
Orbis, et athletas, sævissima fulminā Mortis,
Scipiadas, Decios, Eteoclis et arma protervi (2),
Quos quondam Romana tulit Thebanaque tellus.

on trouve d'autres plus vivants :

Haud secus adversus Romana potentia Pœnos.
Dum xiguit bello per sæcula longa cruento,
Insignes donec pulchræ Carthaginis arces
Erueret, victis et leges sola pararet ;
Sic fera Sarmatica pessumdata Prussia dextra

(1) V. « Histoire de la littérature polonaise de Wiszniewski, 1^{er} vol, 1834-1843,

(2) « Carmina », p. 174.

Viribus extenuata suis tua iussa capessit,
 Sub iuga colla ferendo Polonis sedulo paret
 Legibus et regem proprium vocat illa patronum
 Cuius legitimo moderaris ingera sceptro (1).

C'est un vrai cri de joie qui s'échappe du cœur d'un Polonais quand il voit enfin sa patrie victorieuse, c'est un cri de fierté à la vue de ce prince ennemi qui s'incline devant son vainqueur. Jean de Visliça est le fils de ceux qui ont combattu à Plorwe et à Grunwald; il sait le prix de la victoire polonaise; mais aussi, en bon chrétien et en bon catholique, il croit la devoir surtout à Dieu et à la Sainte Vierge. Et c'est à Elle qu'il adresse la jolie prière, en lui demandant de protéger la Pologne et lui-même :

O Virgo, nitidi clarissima ianua cæli;
 Ac vatum monans indificiensque fluentem,
 Propitia adesto, precor, candenti fronte coruscans
 Omnibus inceptis radians, velut Hesperus atra
 Nocte solet, tumidum nautis resecantibus æquor
 Nam tua præsidio semper sunt numina magno;
 Seu pelago, seu crudeli sint morte vocata,
 Perpetuo miseris larga pietate nitescent
 Auxilium tribuendo pium mortalibus actis.
 Subrenies operi, mater castissima, nostro (2)...

Ce n'est plus du Virgile ni de l'Ovide, c'est de la croyance naïve, confiante, que l'on sent dans cette invocation à la Sainte Vierge. Puis le poète, sûr du secours céleste, commence la description des frontières de la Pologne et l'histoire fabuleuse de Lech et de Crak qu'il baptise Grachus. Le dernier construit la ville de Cracovie « Grachovia » d'après le poète, la plus belle ville de Pologne.

(1) Idem, p. 176.

(2) J. de Visliça « Carmina », p. 177. Cracovie 1887.

Cracus ou Gracchus a une fille merveilleusement belle, c'est :

Optima Vanda virgo, maris virtute decora (1),
Marcia Volscorum virgo velut ipsa Camilla.

L'imitation de Virgile y est trop visible pour qu'il soit utile de la remarquer, mais l'histoire de Vanda diffère beaucoup de celle de l'héroïne de l'Enéide. Vanda désire rester vierge comme Camille, et les combats et les exploits héroïques font aussi sa joie et ses délices, mais le sort ne sera point favorable à ses désirs :

Hujus (sic prohibent) thalamos hymenæaque iura
Martis ad horrendi stimulos et fulmina belli,
Dum voluit princeps germano sanguine creatus
Aspernata virum tædasque perosa iugales
Indicat arma proco, pro tædis illa sagittas
Dirigit, indignata viro monet horrida bella;
Præpetibus fati Germanum virgo maritum
Vincit et egregiam potitur de strage corollam,
De veterum ritu Daphnæa fronde decoram (2).

Mais après cette victoire, la belle reine finit par se noyer dans la Vistule, pour qu'un autre prétendant ne puisse plus venir, séduit par sa beauté, inquiéter son pays. Jean de Visliça n'ose pas attribuer à cette reine, pleine de sentiments virils, une tendresse de cœur féminine, mais il ne

(1) Idem, p. 180.

(2) « Carmina » I, chant. Cette légende de Vanda est très répandue en Pologne. Près de Cracovie, en venant du côté de Granitza, on aperçoit trois tertres dont l'un est celui de Cracus, fondateur de la ville. L'autre est le tertre de Kosciuszko, qui nous ramène au XVIII^e siècle; enfin le troisième, le plus petit, celui de Vanda. Il y a mille chansons polonaises sur cette reine « qui ne voulait pas d'un Allemand ». La plus connue commence ainsi :

Vanda repose dans notre terre,
Elle ne voulait pas d'un Allemand
Elle a mieux aimé mourir avec les siens
Qu'épouser un étranger.

peut pas s'empêcher de formuler un soupçon, un peu vague d'ailleurs :

*Sed nimium, infelix virgo, e certamine tanto
Dementata truci quoniam vel religione
Numine vel seducta dei, velut impia Sappho,
Leucadio cujus recubant submersa profundo
Pectora.....*

Et voilà la famille de Cracus éteinte; seules des chansons et les tertres, près de Cracovie, rappellent encore son existence. Le poète finit le premier livre par des souvenirs d'antiquité, sans rien dire de la famille de Piast (1) qui pourtant lui offrait un riche sujet. Mais il a hâte de parler de la grande bataille. Le second livre commence déjà par la description de la Lithuanie, description qui rappelle un peu les Bucoliques de Virgile :

*Est locus umbrosis celeberrimus undique silvis
Imperio Scythicos latus protensus ad agros
Frugiferis revirens pratis et abundus inhaustu
Mellifico, dives populis ac milite forti.
Quem dixere rudi Lithuanam nomine terram
Indigenæ veteres qui duro vemere duram
Excoluere loci glebam regione sub illa (2).*

Puis revenant vers le passé, il nous conte l'histoire de l'Ordre Teutonique qui, reçu hospitalièrement par Conrad, duc de Marsovie (3), se tourna après contre les Polonais et devint le pire ennemi de ses bienfaiteurs. La lutte entre les deux races continue. Le jeune peuple lithuanien s'y engage aussi, grâce au mariage d'Hedvige de Pologne (4)

(1) Dynastie qui régnait en Pologne du ix^e au xiv^e siècle.

(2) Jean de Vislica : « Carmina », p. 183-184.

(3) Il leur donna la terre de Dobrzyn en xiii^e siècle.

(4) Fille de Louis le Grand, Louis d'Anjou, roi de Hongrie, neveu du dernier Piast, Casimir le Grand, (roi des paysans), roi de Pologne. Hedvige était fiancée par son père à Guillaume d'Autriche, mais elle

avec Jaguello, grand duc de Lithuanie, puis Ladislas II, car celui-ci devenu roi de Pologne unit les deux pays et leurs intérêts. Ce mariage qui tient pourtant la plus belle page d'histoire de Pologne, n'est pas décrit par Jean de Visliça. Ne remarque-t-il point son importance historique dans la lutte de ces deux races? Car, à vrai dire, c'est l'union de ces deux pays qui prépare le triomphe des Polonais, le jour de Grünwald (1).

Mais Jean de Visliça ne voit que Grünwald. Une fois arrivé à son but, il ne ménage pas les détails. Il raconte la célèbre épisode de deux chevaliers allemands qui apportent au roi polonais deux glaives de la part du Grand-Maitre (2), et immédiatement après, passe à une de ces jolies descriptions qui nous font songer à l'Énéide :

Tempus erat calidum quo Julius annua mēsis

Maturat per agros cerealia dona feraces.

Pulchrum opus incursio messoribus agricolisque

Quo Mars in campis Prutenis constitit acer

Arma movens, iamque hos clipeum iam volvit ad illos,

Atque boans Prussis nec non crudele Polonis

Bellum, sanguineas mortes et multa profatur (3)

Sæva nimis dictu populis poscentibus arma

renonça à ce mariage pour le bien de la Pologne. On la regarde comme une sainte. Le mariage de Jaguello et d'Heŭvege fut suivi du baptême de la Lithnanie qui échappait ainsi à la germanisation, recevant de ses voisins Polonais, le baptême et la culture latine-catholique.

(1) La bataille de Grunwald, une des plus grandes au xve siècle, eut lieu le 27 juillet 1410. 50.000 Prussiens y furent tués.

(2) Le Grand-Maitre Ulrich von Zungingen, envoya à Jaguello deux grands glaives : l'un pour le roi, l'autre pour son frère Vitold, afin qu'ils ne manquent pas d'armes pour se défendre. Le roi répondit à cette injure avec beaucoup de sang-froid, en renvoyant les deux hérauts allemands, porteurs de glaives. Quant aux glaives ils furent déposés après la bataille de Grünwald, à la cathédrale de Cracovie.

V. « Histoire de Pologne » par le professeur Aug. Sokolowski, IIIe vol; « Les Chevaliers de la Croix », H. Sienkiewicz.

(3) « Carmina », p. 191.

Puis c'est la bataille. Mais Jean de Visliça n'a pas l'habitude d'énumérer à la mode antique un cortège de combattants. L'esprit féodal et royaliste du Moyen-Age domine dans l'œuvre du jeune poète. Chez lui, ce n'est pas tel ou tel guerrier qui se distingue au champ de bataille. Au contraire, tout ce monde est brave et fait son devoir, mais toute la gloire en retombe sur le chef, sur le roi. Le reste ne fait qu'une masse de guerriers, une masse unanime, anonyme, où l'on n'aperçoit aucun personnage supérieur aux autres.

On n'y voit donc que deux portraits : celui du roi Jaguello et celui de Vitold (1)(Vitoldus) son cousin germain, duc de Lithuanie. Ce sont deux types tout à fait opposés. Vitold est le prince demi-païen, son paganisme n'a pu disparaître après son baptême; c'est un guerrier farouche pour qui la guerre est au-dessus de tout. C'est lui qui commence la bataille de Grünwald. Mais les troupes lithuaniennes, légères et agiles, ne peuvent pas supporter l'attaque des lourds régiments germaniques :

Vincunt Prutheni, vincunt vexilla magistri (2)

Vitold voit la défaite des siens. Et alors, fiévreux, enflammé par la lutte, il court vers Jaguello :

Castra petit regis, necnon examina gentis

Clamitat auxilio, ac regem increpat atque ita :

« Nonne vides bello, frater, succumbere fatur nostros,

« Quadrupedumque sonum ingentem strepitumque fugamque ».

« Cernis et hostiles nostras superare phalanges?

« El tu oras ac religionem nunc struis altam;

(1) Fils de Kieystut et de Bisutā. Dans le poème il est appelé frère de Jaguello, mais en Pologne on donne souvent ce nom aux cousins germains.

(2) « Carmina », p. 193.

« Desine iam sacris situque incumbere sacro ?

« Non hæc ludicra sunt religione tuenda,

« Nec precibus locus est, sed fare age, surge iubeque (1)

« Jam pugnare tuos cum dira gente Polonos »

Ces paroles évoquent presque un guerrier farouche tout couvert de sang et de poussière, haletant, parlant avec rage, frémissant d'émoi.

C'est un vrai Turnus de Virgile (2), un prince sauvage qui ne sait que vaincre ou mourir. Et quel mépris dans ses paroles où il reproche presque au roi de prier dans un moment si grave ! (3)

Nec precibus locus est, sed fare age, surge iubeque.

Le cruel prince des Rutules n'aurait pas dit autre chose à la place de Vitold. Et, en face de cette belle silhouette de guerrier farouche, on en voit une autre : celle du roi, du roi selon le Moyen-Age, tel que Saint Ladislas, dans le poème de Paul de Krosno, du roi très chrétien et en même temps soldat et chef intrépide (4). Sa réponse à Vitold est très caractéristique et souligne tout le contraste qui existe entre eux :

Rex quibus auditis flagrantia religione

Non monet ora, nec a precibus desistere gestit :

Sic fratri verbis nimium indignantibus inquit :

« Pone feros animi, frater carissime. motus,

« Et me pace frui permitte modo, precor, alma,

« Atque Dei cultus turbare altaria circum

« Noli, donec sacra Dei peragentur honore

« Nunc celebrata suo, finem imponetque sacerdos.

(1) Idem.

(2) Eneïde, llt. IX.

(3) « Carmina », J. Vislicienski, p. 194.

(4) Eneïde et la silhouette d'Enée.

« Tunc nostros tecum faciam pugnare Polonos

« Moxque parabo tibi auxilio, solusque invabo (1) ».

Pour le moment, Vitold n'a qu'à rejoindre ses troupes et retenir encore un moment les Teutons menaçants. Jaguello, en vrai roi chrétien, n'interrompra point la messe. Si invraisemblable que ce trait paraisse de la part d'un ex-païen, il est certain que le roi resta très calme pendant toute la bataille de Grünwald, et qu'il assista à deux messes avant de lancer les troupes polonaises dans le combat.

Ladislas Jaguello avait une âme très simple et très compliquée à la fois; il était extrêmement pieux et même superstitieux (2); d'ailleurs naïf, ardent et généreux. Jean de Visliça a su très bien le dépeindre, tout en laissant de côté des superstitions et des défauts qui, d'ailleurs, ne pouvaient trouver place dans une épopée comme « *Bellum Pruthenum* ». C'est aussi parce que le Moyen-Age n'aime pas la médiocrité. Ce Procuste-Damaste qui étend tout le monde sur un lit de même longueur est inconnu à l'époque des Croisades et à celle de la Renaissance. Tout ou rien, perfection en bien ou en mal, c'est la devise de ce temps. Et de là, viennent les légendes de monstres et de parfaits chevaliers, comme celle de Lohengrin ou de Persifal; de là sont nés les vitraux peints, aux couleurs merveilleuses, où l'on voit des visages célestes, d'une douceur indicible, en même temps que les chimères fantastiques, énigmatiques et horribles de Notre-Dame, de Saint Séverin et de mille autres églises aux clochers qui s'envolent, pour ainsi dire vers le ciel, comme les prières des saints mystiques. C'est

(1) « *Carmina* ». J. V., p. 194.

(2) Le roi disait souvent qu'il fallait respecter Dieu, mais aussi craindre le Diable. Il croyait aux sorcières et aux enchanteurs. V. Cl, Szaïncha : « *Hedvige et Jaguello* ».

une de ces prières que Jaguello prononce avant le combat (1).

O opifex hominum divumque, polique creator
 Qui regis imperio viventia cuncta sereno
 Qui pelagus, populus montes et flumina silvas,
 Arbitria servas per sæcula cuncta sacrato (2)
 Vincere posse doce, fragiles aciesque guberna
 Et solus tencas aquilas vexillaque nostra
 Adversus turmas Germanas atque catervas (3).

Après cette prière qui rappelle celle d'Enée, le roi voit apparaître Saint Stanislas, patron de la Pologne (4). Le Saint lui prédit la victoire dans un discours un peu fade et disparaît comme Iris, la messagère de Junon dans l'Enéïde (5). Cet épisode manque de grâce et n'est point touchant, mais selon le goût d'alors, il fallait dans une épopée héroïque, un « Deus ex machina », prophétisant et moralisant, et c'est Saint Stanislas qui doit remplir ce rôle ingrat (6).

Après l'apparition, le roi parle à ses troupes. Son discours est plein de force et de conviction. Jaguello rappelle aux soldats toutes les injures que les Prussiens ont infligées aux Polonais, et les exhorte à être braves.

memores famæ, patriæ vel honoris
 Este Poloni, oro, quoniam turpis metus aures
 Inficit, at bello præestans audacia prodest
 Magnificos decorans animos præstantibus actis
 Quare vos precor et moneo, nam pugna propinquat,
 Teuton et insultat qui fratris vicerat alas;

(1) Virgile : Enéïde, lit. V, v. 685-92.

(2) « Carmina », p. 194.

(3) « Carmina » Joannis Visliciensis, p. 194.

(4) V. plus haut œuvres de Paul de Krosno.

(5) En. livre IX, V. 1-15.

(6) « Carmina » J. V., p. 196.

Jam vestras aptate manus et pectore forti,
 Vos, oro, si quando fuistis, nunc decet esse.

Et voilà de nouveau un roi brave et pieux, comme Saint Ladislas et tous les héros de l'antiquité. A côté de lui, Vitold fait des miracles et abat bravement les ennemis. La bataille devient de plus en plus acharnée, mais les forces des Prussiens commencent à s'épuiser :

Extemplo terror percussit corda magistri
 Atque ducum Germanorum spes mæstra cucurrit
 Pectora (1).....

Bientôt ils tremblent, cherchent à fuir. Mais ils sont entourés par les régiments polonais; leur destin doit s'accomplir. Et le poète laisse tomber une plainte tout à fait en style classique :

O peritura cohors, ubi erat tunc nominis heres
 Illa tui, scelerata superbia? tunc ubi et enses
 Sanguinei, quibus ausa est subsannare potentem
 Regem (2).....

Et comme Virgile, Jean de Visliça semble prendre plaisir à raconter avec un certain calme épique la mort des guerriers et le carnage après la victoire. Il plaint ses ennemis, mais on dirait qu'il regarde ce massacre comme quelque chose d'inévitable et de fatal. Ainsi, il parle sans haine de Ulrich von Jungingen, Grand-Maitre des Prussiens.

Ecce miser casu sese obtulit ipse Magister (3)

Et quelques vers après, il raconte avec une satisfaction visible :

Nulla fuit pietas precibus lacrimisque rogantium
 Germanus quoniam perflabat corpora fastus

(1) Joan. Visl. : « Carmina », p. 98.

(2) Idem, p. 200.

(3) Idem, p. 201.

Sæva Polonorum, gladii missique (1) cruenti (2).

Après cette lugubre description, le livre finit par l'apothéose du roi Jaguello, pleine de remiscences classiques et un peu lourde.

De là le poète passe immédiatement au mariage du roi qui fait le sujet du III^e livre. Jaguello n'a pas d'enfants et Jupiter est très préoccupé de voir :

Nunc regem et sterilem triplici de coniuge patrem (3).

Donc il faut bien trouver une femme digne de lui et capable de lui donner un descendant. Tous les dieux et toutes les déesses sont appelés pour discuter sur ce mariage (4). Vénus déclare qu'elle connaît une nymphe tout à fait digne d'être la femme de Jaguello, et approuvée par tous les dieux, elle porte un double message : au roi de Pologne et à la princesse Sophie. L'affaire est arrangée et le poème finit par l'énumération et la description de tous les Jaguellons. Le dernier, c'est naturellement Sigismond I^{er}, le Vieux, que le poète semble d'éloges, en lui souhaitant une vie longue et heureuse.

Vivas ergo, precor, vivas habituros honores

Prosper et incolumis majori laude frequentes

Quam mea Pierio tūbit donis ægra sub antro

Et tandem repetas rutilum sed serus Olympum.

Pontus et aura silet, fluitans jam lttora puppis

Nostra tenet rabiem superando gurgitis atram (5).

Ainsi finit « *Bellum Pruthenum* » de Jean de Wislica. Le

(1) *Immissi sciliet in suppliciis.*

(2) Joan. Visl. : « *Carmina* », p. 201.

(3) Jaguello eut quatre femmes : Hedvige d'Anjou, Anne de Cylée, Elisabeth Pilecka et Sophie, princesse de Kiev.

(4) Ce conseil fait songer à celui du livre X, V. 1-115 de l'Eneïde, et à celui d'« *Epithalame de Sigismond et de Barbe Zapolska* » par Paul de Krosno.

(5) lib. IV ode I Horace.

jeune poète est mort peu de temps après, sans avoir créé de chef-d'œuvre, mais en laissant la preuve d'un talent de beaucoup supérieur à celui d'autres poètes latins, ses contemporains. Quant à ceux qui lui ont succédé s'ils le surpassent par la forme, ce n'est point par leurs idées, car il a le souffle plus large que la plupart des poètes latins polonais du xvi^e siècle, et sans avoir la grâce charmante de Janicki, ni l'érudition de Krzycki ou de Kochanowski, Jean de Wislica aurait su, peut-être, s'il avait vécu, égaler son nom aux leurs (1). Il avait peu de verve satirique, comme on peut le remarquer en lisant ses œuvres. C'est plutôt un poète grave, un poète épique, amoureux de la grandeur et de la beauté imposante et tranquille. Peu connu, il attend

(1) On a encore de lui les trois pièces suivantes :

1^o Joannis Visliciensis ode tricolos tetratrosphos ad Serenissimum principem Sigismundem regem Poloniae. » (carmen metro alcaico scriptum quod recte appellatur tetrastrion, ex Servii graminatica). V. « Carmina » Joan. Visl. p. 2220.

2^o « Ad Reverendissimum in Christo patrem et dominum Petrum Tomiki. » (v. p. 222).

3^o « Elegia ad Deiparam Virginem Mariam prosedanda peste », écrite probablement à cause de l'épidémie qui sévit en Pologne vers l'an 1515. Cette élégie est très jolie, elle ne manque ni de simplicité ni de grâce. Le poète y représente la triste situation du peuple polonais en temps de la peste et demande secours à la Sainte Vierge :

Aspera convertens in mitia fata severæ
Pestis, Sarmaticum qua riget ecce solum.

V. p. 226.

Cette pièce est suivie dans l'édition de l'Académie de Cracovie d'une autre toute petite qui rappelle un peu les épigrammes de Martial :

Zoile, cur, spectas rigido mea carmina vultu,
Cur maculas digitis rite notata suis?
Hic nihil invenies, super licet ore latrasti
Nullius pretii carmina nostra fore.
Et si mendosi quicquam conspexeris istud.
Calcographos sitium non mea musa tulit
Perlego correctas signato ex ordine mendas :
Sic tutum fiet carmen ubique meum.

V. p. 226, « Carmina », Joan. Visl.)

encore qu'on lui rende justice. C'est un disciple de Virgile, rêvant de créer une épopée nationale, polonaise, et en même temps historique et guerrière. Son œuvre porte la marque du Moyen Age, et c'est pourquoi la Renaissance le plongea dans l'oubli dès le premier son de la lyre d'André Krzycki.

CHAPITRE III

ANDRÉ KRZYCKI (1477-1537)

(I) KRZYCKI : SA VIE ; L'HOMME ET LE POÈTE ; SES ŒUVRES POÉTIQUES ; LEUR DOUBLE DIVISION :

PREMIÈRE DIVISION : « CARMINA SACRA » ; « CARMINA REGALIA » ET « QUERIMONIA REIPUBLICAE ET RELIGIONIS » ; ECHOS DE LA RÉFORME. TRISTESSE ET PEUR DE L'AVENIR DANS LES ŒUVRES DE KRZYCKI ; EPIGRAMMES CONTRE LES ECCLÉSIASTIQUES. « CARMINA AMATORIA » ; EPIGRAPHES. LIVRE VII : SENTENCES PHILOSOPHIQUES. SECONDE DIVISION DES ŒUVRES DE KRZYCKI ; LES ŒUVRES EN PROSE : « ASIANA DIAETA » AUTEURS SUPPOSÉS. SÉNATEURS CRITIQUÉS. « IN VULGATAM NUPER ASIANAM DIAETAM DIALOGUS ». PERSONNAGES. SYMBOLES.

KRZYCKI POLITICIEN ET POÈTE.

I

L'œuvre de Krzycki est beaucoup plus considérable que celle de Jean de Wislica ou de Paul de Krosno, et on y voit déjà clairement l'influence italienne et celle de la Renaissance. Né en 1477 « in vico Krzycko, in terra Wschowiensi (1) ex honesta et nobili Cotviciorum gente ».

Krzycki était fils du seigneur Nicolas Krzycki et d'Anne Tomicka, sœur du fameux ministre de Sigismond I^{er}, Pierre Tomicki (2).

(1) Voy. Morawski Vita A. Cricii, Cracovie 1887.

(2) Évêque de Cracovie, ministre de Sigismond le Vieux. Tomicki était célèbre par sa sagesse et ses vertus. On lui doit les « Acta Tomiciana », une espèce d'annales de famille et de l'État, d'une grande valeur historique.

La famille du poète était assez nombreuse : on sait qu'il avait trois frères et une sœur; Où a-t-il fait ses études ? Quand ? Comment ? On l'ignore. Starowolski (1), son premier biographe au ^{xvii}^e siècle, prétend que Krzycki, a longtemps étudié à Paris. Mais se peut-il que Krzycki qui aime tant à parler de tout ce qu'il avait vu et observé, se taise sur la ville, où il aurait passé sa jeunesse ? Krzycki ne parle jamais d'aucun Français et s'il lui arrive de parler des Italiens, il le fait avec une certaine indifférence qui prouve assez clairement que ce pays lui était inconnu, Il ne connaît que des Italiens écrivains et des Italiens venus en Pologne. On peut donc croire que le biographe, qui parle des études de Krzycki à Bologne, se trompe aussi bien que Starowolski. Sa vie n'est connue qu'à partir de 1504 et son biographe (2) la commence en mentionnant le retour de Krzycki en Pologne (3).

Depuis ce moment, on pourrait reconstruire toute la vie de Cricius, an par an, d'après l'histoire.

En 1512, il écrit un épithalame, célébrant l'union de Sigismond I^{er} et de Barbe Zapska. Son poème dut attirer l'attention du roi et de la reine car un mois plus tard on le voit attaché à la Cour, en qualité de secrétaire de la jeune reine qu'il accompagne en 1513, pendant son voyage à Vilna, Cricius occupe ce poste pendant trois ans et écrit alors la

(1) Écrivain polonais, historien du ^{xvii}^e siècle et prédicateur distingué.

(2) M. Casimir Morawski dans le « Corpus poetarum antiquissimorum Poloniae » Cracovie 1887.

(3) « Cricius in patriam redux Posnaniæ morabatur et episcopo Pomanensi Joanni Lubranski adhæsit... Die nona mensis Maii Andreas Cricius ad canonicatum et præbendam ecclesiæ Posnaniensis receptus sit (Acta capituli Posn. 1499-1505). Car. Morawski. Corp. poet. ant. Pol. p. xxx). Jean Lubranski était un des plus importants évêques de son époque, protecteur des poètes, fondateur d'un collège à Posnanie.

plupart de ses *Carmina regalia*. Après la mort de la reine, le 2 octobre 1515, il est nommé secrétaire du roi Sigismond I^{er}. En 1520, après la mort de l'évêque Lubranski, il administre son diocèse jusqu'en 1522, date à laquelle il est nommé évêque de Przemyśl. Il y reste jusqu'en 1527 et quitte l'évêché de Przemyśl pour celui de Plock, où il restera jusqu'à la fin de sa vie en 1537; il mourut à Cracovie le 10 mars 1537 (1).

Pendant tout ce temps, il s'est occupé non seulement des affaires de l'Église, mais aussi de celles de l'État. Plus d'une fois, il fut envoyé chez les monarques voisins; plus d'une fois il fit entendre sa voix pendant les Diètes et au Sénat. Très habile, très souple et de caractère facile, notre évêque est le plus italien de tous les humanistes polonais du xvi^e siècle. On n'a qu'à étudier ses relations avec la reine Bona, qu'il loue exagèrement pour l'accabler d'injures et se réconcilier avec elle, quand cela peut lui être utile.

C'est un vrai poète et courtisan de l'époque de la Renaissance et en même temps un bon patriote qui désire vivement le bien de sa patrie et voit tous les défauts de ses compatriotes. « Krzycki, dit M. Brückner (2), c'est un Krasicki (3) du xvi^e siècle, un prêtre aristocrate, sans vocation, avec des ambitions et des passions démesurées. C'est un homme savant, un courtisan habile, un connaisseur, un admirateur des arts, un Mécène des poètes (4). Dans ses vers, il chante la débauche, la flatterie et la haine; il cingle

(1) Casimir Morawski dans la préface du « Corpus poet. antiqu. » Polon. Cracovie 1887.

(2) Professeur Alexandre Brückner « Histoire de la littérature polonaise »; p. 70-71, 1^{er} volume; Varsovie, 1903.

(3) Evêque polonais du xviii^e siècle, très spirituel, célèbre écrivain. C'est le La Fontaine polonais; ses fables sont admirables.

(4) Il a été ami et protecteur du poète Janicki.

de sa raillerie, la cupidité de Laski, la médiocrité de Tarlo comme poète, la vénalité de la reine Bona, et surpassa parfois dans ses vers libertins les plus cyniques poètes du xvi^e siècle et les « facetiæ » de Poggio (1)...

Le plus italien et le plus intéressant des humanistes polonais, il n'a pas plus de scrupules que les Italiens de cette époque. Comment pourrais-je croire au diable, si je crois à peine en Dieu (2)? » répète-t-il plusieurs fois. Il se jette avec une furie vraiment italienne sur ses ennemis et sa poésie semble parfois étrangement déplacée à la cour du vieux roi.

C'est une poésie très caractéristique jusque dans ses plus petits détails. C'est ainsi que le poète aime à s'occuper de bouffons, car leur résignation et leur facilité à se contenter de peu, lui rappelle la sagesse ancienne des stoïques. Il étudie la littérature et parle beaucoup de bon goût; mais, en même temps, il imite la métrique du moyen âge, comme si, dans cette époque de transition, son oreille avait trop écouté la prose et les chansons populaires. C'est un des premiers personnages intéressants dans la poésie polonaise, un personnage très compliqué, ni harmonieux ni sympathique. C'est un poète digne de sa reine Bona — nommée « bonne » comme par ironie — et de sa cour (3). »

C'est une appréciation un peu trop sévère. Krzycki est

(1) M. Brückner exagère un peu dans ce portrait littéraire de Krzycki. On le verra plus bas.

(2) *Confessum exploret monachus num dæmona quando
Crederet aut divis cantibus usus erat :
Parce, pater, confessus ait, tam indigna putare ;
Dæmona quis credam qui male credo Deum ?*

XVII, A. Krzycki, p. 127.

(3) Prof. M. Brückner : « Histoire de la littérature polonaise 1, 1^{er} vol. p. 71.

un bon catholique et un bon Polonais, comme on le verra en étudiant ses œuvres, mais il veut à tout prix imiter les poètes latins et ceux de la Renaissance. Puisqu'ils ont chanté l'amour et la débauche, Krzycki les chantera aussi, du reste avant d'avoir été un homme d'Église. Rien qu'à étudier sa langue et ses vers, on voit que ses « *Carmina amatoria* » ont été écrits dans sa prime jeunesse, tandis que, par exemple, « *Querimonia Reipublicæ et Religionis* » fut composé beaucoup plus tard, quand l'auteur était déjà un homme d'un certain âge avec des opinions à lui. Et si de temps en temps un vers libre lui échappe, il ne faut pas oublier qu'il est fils d'une époque, où l'on employait des expressions beaucoup plus hardies que celles de notre siècle. Celui qui voudrait juger sévèrement Krzycki n'a qu'à lire les vers du cardinal Bembo, de Ronsard, de Mélin-Saint-Gélais, de Celtis, de Kochanowski, enfin. Et l'on verra que tous, dans leur culte des anciens, imitaient le bon et le mauvais, sans choix, charmés qu'ils étaient par la sonorité du vers des alexandrins, par l'ironie mordante de Juvénal, par la grâce d'Anacréon, par la majesté de Virgile ou d'Homère. On tâchait de vivre comme eux, de penser et d'écrire comme eux. Voilà pourquoi André Krzycki, dont la vie n'abonde point en aventures romanesques ni en scandales, écrit des épitaphes pour des ivrognes et des courtisanes, et fabrique des pièces où il parle des supplices d'amour, en répétant ce qu'en disent Catulle, Tibulle, Properce et Ovide.

Les œuvres peuvent être divisées en huit livres. C'est d'ailleurs la division qu'a acceptée M. Casimir Morawski, son savant commentateur (1).

(1) Édition des Œuvres de Krzycki ; Cracovie, 1887.

Le premier livre c'est : « *Carmina sacra* » ; le second : « *Carmina regalia* (1) » ; le troisième : « *Carmina ad rempublicam et res religionis spectantia* » ; le quatrième : « *Carmina satyria* » ; le cinquième : « *Épithaphia* » ; le sixième : « *Carmina amatoria* » ; le septième : « *Reliquorum epigrammatum farrago* », et le huitième : « *Dialogi de Asiana Diæta* ».

Les « *Carmina Sacra* » sont, peut-être, les plus faibles des pièces de Krzycki. Point de ce sentiment naïf et chaleureux qui anime les vers de Paul de Krosno ; il y a quelque chose de froid, de factice, de conventionnel. Il est vrai que Krzycki, plus instruit que le bon « *magister* » fait aussi beaucoup moins étalage de mythologie et d'antiquité, qu'il est plus fin et plus rapproché de nous. Mais entre lui et Paul de Krosno ou Jean de Wislica, il y a une certaine différence très subtile. Chez les deux derniers, le manque de la culture littéraire a empêché le développement de la forme, mais n'a point nui aux idées qui ont gardé leur naïveté charmante de poésie primitive et leur fraîcheur ; chez l'autre, la forme est beaucoup plus parfaite, mais son érudition et son éducation l'ont rendu froid et libertin. Examinons une de ses pièces religieuses : « *Sub imagine Christi crucifixi* » :

Aspice qui transis quia tu mihi causa doloris
 Respice mortalis si fuit unquam passio talis,
 Ut vivas, morior, qua est non dilectio major (2)
 Hic tibi monstravi quantum te gratis amavi.

XIII. *Aliud*

In cruce vos moneo pendens hic plangite vestra
 Crimina, non eadem tempora semper erunt.

(1) « *De rege Sigismundo* ».

(2) *Corpus ant. poet. Iatin, Polonæ*, éd. 1887, p. 17.

Sævus ero vindex, veniæ nunc prodigus; atra (1)

Mors properat, vivens prospice quisque sibi

Cette antithèse « vivas », « morior », n'a rien de bien touchant, de bien vivant. De même les vers « ad Spiritum sanctum » ou « sub imagine Deiparæ Virginis » n'ont rien de remarquable. C'est de la prose médiocre, scandée et mise en vers. La seule pièce un peu intéressante, c'est peut-être celle où Krzycki s'adresse aux prêtres, en leur parlant de leurs devoirs. Il y a d'ailleurs là un peu d'esprit satirique, et la satire est justement le genre où excelle notre poète :

XXVI

Ad sacerdotes ut attente orent.

Non tantum labris, sed tota mente, sacerdos,

Orandum est, validas si cupis esse preces.

Spiritus est vocemque Deus non audiet oris

Ex animi vera ni pietate fluat.

Spes tamen et robusta fides accedat ad illa

Omnia, quæ recta cum ratione petes (2).

Les « Carmina regalia » sont déjà meilleurs. Malgré les flatteries que l'on retrouve souvent dans les vers de Krzycki, il éprouve un sentiment très sincère pour le roi Sigismond et, peut-être, pour les deux reines. Il est vrai qu'il les célèbre toutes les deux, l'une après l'autre, en employant parfois des formes et des termes identiques (3), mais il ne faut pas oublier que ce n'est pas Barbe ou Bona qu'il célèbre, mais la femme de Sigismond I^{er}, la reine de Pologne. Peu lui importe l'individualité de la reine, si elle ne lui nuit pas; sa souveraine doit être jeune, bien née et belle; du reste, il lui attribuera les qualités ordinaires des reines et

(1) *Idem*, p. 17-18.

(2) P. 119, lib. II. A. Krzycki.

(3) Pièces IV et XXVII à comparer.

des princesses que l'on avait chantées dans l'antiquité.

Ainsi dans son « Epithalamion Sigismondi et Barbaræ reginæ Poloniæ (1) » après avoir commencé par un éloge de son cher évêque Lubranski :

Cui dedit ingenium virgo Tritonia et artes,

Divitias Juno, sacrum cælestis honorem

Juppiter atque caput veterum prudentia rerum (2).

il nous raconte comment Sigismond I^{er} « rex invictissimus » choisit une femme digne de lui, en la personne de la jeune Barbe Zapolska, et nous décrit la pompe du mariage royal. Le poète s'adresse ensuite à la reine Barbe, en énumérant toutes les richesses et toutes les vertus de son mari et en répétant toujours le même refrain :

O felix virgo tantum sortita maritum (3).

Pour justifier un peu Krzycki, il faut dire que l'épithalame qu'il a écrit plus tard, pour le mariage de Sigismond et de Bona (4), ne ressemble pas au précédent, comme genre de pièce. Ce poème commence par une jolie description du printemps, qui rappelle vaguement celle de « Pervigilium Veneris » (5). Après cette description, vient celle de la réunion des dieux qui ressemble beaucoup aux réunions de ce genre dans l'Énéïde (6) et chez Jean de Wislica (7).

Ici, Junon, s'occupant du sort du roi de Pologne, veut lui trouver une nouvelle épouse et propose à Jupiter Bona. « uxorem gente latina ». Vénus et Minerve joignent leurs

(1) P. 20-27.

(2) P. 22 : Carmina reg., lib. II.

(3) P. 29, lib. II.

(4) P. 62-76, lib. H.

(5) Du poète anonyme, peut-être Florus.

(6) Eneïde, lib. X, v. 1-115.

(7) Bellum Pruthenum, lib. III, p. 72, opera Joân. Źmłot.

prières aux prières de Junon et Jupiter leur accorde toutes les grâces demandées. Alors les déesses préparent le mariage royal et le poète, suivant l'usage des poètes anciens, invoque l'Hymen :

O Hymen, Hymen ades o Hymen, Hymenæe (1)

et souhaite aux époux une vie heureuse et un héritier du trône. Bref, il y a là un peu de Virgile, un peu d'Ovide et un peu de Catulle, le tout mêlé et assorti.

Mais ce ne sont pas ces poèmes qui ont valu à Krzycki tous les reproches de ses biographes. Il a fait encore deux « *Carmina saphica* » pour Barbe et pour Bona et c'est là qu'il se sert des mêmes termes, en parlant des deux reines. Voilà ces deux pièces pour comparer :

iv. *Pour la reine Barbe.*

Virgo Sismundi nova nupta regis
Scin Deus qualem tibi dat maritum?
Cujus insignis penetravit atros
Fama sub Indos.
Cui dedit pulchrum Venus alma vultum
Et caput Pallas pietasque mentem,
Quique victrices agitat secundo
Marte triumphos
Juno sacrarum dea nuptiarum.
Juno clamosi medicina partus,
Juno supremi soror atque cara
Nupta Tonantis.
Tuque plorantem inversi puellam
Quæ Foro sistis violasque zonam,
Clara Cypreæ Bromisque proles
O Hymen, Hymen,

(1) Lib. II, v. 112, p. 66. A. Cricii Opera.

*Erege felici properate gressu
Nuptias magni celebrare regis.
Ut bona nobis bonus inde crescat
Arbore fructus.*

et les mêmes vers se retrouvent dans la pièce :

xxvii. *In laudem reginæ Bonæ.*
*Alma Sismundi nova nupta regis
Bona cælesti decorata vultu
Dotibus raris animi refulgens
Numinis instar.
Cui dedit pulchrum Venus alma vultum
Et caput Pallas, probitas pudorem
Et dedit tanti diadema regni
Provida Juno.
Quam nimis cunctas superas puellas
Laude quas summa celebrant Latini
Quasque nugaces Danaï solebant
Ferre sub astra.
Euge tam celso sociata regi
Et toro gaudens parili viroque.
Cuius insignis penetravit atros
Fama sub Indos.
Vive felices decus orbis annos,
Vota nec nostri populi morentur.
Ut bona notis bonus inde crescat
Arbore fructus (1).*

Vient une longue suite de vers sur les blasons des deux reines et du roi, parmi lesquels on distingue une pièce assez gracieuse : « in aquilam regiam et serpentem Bonæ reginæ Poloniae. »

Ne mirere, hospes, iunctos anguemque aquilamque,
Nos quis cuncta potest iungere iunxit amor (2).

(1) P. 77-78, Carmina, A. Cricii, éd. 1887, Cracovie.

(2) P. 80.

Une des plus jolies pièces du livre II, c'est la lettre de la reine Barbe à son mari (1), parti pour la guerre contre les Moscovites. Krzycki l'a écrite, en imitant les Héroïdes d'Ovide, mais il y a une nuance qui rappelle les vieilles chansons slaves, et surtout la plainte de Jaroslavna dans l'épopée d'Igor (2) :

Qua solet in densa turtur miserabilis ulmo
 Voce queri, carum clam vocat orba marem.
 Hos gemitus lacrimasque dedi, vel luce vel ipsa
 Nocte, premens viduum pervigilemque torum,
 Cum mihi te durus procul hinc Mars abstulit omnes
 Deliciasque meas præcipuumque mei,
 Cumque nimis fortuna trucem, rex inclite, vultum
 In rebus visa est exhibuisse tuis (3).

C'est en vain qu'il la console et lui dit de ne pas pleurer :

Est leve in alterius sapienter dicere luctu
 Et quo non premeris esse probare nihil,
 Sed qui fert aliis curam mulcetque gementes
 Quando dolet medicus, non minus ipse gemit (4).

De bonnes nouvelles arrivent à Cracovie et la reine consolée félicite son mari de la victoire, en le priant de hâter son retour.

Après cette pièce et quelques autres petites pièces satiriques contre la reine Bona (5), il n'y a qu'une cantilène sur la victoire de Sigismond le Vieux sur les Russes en 1514, cantilène qui est très intéressante à cause du vers que le poète y emploie. Ce vers démontre peut-être que le génie polonais a une véritable passion pour la rime, car il

(1) P. 36-41.

(2) Vieille épopée slave du x^{ix} siècle.

(3) Lib. II, p. 36. Éd. du 1887.

(4) *Idem*, p. 37. *Idem*.

(5) P. 86-87, pièces XLIII, XLIV, XLV.

essaie de rimer même les vers latins. D'un autre côté, il est possible que Cricius, en sa qualité d'ecclésiastique, soit influencé par la poésie latine du moyen âge qui essaie aussi de rimer les cantiques et les prières en latin (1). Et, en même temps, la cantilène de Krzycki rappelle par son vers bref et énergique les vieilles chansons guerrières si aimées par les Slaves (2) :

Eia chori resurgamus,
 Quartam nostri recolamus
 Principis victoriam
 Qua nec ullam clariorem
 Toto mundo nec majorem
 Sol vidit hoc sæculo (3).

C'est d'abord l'éloge du roi Sigismond qui a remporté de plus grandes victoires, que n'importe quel monarque ancien ou moderne. L'empreinte du siècle est visible; le poète croit aux horoscopes des astrologues; il n'a plus la foi naïve de Paul de Krosno et de Jean de Wislica. Dans ces vers, Sigismond le Vieux, prince italianisé et chanté par un poète de la Renaissance, au lieu d'aller à la messe, va consulter son astrologue (4).

Mox ad castra discessisti,
 Claram tuam reliquisti
 Commigem mæstissimam (5).

Cricius, bon courtisan et habile diplomate, n'oublie jamais de vanter l'amour de la reine pour son mari.

(1) P. 42-53.

(2) Par exemple : « Stabat Mater dolorosa ».

(3) A. Cricii Opera, p. 42, lib. II.

(4) Leonard Piezychowski, médecin, astronome, astrologue du roi Sigismond I^{er}.

(5) Cricii, Opera, p. 42, lib. II.

*
* *

Quam tametsi leniebat,
Fausta cuncta prædicebat
Summus tum medicus.
Qui cum cælos revolvebat,
Multo ante præsidebat
Et dixit victoriam.
Illa (1) tamen quot dolores
Mente tulit et mærores
Nemo potest dicere (2).

Suit la description de l'armée, des marches du roi, et enfin celle de la bataille :

Multos hostes occiderunt,
Sed plerique ceciderunt
Viri nobilissimi.
Hinc Zborowski deploratur
Qui pugnando cernebatur
Longe profundissime.
Hinc Nieszkowski, hinc Puczniewski
Hinc Golcz minor et Slupecki
Et quam plures alii.

Le vers manque de beauté et le poème serait nul sans le patriotisme sincère qui l'anime. On voit, on sent que le poète parle des choses qu'il aimait et qui lui étaient très proches. Krzycki est d'ailleurs très subjectif : il ne sait décrire que ce qu'il a vu de ses propres yeux. S'il change souvent d'opinion, il ne faut pas s'en étonner. Le xvi^e siècle est un siècle de troubles et de passions ; ses enfants sont changeants et passionnés comme lui. Ainsi, par exemple, Krzycki ayant pleuré Barbe Zapolska, dans une pièce

(1) La reine Barbe.

(2) P. 43-44, lib. II.

assez touchante (1), chantera bientôt après Bona, puis brouillé avec cette dernière, lui lancera de petite épi-grammes comme celle-ci :

In serpentem Bonæ reginæ Poloniæ.

Si sub rupe draco conclusus hiantæ caverna

Urbis, Cracce, tuæ magna vorago fuit,

Quid mirum, quod in arce sedens rerumque potitus

Solus inexplēto viscere cuncta viret? (2)

Aliud

Quando sub arce fuit, Cracovia sola peribat (3)

Cum sit in arce draco, patria tota perit (4)

Cinq ans plus tard (5) Cricius, reconcilié avec la reine, la loue de nouveau dans une pièce écrite pour le couronnement du jeune roi Sigismond Auguste :

Sismundi ad nomen nihil quo majus in orbe,

Ad matrisque Bonæ quo nihil utilius,

Augusti accessit nomen, nomenque Secundi

Omine felici, Sigismunde, tibi (6).

Ces vers à Sigismond Auguste et une petite pièce en hexamètres rimés à Beata Koscielecka (7), finissent le livre IV du « *Carmina regalia* » de Krzycki. Ils sont suivis des « *Carmina ad rempublicam et res religionis spectantia* » qui forment le livre III.

II

Ce livre semble être un écho lointain des batailles

(1) Opera A. Criccii, p. 46, lib. II, LV.

(2) Opera A. Criccii, *ibid.*, lib. XLV.

(3) Opera A. Criccii, p. 87, lib. II, allusion au dragon tué par Cracus.

(4) Opera A. Criccii, *ibid.*

(5) En 1529.

(6) Opera A. Criccii, p. 87, lib. II.

(7) En 1529, p. 88, lib. II. Beata Koscielecka, plus tard princesse Ostrogska, mère de la célèbre Halszka Ostrogska, et fille naturelle du

livresques religieuses qui ont eu lieu à l'Occident de l'Europe; Krzycki n'a pas le talent de grands écrivains de la Réforme; il ne ressemble ni à Reuchlin ni à Eck, mais on sent qu'il aime et comprend sa religion catholique. En même temps, c'est un homme de la Renaissance aux idées larges, un aristocrate et un homme de cour. C'est aussi un Polonais, et les Polonais, très attachés à leur religion, sont en ce temps, très tolérants; point de bûchers, point de jugements sévères contre les hérétiques. Tout et tous sont bien reçus. Et justement, cette absence de luttes, ce manque de fanatisme ont été la cause de ce que les religions protestantes n'ont pu s'enraciner en Pologne, où personne ne se donna la peine de les persécuter! Toutes les célébrités étrangères (1) passent par la Pologne, y trouvent un excellent accueil et s'en vont désenchantées. Quelques seigneurs riches et ambitieux (2), ou bien quelques prêtres supérieurement intelligents (3), mais esprits inquiets et tourmentés, voilà tous les adeptes du protestantisme en Pologne; et les luttes religieuses y sont, comme nous l'avons déjà remarqué, réduites aux luttes livresques. Il nous est impossible d'étudier ici en détail toute cette époque, et nous pouvons seulement dire que Krzycki est un vrai représentant de son siècle, mais l'influence de l'antiquité, de la Renaissance et la vie de la cour ont tempéré sa verve et refroidi ses ardeurs. Il ressemble un peu aux

roi Sigismond I^{er} et de Catherine Telsnicz. Bona éleva Béata comme sa propre fille :

O Beata honorata (voy. p. 88.)

(1) Voy. « Histoire de la littérature polonaise », étude sur le protestantisme en Pologne, de M. Henri Biegeleissen, IV^e vol. Très impartial V. Pierre Skarga. M. l'abbé Berga.

(2) Les Radzivilles, les Zborowski. Voy. « Histoire de Sigismond Auguste par Golembiowski.

(3) Orzechowski, Krowicki, Lismanin, V. les aut. plus haut.

autres écrivains polonais (1) de cette époque, et, comme eux, s'attaque un jour aux catholiques, un autre aux protestants. En général, il paraît errer dans le chaos des idées religieuses et politiques de ce siècle. Tour à tour royaliste et républicain, catholique, mais ennemi du Pape, il change souvent d'idée et de direction, mais semble toujours sincère.

La Plainte de la République et de la Religion, « *Reipublicæ et Religionis quærimonia* » (2), sans avoir un intérêt poignant, a pourtant des accents de vraie douleur. Krzycki y parle en prêtre et en catholique fidèle et soumis aux lois de l'Église, aussi bien qu'en citoyen ennemi de la trop grande liberté des nobles.

La République rappelle un peu le discours de Cicéron, quand elle énumère tout ce qu'elle possède de bon et de précieux :

Illa ego publica res, utinam privata vocarer (3)
commence-t-elle, et rien que ce préambule fait déjà voir l'esprit satirique de l'auteur :

Me miseram, qualis, quo sum perducta videtis,
Cum mihi sit princeps, quo nil præstantius orbe,
Imperium late, celebris prudensque senatus,
Sint proceres, equites, variæ dominatio gentis,
Innumeri populi, vires, animosa iuventus,
Sint et opes et equi, sint numera plurima terræ (4).

Malgré tout cela, la République est bien malheureuse,

(1) Orzechowski, Trzycieski, Krovicki etc.

(2) p. 80-96, lib. III, A. Cricii Opera.

(3) Opera A. Cricii, éd. 1888, p. 93, lib. III.

(4) « *Habemus senatus consultum in te, Catilina, vehemens et grave : non de st rei publicæ consilium, neque auctoritatis hujus ordinis ; nos, nos, dico aperte, consules desumus.* » Cicéron, Oratio I, in *Catilinam*, p. 3, éd. Belin 1892 ; comp. à Krzycki, p. 89, v. 2-8, lib. III.

partout un luxe digne de Lucullus (1) règne, mais tout tombe en ruine : arts et métiers. Ce qu'elle blâme le plus, c'est le manque de principes et de bon sens chez ses contemporains.

Nullus amor patriæ, nulla est reverentia divum,
Projecti mores veteres virtusque fidesque,
Religio pietas atque observantia recti,
Nulla est vis iussis, decretis nulla facultas,
Nullus et in rebus vendendis atque gerendis (2)
Est modus ut deceat nec disciplina, nec ordo.

La religion même est délaissée et ne retient plus les gens. Point d'ordre, point de frein. Et la République qui se désespère ainsi, voit venir à elle la Religion qui se prépare à partir. Interrogée par la République, elle répond par une tirade, pleine d'indignation :

Migrandum est, mea cara soror, quo lumina ducunt,
Nonne vides, ut me tractet gens omnis et ordo,
Quam me contemptam, venalem ridiculamque
Ipsi habeant procuresque mei mystæque supremi (3),
Quam pietas in me, quam lex mea tota fatiscat.

Le discours de la Religion manque de majesté et de gravité; il ressemble trop aux discours enflammés de certains gentishommes pendant les diètes. Et c'est la République qui a le dernier mot et qui prononce les paroles douces et graves d'un pardon maternel :

Parce precor, mea diva, queri nec deice mentem,
Inque his me miseram æumnis ne desere solam (4)
Historias priscas et gesta priora revolve.

(1) Comp. à Krzycki, p. 89, v. 2-8, lib. III, vers 1829.

(2) p. 90, lib. III, vers 1845-1846.

(3) Opera A. Cricii ; Cracovie, 1888, lit. III, p. 94.

(4) *Idem*, p. 96.

Ce discours aurait mieux convenu à la Religion qu'à la République, mais Krzycki est sans doute plus Polonais que catholique, et dans son poème, c'est la Patrie qui pardonne et espère. Car la fin du discours de la République pourrait se trouver dans n'importe quel livre de piété :

Post pulsas etenim sequitur lux candida nubes (1),

Afflictatque suos Christus nec deserit unquam.

Cette espérance va pourtant abandonner le poète dans ses deux épitaphes pour la République, car il les finit ainsi :

Lugete, o cæci populi proceresque patresque

Omnia nam morte hac commoda vestra ruunt.

Cette pièce de Krzycki reflète fidèlement l'état d'esprit de son époque. Le xvi^e siècle, ce siècle de puissance de la Pologne, de floraison des lettres, « l'âge d'or » des historiens polonais est en réalité un siècle de tristesse inexprimable et incompréhensible, un siècle de prédictions prophétiques et mornes, de pressentiments infiniment douloureux. D'où viennent ces pressentiments? On ne saurait pas le dire. Mais tous les poètes, tous les écrivains de ce siècle semblent avoir percé de leurs regards les ténèbres de l'avenir et vu la fin du bonheur du peuple polonais, l'horrible drame qui se jouera à la fin du xviii^e siècle. Dans les œuvres de tous, nous trouverons de vrais cris de désespoir. Voilà Orzechowski, esprit inquiet, prêtre-apostat et prêtre soumis qui dit dans un de ces traités politiques ; « Si tu ouvrais mon cœur, tu n'y trouverais qu'un seul mot : *nous allons périr* (2). Voilà

(1) *Idem, idem.*

(2) Orzechowski se maria avec Madeleine Chelmska, mais après la mort de sa femme, se soumit à l'Église. Écrivain brillant, parfois superficiel, mais très doué. V. N. Biegeleisen : « Histoire de la littérature polonaise », et Golemski : « Hist. de Sig. Aug.

Kochanowski, le Ronsard polonais, disciple du maître de la Pleïade et des poètes grecs et latins, Kochanowski, bon patriote, esprit lucide. Que dit-il?

O malheureux royaume qui marche vers son péril (1).

Mais ce n'est pas ici seulement que Krzycki se montre fils de son siècle. Quelques pages, plus loin, on retrouve chez lui encore, un souvenir de ces luttes religieuses qui ont ensanglanté l'Europe entière. Ce sont des épigrammes contre Luther et ses adeptes; avec une ironie mordante, Krzycki se moque du réformateur allemand et de ses principes, tantôt en faisant parler Luther lui-même, tantôt en parlant de sa religion. Dans une pièce intitulée : « *Conditiones boni Lutherani* », Krzycki fait le « credo d'un bon Luthérien » :

Dic male sacrificia, Superos contemne, probatis
Moribus obstricta, ieiunia sacra precesque
Ride, conciliis obsta, patrumque relictis
Ritibus illude ac venias.....
Plus persuade tibi de te quam sit deceatque,
Pontifices reges præ te ceu stercora pendas
Scripturasque sacras, ut vis intelligo (2).

Pourtant il ne faut pas croire que Krzycki respecte tout dans l'Église catholique. L'ennemi de Luther n'hésitera point à se moquer du Pape Paul III, parce qu'il porte la barbe (3). De même, beaucoup d'évêques polonais ne sont pas épargnés. Krzycki accable volontiers d'injures ceux qui lui déplaisent ou qui sont ses rivaux. Jean Gorski de Miloslaw, archidiacre de Posnanie, ambitionne les mêmes dignités que Krzycki (4); c'est assez pour que notre poète

(1) J. Kochanowski : Œuvres, éd. 1903, Varsovie, p. 35.

(2) Opera A. Cricii. lib. IV, p. 100, éd. de 1888, Cracovie.

(3) Pièce V et VI, lib. IV, *idem*.

(4) V. la Biogr. de Krzycki et l'appendice par M. Morawski. Cracovie, 1888

fasse une douzaine d'épigrammes sur le malheureux ecclésiastique. Le légat du Pape Léon X (1) déplait à Krzycki (2), il ne l'épargne non plus, les autres écrivains subissent le même sort. Mais avant tout, il déteste Stanislas Tarlo, chanoine de Cracovie et second secrétaire du roi.

Tarlo avait le malheur de faire des vers latins. Il en faisait fort peu et très mal, mais il avait l'audace de les faire en même temps que Krzycki qui lui voua une haine éternelle, et le ridiculisa dans ses vers. Les épigrammes contre Tarlo ont, comme toutes les autres, beaucoup de légèreté, et prouvent que Krzycki est maître de la langue et du vers latin. Voilà une de ces petites pièces, assez malicieuses :

Scriptum in te quare, cum te non nomine dicis

Signa, inquis, nostri nominis instar erant.

Signa igitur vera hæc? si vera, quid improbus damnas?

Quod scriptum vere sic tua dicta probant?

At si vera negas, cur omnia questibus imples?

Namque alium, non te, sic mea scripta notant (3).

D'ailleurs Krzycki sent bien qu'il a vraiment du talent et méprise tous les poètes qui ne savent pas écrire. Les attaquer, les faire taire, c'est le devoir sacré d'un véritable poète. Sa République ne demande-t-elle pas la même chose?

Hanc (4) vos quæso, mei vates, proscribite labem,

Haud digna ingenio sit licet illa bono.....

Militis officium est nostris e finibus hostes

Vestrum e museo pellere monstra meo (5)

(1) *Idem*, p. 130-132, XXV, XXXI. lib. IV.

(2) *Idem*, p. 148-150, lib. IV, XLIV, XXVI.

(3) *Opera A. Cricii*; lib. IV, pièce XXXV, p. 139, éd. 1888.

(4) Celle de mauvais poètes.

(5) Lib. IV, pièce XXXVII, p. 138.

Naturellement, ces « monstres » ne sont autres que Tarlo et les poètes de Cour, inconnus à la postérité, mais plus ou moins renommés à l'époque de Krzycki. Celui-ci n'omet rien pour atteindre ses ennemis. Les armes de l'archevêque Drzewicki (1) représentent un taureau; ceux de Jean Latański (3), un lion; ceux de Jean Karnkowski (2), un mouton, Cricius en fera un épigramme :

Quam bene conveniunt dominis vitulus, leo, vervex.

In solio est præsul bestia quisque suo (4).

ou bien :

Heu, pecus atque feræ nunc sacra templa repunt (5)?

ou encore :

Quam bene dominis pecorina insignia quadrant,

Infula non homines, sed tegit ista pecus (6)

Dans toutes ces pièces, Krzycki se rapproche plutôt de Martial et de Juvenal, que d'Horace. Son ironie n'a rien de cette moquerie subtile et parfois souriante qui est un des traits caractéristiques de l'ami de Mécène. Il choisit souvent des expressions équivoques ou même scabreuses, pour frapper plus fort; il n'a aucune pudeur, aucun respect de convenances. On s'en aperçoit surtout en lisant ses vers d'amour (*Carmina amatoria*) (7). Sous le tableau représentant la mort de Lucrèce, Cricius écrit :

Passa suæ vitium castæ, Lucretia vitæ

Fecit Romanum femina fortis opus,

Immersit niveo quod cernis pectore telum

Ereptam redimens morte pudicitiam.

(1) Evêque de Przemyśl.

(2) Evêque de Poznań.

(3) Evêque de Przemyśl.

(4) Pièce LXXII, p. 173, lib. IV.

(5) A. Cricii Opera. p. 163, lib. IV, pièce LXXIII.

(6) *Idem*, pièce LXXIV.

(7) Lib. IV, p. 197-241.

Et bene : nemo bonus vitam præposuit honori

Cumque suo recte casta pudore perit (1).

Après cette préface, le poète conte ses malheurs d'amour et se plaint de la dureté d'une certaine Diamante (2). Qui était cette Diamante ? On l'ignore.

Krzycki vivait au xvi^e siècle, avant que Kochanowski mit la poésie au-dessus des métiers ; c'est-à-dire quand le souffle de la Renaissance venait à peine d'effleurer les esprits. Le poète était simplement un homme de cour ; on avait son poète, comme on avait un bouffon ou un secrétaire, et malgré le goût des Polonais pour la poésie, les poètes ne marchaient pas sur des roses en Pologne. Vénérés, aimés et payés par certaines personnes, ils étaient souvent regardés par la plupart des gens, comme des oisifs ou des fous (3). Au xvi^e siècle, on est moins sévère pour les poètes, et puis Krzycki est surtout un poète de Cour ; seulement il se laisse souvent entraîner par ses sentiments, et si parfois il ne sert que sa haine et sa jalousie, il a aussi des moments où il est plein de grâce et de simplicité élégante. La petite pièce « ad amicam » peut en servir de preuve :

Depereo, dum te demens contemplor, habere

Te tamen aspiciens lumina mille velim,

Depereo quotiens verbum mihi reddis amicum,

Mille tamen totiens auribus esse velim,

.....

(1) *Idem* lib. VI, p. 197, pièce II.

(2) *Idem*, p. 202-206, pièces X et XI.

(3) En Russie, au xviii^e siècle encore, la poésie était fort peu appréciée : Lomonosoff, premier poète russe, parle ainsi à l'impératrice Catherine II, « La poésie vous est utile et agréable, comme une bonne limonade par un jour d'été » (!) Com. (Ode à Félitsa). Le poète Trédiakowsky qui était à la Cour de l'impératrice Anne fut plusieurs fois fouetté.

O superi! quis me vivit dementior alter?

Hoc sequor, hoc cupis, quo pereo et video.

Une de ces pièces rappelle d'assez près le fameux distique de Catulle :

Odi et amo. Quare id est, fortasse requiris

Nescio sed sentio fieri et excrucior (1).

Krzycki traite le même sujet un peu plus longuement :

Heu mihi, quis furor hic? quæ mentem insania versat!

Dissideo votis quam miser ipse meis.

Quid volo, nolo simul, quod non libet, hoc libet ipsum

Magnum odium peetus, magnus et urget amor,

.....

Jurgia certamenque sequor qui diligo pacem,

Et servire velim, qui liber esse velim.

Et mea ferre placet mala, plurima qui bona posco (2).

Et gaudere iuvat, flere iuvatque simul.

A côté de ces vers vraiment jolis, on trouve des « épithaphia », comme celle d'un certain Korybut, intrépide buveur, célèbre par ses orgies, ou celles des beautés contemporaines, dont le poète paraît admirer la vie peu vertueuse. On prétend (3) — non sans vraisemblance — que ces pièces ont été faites avant que Krzycki fût prêtre, dans sa jeunesse, et, en effet, il paraît avoir été fort peu romanesque dans son âge plus avancé. En tout cas, les vers en question portent une certaine empreinte de jeunesse. Qu'on compare, par exemple, une des pièces pour Korybut à la pièce intitulée « de spe mea ». Voilà la première :

Huc adeste dulces chori,

Baccho legis conditori

(1) A. Cricii. Opera lib. VI, p. 211, pièce XXI. V. « Histoire de la littérature russe ». Smirnovski, II vol.

(2) Opera A. Cricii, lib. VI, p. 211, XXI.

(3) V. « Histoire de la littérature polonaise » de M. St. Tarnowski, I vol.

Jubilemus domino
Noster pater Coributus
Nunc moriens regna tutus
Scandit ad cœlestia (1).

Ces vers sentent un peu le Moyen Age et la passion des Polonais pour la poésie rimée.

Prenons maintenant « de spe mea », pièce classée parmi les œuvres d'âge mûr du poète :

Sperat nauta miser quando iactatur in undis
Ad portum tandem vela redire suum (2)
Sperat arator inops curvum dum versat aratrum
Hiberno saltem tempore pace frui;
Et sperat miles patiens incommoda belli
Nonnumquam meriti præmia digna sui;
Denique sperat adhuc vinctus cui crastina jam mors
Imminet, ante ortum liber abire diem
Cur ego non etiam sperem, contraria quamvis
Sint nimium votis improba fata meis
Quod quandoque mihi post has in amore procellas
Afferet optatas aura benigna vices.

Le ton grave et un peu mélancolique de cette pièce semble indiquer l'homme d'un certain âge, aimant à réfléchir et à philosopher. Rien du désespoir et des emportements de la jeunesse. Les vers coulent librement, mais on n'y sent plus cette ardeur qui anime ordinairement les œuvres des jeunes poètes.

Peut-être serait-il juste de partager les « Carmina amatoria » de Krzycki en deux catégories : les pièces écrites dans sa jeunesse, et, celles plus tard, où il a parlé de l'amour simplement parce qu'il est une matière poétique.

(1) Opera A. Cricii, lib. IV, p. 230-233, LXI.

(2) *Idem*, lib. VI, p. 216, XXVIII.

Dans la première catégorie on pourrait placer toutes les pièces de ce livre, à partir de la pièce XXXII, et dans la seconde toutes les premières pièces du livre jusqu'à celle de XXXII (1). Ce partage, contraire à celui de l'édition des œuvres de Krzycki de M. Morawski, nous paraît pourtant justifié par tout ce qu'on dit plus haut. M. Casimir Morawski a mis les « *Carmina amatoria* » dans le livre VI des poésies de Krzycki, en les faisant précéder des « *épitaphia* » des rois et des personnages remarquables de son époque. Ceci n'est pas tout à fait juste (2). Les deux livres se composent donc d'épithames et de réflexions sur la vie, la mort et la variété des choses humaines. Les épithames de Cricius ressemblent à toutes les épithames faites « sur commande »; elles sont pleines d'éloges conventionnels et privées de tout sentiment sincère. S'il écrit l'épithame du roi Jean-Albert (3), il le compare à tous les héros de l'antiquité et raconte comment ce prince excellent préféra la vertu à la fortune, en engageant tout le monde à suivre son exemple. S'il parle d'Anne de Masovie (4), princesse dont l'histoire dit plutôt du mal, il évoque le souvenir de toutes

(1) P. 216, lib. VI, XXVIII, Opera A. Cricii, 1888, Cracovie; à comp. à Horace; Od. X, lib. III, v. 19-20.

(2) Car les épithames se rattachent par leur contenu, pour ainsi dire, à la fin du livre VI, ou « *Carmina amatoria* », qui les suit, et au commencement du livre VII, dont ils ont été séparés par les « *Carmina amatoria* ».

Donc pour se rendre mieux compte de l'œuvre du poète, il faut plutôt accepter une autre division de livres et mettre le livre VI à la place du livre V, comme nous l'avons fait. On trouve aussi dans le dernier livre de « *Carmina diversa* » (ou *Carminum liber VII*) plusieurs petites pièces qui pourraient plutôt appartenir au livre V. Ce sont surtout les trois pièces suivantes : « *Encomion cerevisiæ* » pièce XXXII et les deux pièces XVII et XVIII « *de casu miserabili puellæ* ». Mais comme le livre VII ne porte aucun titre spécial, il peut contenir des pièces différentes.

(3) Fils de Casimir II, frère aîné de Sigismond I^{er}.

(4) Princesse de Masovie, despotique et ambitieuse. Ses deux fils : Stanislas et Jean furent les derniers ducs de Masovie.

les reines ou héroïnes anciennes qu'il place, bien entendu au-dessous d'Anne.

Quant aux évêques qui lui ont été sympathiques, ils sont tous des saints et des savants; surtout Pierre Tomicki, oncle de Krzycki, archevêque de Gniezno. Ceci pourtant nous choque moins, car Tomicki était en effet homme de grand mérite et d'une vie irréprochable (1).

Ce qui est plus intéressant, ce sont les épitaphes pour les personnes, dont Cricius ne pouvait rien dire, et où il a été obligé de remplacer le panégyrique habituel par ses propres réflexions. On y remarque une idée dominante qu'on retrouve à toutes les époques et chez toutes les nations, mais qui n'est nulle part plus fréquente qu'en Pologne. C'est le fameux « *vanitas vanitatum* », l'idée de la vanité de toutes les choses terrestres. Elle devait souvent hanter l'esprit de Krzycki à en juger par plusieurs de ses pièces. C'est d'abord l'épitaphe de la petite princesse Anne (2), fille du roi Sigismond I^{er} le Vieux et de la reine Barbe Zapolska. On ne pouvait rien dire d'une petite enfant de 4 à 6 ans, mais justement cette mort précoce fait réfléchir notre poète et il dit vers la fin de la pièce :

Hinc quantum referat, quilibet æstimet

Quo quis natus homo prodeat omine (3).

De même la mort d'un jeune homme (4) qui promettait beaucoup, produit une grande impression sur Krzycki :

Nunc quod in orbe mali vivunt, cum dotibus iolis

Tu cadis, ergo mori qui cupis, esto bonis (5)

(1) V. Przezdziecki « Les Jaguellones polonaises ». V. Golembiowski : *Histoire de Sigismond Auguste* ».

(2) Née en 1516, morte en 1520. V. Opera A. Cricii, lib. V, XII, v. 9 et 10, p. 171.

(3) Idem.

(4) Son nom est inconnu.

(5) Epit. Hyeronimi Jaroslowski nobiliss, *Œuvres*. lib. V, p. 159.

remarque-t-il avec une certaine amertume. Cette idée, nous la retrouvons souvent chez les écrivains polonais du xvi^e siècle. Kochanowski s'écrie aussi dans ses Thrènes : « La vertu a-t-elle jamais sauvé quelqu'un ? Mais la vie a peut-être de bons côtés. Il y a les richesses, il y a la puissance. » Krzycki doit en savoir quelque chose, lui qui a passé sa vie à la Cour, où il a été estimé et même aimé. Eh bien, voilà ce qu'il en dit dans plusieurs pièces du VII^e livre :

Pecuniam labor acquirit, mens anxia servat (1)

Sors aut mors tollit, magnus utrumque dolor.

Et la Cour ?

Fides, splendor, cultus, favor aulicus atque potestas

Est ratio hæc vitæ reddita tota meæ (2).

Et dans sa pièce « *Aula fallax* » il dit nettement :

Crede mihi, nihil est homini fallacius aula (3) ;

Æquoris et venti, temporis instar habet.

Sachant la valeur de toutes les choses, il comprend encore mieux qu'elles ne peuvent pas être durables. Tout en demeurant un homme de Cour, un grand seigneur qui recherche les honneurs et les richesses, il les méprise au fond de son âme. Il n'est pas encore parvenu au stoïcisme désespéré de Sigismond Krasinski qui s'écrie : « tout est rien pour moi, et rien est tout » (4) ; il n'est pas fier de sa douleur, comme Vigny, quand il nous dit :

Souffre et meurs sans parler (5)

non, Krzycki est un homme qui veut vivre et jouir de tout

(1) Lib. V, p. 244, IX.

(2) Idem, p. 252, XXII, XVII.

(3) Idem, XXIII.

(4) Poète polonais du xix^e siècle. V. « *Glossa Sanctæ Theresæ* ».

(5) La mort du loup.

ce qu'il y a dans la vie. Mais il s'aperçoit avec horreur, que ce tout est peu de chose. Krasinski et Vigny se jettent dans le gouffre noir du scepticisme, — dont le premier sortira croyant — Krzycki, l'enfant du xvi^e siècle, s'arrête au bord de ce gouffre et constate avec effroi son existence. Il n'ira pas plus loin.

Nulla dies cuiquam certa nec hora datur (1)

Et dans une autre pièce sur un tableau qui représentait la mort et l'enfant, il dit :

Qualis eras primum qualis sis deinde futurus (2)

Aspice! Quod medium? spes, labor, atque nihil.

Après ces vers, on s'attendait à un éclat d'indignation et à une révolte suprême. Mais non. En qualité d'humaniste, Krzycki répétera la phrase banalisée par les poètes de la Renaissance, conseillant à tout le monde de cueillir des fleurs tant que la jeunesse dure, et en qualité d'évêque, il recommandera à tout le monde de vivre honnêtement « ut vivas postea » (3). Ici, Krzycki se rapproche beaucoup des stoïciens romains et surtout de Sénèque. A-t-il lu les lettres à Lucilius de Sénèque? On ne peut pas en être sûr, mais il est très probable que oui, car Paul de Krosno expliquait à l'Université de Cracovie : Sénèque, Térence, Valère, Maxime, Apulée, Cicéron, Claudien, Lucain, Ovide, Perse et Virgile. Et si Sénèque ne se trouve pas parmi les noms des auteurs dont Paul de Krosno a légué les œuvres à l'Université, cela ne prouve pas encore que Krzycki ne connût pas les œuvres de ce grand écrivain, soit d'après les conférences de Paul de Krosno, soit par une édition qu'il

(1) VII lib., p. 243. IV. A Cricii Opera, 1888.

(2) VII lib., idem, V, idem.

(3) Idem, VII, idem.

possédait lui-même (1). Si cette hypothèse était vraie, si Krzycki avait lu Sénèque, toutes ces pensées ne seraient plus de simples coïncidences d'idées, mais représenteraient des réminiscences classiques de l'auteur. Nous y reviendrons encore à propos de l'imitation des poètes romains par les auteurs polonais de la Renaissance et de la versification de ces derniers.

Le VII^e livre des poésies de Krzycki est le dernier. Il nous reste pourtant encore quelques mots à dire de deux dialogues en prose, sur la Diète des ânes, c'est-à-dire « *Asiana Diæta* » et *In vulgatam nuper Asianam Diætam Dialogus* ».

III

« *Asiana Diæta* », c'est la Diète qui a eu lieu en 1535. On sait quels étaient les plans de la reine Bona qui désirait établir la dynastie des Jaguillons en Pologne, et comment la noblesse polonaise, jalouse de ses privilèges, a agi contre ces plans (2).

La Diète de 1535 fut justement une de celles qui ont contribué le plus à la destruction du projet de la reine. De deux dialogues sur cette Diète, il n'y a que le second que l'on puisse attribuer à Krzycki avec certitude. Le premier fut publié sous son nom, mais c'est presque sûr qu'il n'en est pas l'auteur. D'après la légende de l'histoire (3), elle aurait été écrite par deux seigneurs polonais : Stanislas Odrowaz et Stanislas Laski, l'un et l'autre ennemis de

(1) Nous ne sommes pas malheureusement aussi bien renseignés sur la bibliothèque privée de Krzycki que sur celle de Paul de Krosno, qui l'a laissée en héritage à l'Université de Cracovie. Krzycki avait sa famille qui dut partager les biens de l'évêque après sa mort. L'Université n'a reçu de lui qu'un exemplaire des lettres de Silvius.

(2) V. Golembiowski : « Histoire de Sigismond Auguste » ; V. Luc Gornicki : « Histoire de Pologne ».

(3) *Opera Cricii*, v. 283-285.

la reine Bona. C'étaient des gens tout à fait jeunes et beaucoup plus hardis que Krzycki, aussi cette première satire est-elle beaucoup plus agressive que la seconde, faite par Krzycki pour apaiser les esprits. Mais, en même temps, elle est très inférieure à la deuxième au point de vue des idées. La critique et la raillerie est plus nuancée, plus dissimulée, si l'on peut dire ainsi, dans la seconde satire, et pourtant elle est infiniment plus mordante et amère.

Dans la première satire nous n'avons que deux personnages : la République et Nemo. Nemo, c'est un critique sans nom, un Zoïle impitoyable et un peu triste dans sa cruauté clairvoyante; c'est comme la conscience nationale. Après la Diète, la République lui demande des nouvelles de tout ce qui vient de se passer, et Nemo lui fait les portraits de tous les sénateurs. Ses définitions sont très brèves et parfois heureuses. Il prévient la République de ce qui la perd; d'abord « Paphlago nensium furor, deinde immensa augendæ privatæ rei sitis; postremo quod singulatim cuique optimum obstiterit » (1). Krzycki est aussi dépeint dans ce dialogue et c'est lui-même qui commence le cortège de sénateurs polonais, énumérés dans l'« Asiaua Diæta ». Mais l'auteur lui est assez favorable : c'est « aliena quorundam invidia, suaque modestia », tandis que le second évêque J. Latański est dépeint par ces deux mots laconiques : « Vanitas et Temunentia. » (2)

A Stanislas Odrowoncz, un des auteurs prétendus de cette satire, on reproche son âge précoce et le bon souvenir qu'il garde du roi qui avait arrangé son mariage avec Anne, duchesse de Masovie; c'est « recens beneficiorum memoria

(1) Idem. « De Asiana Diæta », p. 277.

(2) Évêque de Posnanie. *Opera Critici*, p. 278.

ætasque (1). » Pierre Gorcinski qui fut nommé Palatin de Masovie, grâce à la reine Bona, n'ayant ni biens, ni amis dans cette province, reçoit le nom : « Asine ceteris, sors unica (2). » Georges Latalski, châtelain de Lenczyça, homme de peu d'esprit et très bavard, est parfaitement défini par la courte phrase : « Loquentiæ satis, sapientiæ nihil » : (3) De même Nicolas Russocki « castellanus biechoviensis », homme turbulent et médiocre, est surnommé « non æqua res menti (4). »

La longue kyrielle des sénateurs critiqués finit par une phrase contre les sénateurs ennemis de la République : Celle-ci exprime son opinion qu'il y a peut-être d'autres sénateurs, mais Nemo lui répond que ce sont « sine comitate comites », et que ceux dont la présence pouvait être utile, nuisent justement par leur absence :

« Malheur à moi ! s'écrie la malheureuse République. La méchanceté des gens est-elle donc si grande qu'ils veulent me perdre, moi leur mère et leur nourrice. » (5)

« Je ne sais rien de la méchanceté, lui réplique Nemo, mais il est certain que l'ambition et la cupidité sans bornes, ainsi que les haines et les jalousies des tiens te perdent : » (6)

Et comme elle se lamente, Nemo montre à l'infortunée le roi et son conseil, comme le dernier moyen de secours. Le dialogue finit par des paroles d'espoir : « Expectabo igitur

(1) Palatin de Podolie. Opera Cricii, p. 279.

(2) Idem, p. 279.

(3) Cf. de eo, Niesiecki, I, 301.

(4) Idem, p. 281.

(5) Miserum me! tantane est hominum malitia ut me matrem et nutricem suam perditum iri velint? p. 282. Opera Cricii. Corp. Antiquis, poet. polonor.

(6) Idem, idem.

Salubrius senatus-consultum ex aula », dit la République, et Nemo ajoute : « sic censeo. » (1)

Le dialogue, tout en étant dirigé contre Bona, nous laisse pourtant croire que tout espoir est dans le roi et dans ses sénateurs. Les démagogues, les nobles révoltés ne peuvent que perdre la République. Mais les deux auteurs semblent les mépriser et ne s'adresser qu'aux sénateurs. Ce procédé provoqua les menaces et les cris d'indignations de ceux qui se jugeaient outragés et tout finit comme toujours en Pologne par une guerre de papier..

Seulement, Krzycki, désireux de décliner tout soupçon, fit un autre dialogue sur la même Diète, et y parle plutôt de la noblesse, qui est représentée par Omnis. Cet Omnis, opposé à Nemo, c'est comme la vox pupuli opposée à celle de la conscience. Omnis déteste Nemo et se dispute avec lui; mais en même temps, le redoute un peu. Omnis, d'ailleurs, n'a rien contre les sénateurs et les loue même. Quand la République lui fait remarquer : « Nemo aliter narrat » (2). Omnis répond : « Nemini si tu credis, nominem amicum habeas » (3). Krzycki joue continuellement avec le double sens des mots « nemo » et « omnis ».

Nemo arrive là-dessus, et entendant les paroles de Omnis, s'écrie indigné : « Quousque ego maledicta hujus patiar? Quid ais inconstantissime? Tun' culpam in me, quæ perperam gesta sunt, conjicis? tun, me mendacii arguis? » (3)

Et l'insolent Omnis lui répond tranquillement : « Ego

(1) Idem, p. 283.

(2) Opera Cricii, p. 292.

(3) Idem.

(4) Idem.

vero non arguo solum, sed et digito, ut aiunt commons-tro » (1).

Ils entament une conversation très Moyen-Age et qui rappelle les disputes scolastiques, où les magisters discutaient les questions les plus insignifiantes avec la plus grande prolixité. Et tous les deux, ils jouent sur les mots de « Nemo » et de « Omnis » en citant des textes bibliques. Ainsi voulant humilier son adversaire, Nemo dit : « Nemo, quod bonum est, loquitur, et Omnis qui male agit, odit lucem » (2).

Et Omnis lui répond : *Omni potenti do » et Omnis sapientia a Deo est!* (3)

La République se mêle à cette conversation et veut les réconcilier. Nemo est prêt à lui obéir, mais elle demande le consentement d'Omnis. Ce dernier lui fait une réponse très curieuse, qui nous montre fort bien le caractère de certains nobles polonais du xvr^e siècle :

« *Quamquam est obædiam, polliceri non possum sum enim, ut verum labar, cervicis indomitæ et sententiæ diversæ. Audiam tamen et quantum fieri poterit, decretis tuis parebo* » (4).

Cette réponse prudente et pleine de réserve est à la fois un peu naïve quand Omnis avoue si simplement qu'il est indomptable et que son avis est très différent de celui de la République. C'est bien la réponse d'un représentant de la foule qui veut se montrer aimable et, en même temps, voudrait ne rien promettre, ne pas prendre d'obligations. La République expose donc aux deux adversaires leur

(1) Idem, p. 293.

(2) Opera Cricii. Corp. antiq. poet. latin, p. 293.

(3) Idem, p. 930.

(4) Idem, p. 294.

devoir ; elle voudrait les calmer, en leur montrant que leurs rôles sont très différents. Nemo est aussi opposé que possible à Omnis. Ce que fait le premier, l'autre ne doit et ne peut pas le faire. Les desseins d'Omnis sont beaucoup plus compliqués, c'est donc à lui que se rapporte la plus grande partie du discours de la République. Que chaque citoyen fasse son devoir, que les soldats apprennent à servir Mars et non Mercure, que les marchands ne trompent pas les gens, que les laboureurs restent dans leurs champs et ne quittent point leur charrue « Denique omnis servet illud apostolicum cui honor, cui tributum, tributum. » Il y a deux choses très curieuses à relever dans ce discours ; ce sont les phrases : « qui pleberi sunt, se dynastis et nobilibus non æquent », et la réponse de la République à la question d'Omnis : « Quid de mulieribus ? » (1) Respublica, « Hæ, postquam cum viris unum sunt, ipsi inter se congruant et partiantur, ut velint ; Puellæ tamen, si non caste, saltem cante vivant. » (2).

La seconde phrase peut servir de témoignage au fait que les Slaves en général, et les Polonais en particulier, regardent la vie d'une femme comme finie quand elle se marie, et fait penser à la phrase célèbre de Mickievicz dans son beau poème de Dziady (3) : « Quand on appelle une jeune fille épouse, on l'enterre toute vivante », ce qui, d'ailleurs, n'a point empêché les femmes polonaises de jouer un grand rôle dans l'histoire de leur pays. Et il suffit d'ouvrir n'importe quel livre historique pour s'en persuader. Seulement, tout en respectant la femme, comme nul autre peuple, excepté les Français, ne le fait, les Polonais

(1) Opera A. Cricli, p. 295.

(2) Idem.

(3) Dziady, II^e partie.

demandent à leurs femmes d'agir discrètement et de ne pas étaler leur pouvoir et leurs qualités. C'est pourquoi beaucoup de femmes qui avaient les meilleures intentions, mais n'ont pas su se conformer à cet esprit du peuple polonais, furent haïes et incomprises, comme la reine Bona, Cathérine d'Autriche (1), Marie-Louise (2) et quelques autres encore.

Krzycki a, pour ainsi dire, résumé les idées de ses contemporains. Il n'a pas la largeur d'esprit et l'intelligence de Frycz Modrzewski qui, au xvi^e siècle (3), rêvait déjà d'égaliser toutes les castes et de supprimer tous les privilèges; mais ses idées sont logiques et saines, sans dépasser le niveau de son époque. Il sera, du reste, incompris ou, plutôt, pas obéi, comme Modrzewski, et il le prévoit, en se répondant lui-même par les paroles d'Omnis qui déclare que tous les conseils de la République lui semblent justes et bons, mais qu'il va d'abord réfléchir et puis délibérer. Enfin il promet de choisir désormais ses députés avec plus de soin. La République et l'auteur lui répondent : « *Dii bene vertant* » (4), mais on voit qu'ils ont peu de confiance dans ce choix.

Krzycki, sans être un très bon politicien, se rend assez bien compte de la situation. Cela ne l'empêche pas de commettre des erreurs et d'avoir des passions; mais, en général il est plutôt bon que mauvais. Poète et humaniste, il aime la littérature ancienne et sent sa beauté. Il peut ser-

(1) 3^e femme de Sigismond Auguste, fille de Ferdinand d'Autriche, sœur de la première femme de Sigismond Auguste.

(2) Princesse de Gonzague, femme de Ladislas IV et de Jean Casimir Vasa.

(3) Un des meilleurs politiciens polonais. V. « Histoire de la littérature polonaise de Tarnowski, de Brückner, de Biegeleisen.

(4) Opera A. Cricii, p. 296.

vir de transition entre Paul de Krosno et Jean de Wislica d'une part, et les deux grands poètes de la Renaissance polonaise, Clément Janicki, ou Janitius, et Jean Kochanowski, ou Cochanovius, de l'autre.

CHAPITRE IV

CLÉMENT JANICKI ET LES RETARDATAIRES (1526-1543)

- I. CLÉMENT JANICKI (JANITIUS); SON AUTOBIOGRAPHIE; SON ORIGINE
SES PREMIÈRES ÉTUDES; SES PROTECTEURS; SON VOYAGE EN
ITALIE; SON ENTHOUSIASME ET SON PATRIOTISME; SON POÈME;
« QUÆRELA REIPUBLICÆ POLONÆ » ET SES IDÉES POLITIQUES;
LES INTRIGUES D'ORZECZOWSKI; LA MALADIE DE JANICKI ET SON
RETOUR EN POLOGNE; ELSULA ET LES VERS D'AMOUR; LE MANQUE
D'ESPRIT SATIRIQUE CHEZ JANICKI; LE SENTIMENT DE RELIGION;
L'ÉLÉGIE SUR LA PRISE DE BUDAPEST PAR LES TURCS; LA MORT
DU POÈTE; LE TALENT ET LE CARACTÈRE DE JANICKI.
- II. LES RETARDATAIRES : NICOLAS HUSOWCZYK (HUSSOVIANUS),
DANTISCUS (DANTYSZCK), GRÉGOIRE SAMBORIANUS (DE SAMBORZ),
ANDRÉ TRICESSIUS (TRZYCIESKI).

Clément Janicki ou Janitius, c'est un peu le du Bellay polonais, sensible, tendre et gracieux, comme l'auteur des « Regrets », avec la différence que le poète français écrivait dans sa langue nationale et que Janitius nous a laissé seulement des vers latins. Qui sait pourtant s'il n'aurait pas écrit en polonais plus tard? Malheureusement la mort précoce l'emporta à 27 ans et il ne put atteindre le plein développement de son talent.

C'était le fils d'un pauvre paysan qui n'avait rien épargné pour donner à son enfant une certaine instruction, espé-

rant le voir, sans doute, un jour clerc ou organiste de son village. Mais le jeune Janicki surpassa les rêves de son père et devint le poète, connu même en dehors de la Pologne.

Sa vie, il nous est permis de la suivre dans la biographie qu'il a laissée dans une de ses élégies :

Si quis eris olim nostri studiosus, ob idque

Nôsse voles vitæ facta peracta meæ,

Perlege, quæ propere dictavi carmina cum me

Hydrops lethæis jam dare vellet aquis.

Atta jacent supra Snenanas rura paludes,

Ianusci nomen nescio cujus habent.

Qua nostri quondam reges fecisse secundum,

A Gnesna, in Prussos, sæpe feruntur iter.

Hæc meus assueto genitor versabat aratro.

Vir bonus et modicas inter honestus opes,

Is dum peste gravi, natos sibi luget ademptos,

Quæ fœde nostros tunc popularat agros,

Me genitum, medio luctu, sibi vidit et orbus

Transegit menses, non nisi forte decem

Devoveor studiis, vix dum quinquennis, honestis,

Musarum et primas collocor ante fores

Nempe pater, quia me nimis indulgenter habebat.

Vivere me durum noluit inter opus,

Nec tenera informi manus atteretur aratro,

Neve æstas molles ureret igne genas.....

Tum primum nomen magni immortale Maronis

Audiui, et nomen, Naso beate, tuum,

Audiui, colere incœpi, dixique, Poetis,

Post Divos, terras majus habere nihil,

Mox quas non lacrimas, quæ non ego vota, precesque,

Phœbo, cui vatum maxima cura dedi,

Ne sibi me famulum dedignaretur inertem.

Inque suo minimum vellet habere choro,
Annuit, accessi, plectrum citharamque recepi
Porrexit dextra quam Deus ipse manu.
Tractavi sumtam assiduus cupidusque; sine illa
Nulla fuit, memini, nox mihi, nulla dies,
Nec me pœnituit cœpti, piguitque, laboris :
Profeci ætatis pro ratione meæ....
Obstitit, in gradibus mediis, mihi tristis egestas
Nec passa est nostros altius ire pedes.
Nam pater, exhaustus, sumptus se passe negabat
Ulterius studiis suppeditare meis
Cogerer ergo ipsis quum jam valedicere Musis
Consuluit dubio sors inopina nihi.
Præsul erat Critius, Phœbo vir amicus, in isto
Orbe, per illa alius tempora si quis erat.
Hic geniale suam limen mihi pandit in aulam;
Pollicitus Musis omnia Poeta meis,
Et fortasse fides sua verba sequuta fuisset
Mors illum rapuit sed properata mihi.
Funera post Critij, numero me Cmita suorum
Addit, et amissi damna rependit heri
Meque jubet cupidum, non parcens sumptibus ullis
In Latium posita protinus ire mora.
Voti compos, eo ingenuas mercator ad artes
Et fieri Euganæ Paladis hospes amo.
Invidit fortuna mihi, morboque gravatum,
Compulit ad patrios me remeare focos
Quam volui, citius quam Cmita volebat;
Sed res sub fati votaue nostra jacent.
Ergo domi moriar, quod nobis molliter unum
Cessit, in externa nec tumulabor humo.
Invalidum mihi corpus erat, vires pusillæ,
Frangeret exiguus quasque repente labor.
Forma decora satis, vultus non tristis, in ore

Non dubia ingenui signa pudoris erant
Linguæ usus facilis, vox clara, coloris imago
Candida, et ad justum facta statura modum
Impatiens animus contemni et pronus ad iram
Duravit multos quæ mihi sæpe dies.
Gessi inimicias non dissimulantes apertas :
Nunquam illis causam materiamque dedi
Judicio lectos colui constanter amicos
Hos tantum veras credere, doctus, opes.....
Cor subitum ad lacrimas misereri molle gerebam
Sed quale, in pavido pectore, cervus habet
Hinc habui invisum teli genus omne gravisque
Pallados in bellum dum ruit, hostis erram.
Munditiem, cura muliebri prorsus amavi,
Ad vitium in cultu vestibus atque cibis.....
In Venerem effusum male me plerique meorum
Deceptis externis asseruere, notis,
Vel quia me citharæ cantusque salesque iuvabant
Vel quia pœne puer scriptor amoris eram.....
Nunc quum quinta meos ætatis Olympias actæ
Ad majora animos tolleret, ecce! vocor
Et pereo ante diem; nec jam, mea patria, possum,
Qualibus optavi te celebrare modis,
Et populi vetera acta tui Regumque tuorum,
Et de temporibus non reticenda meis,
Hæc et plura loquar de te, mea vita, Quid autem?
Te potuis quam quod das mihi sæpe vocem.
Ipse etiam præsens olim, quum veneris illo
Annosus, propriis auribus ista bibes.

Nam venies ad nos; venient quoscumque relinquo (1).

Hic nulli æternam fata dedere domum.

Janicki naquit en 1516 (2). Son père le fit instruire dès l'âge de 5 ans (3) et le mit ensuite dans une école à Gniezno (4), probablement une de ces écoles du Moyen-Age, où l'on apprenait beaucoup par cœur, mais où l'on développait relativement peu l'intelligence des élèves. Janicki n'y resta pas longtemps, car son père le fit entrer au Collège de Lubranski (5) en Posnanie. A en juger, d'après l'aveu du poète lui-même, il dût beaucoup à cette école. C'est là qu'il connut les auteurs latins et commença à travailler sérieusement. C'est là aussi qu'il eut la première révélation de son talent et fit une ode à Lubranski (6). Il n'avait alors que 15 ans, et cette pièce fit parler de lui. Lubranski, puis Krzycki, s'intéressèrent au jeune poète. Justement, vers ce temps, son père appauvri et vieilli refusa de l'aider encore. Clément dut donc « vale dicere Musis » et revenir à la charrue. Heureusement Krzycki était là; il s'occupa du jeune disciple d'Apollon et le prit à sa cour d'évêque, où Janicki commença à écrire et n'abandonna plus la plume. D'abord il glorifia Krzycki, tantôt en chantant son voyage à Cracovie, tantôt en pleurant sur sa maladie, puis il rêva de l'Italie, pays des poètes, et écrivit des vers pour les différents seigneurs, amis de

(1) Histoire de la littérature polonaise » de Wiszniewski, vol. I^{er}; De poet. lat. pol. René Lavollée; Clém. Janicki : Tristium liber, Élégie VII, p. XXI ad. p. XXIX.

(2) 4 novembre 1516.

(3) Probablement par un prêtre ou un maître ambulant.

(4) Aujourd'hui Pologne prussienne.

(5) V. p. 117, n. 1.

(6) Jean Lubranski « de Lubranie », évêque de Posnanie, mécène des artistes et aussi de la reine, protecteur de Krzycki, p. 22. A. Cricii Opera.

Krzycki. Peu de temps après, en 1537, meurt le généreux évêque, mais Janicki trouve un autre protecteur en la personne de Pierre Kmita, châtelain de Cracovie, un des plus riches et des plus ambitieux seigneurs de cette époque.

Kmita fut tour à tour ami de la reine Bona et de Sigismond-Auguste, et laissa un triste souvenir de son activité politique (1). Il y a un grand nombre de légendes sur cette famille, d'après lesquelles on peut croire que les Kmita étaient des gens supérieurs en bien et en mal, peut-être plus en mal qu'en bien, mais en tout cas des gens médiocres. L'un des Kmita se fit enterrer sous le seuil d'une église, pour que tout le monde marcha sur lui au passage, en punition de l'orgueil qu'il avait manifesté de son vivant. Ils étaient enfin des hommes d'un temps où les grandes vertus et les grands vices étaient plus fréquents qu'aujourd'hui. Les gens avaient plus d'espace et respiraient à pleine poitrine : la platitude de la vie bourgeoise et monotone, et le soit-disant progrès, ne les avaient pas encore écrasés moralement et physiquement.

Aussi Janicki qui, comme beaucoup d'êtres faibles, aurait sans doute péri inutilement dans notre siècle, à l'époque de la Renaissance put trouver des hommes comme Krzycki et Kmita, qui prirent soin de lui, et s'occupèrent de son éducation littéraire.

Presque immédiatement après la mort de Krzycki, le nouveau protecteur du jeune poète l'envoie en Italie et là commence pour lui une nouvelle vie. Ce fils du Nord s'arrête étonné, ébloui devant la beauté du pays et devant les merveilles d'art qu'il voit dans le « Latium » ensoleillé. La réalité a surpassé ses rêves ; et, ici, on n'a qu'à rendre

(1) V. « Histoire de Pologne » de Luc Gornicki et « Histoire de la littérature polonaise », 1^{er} vol. H. Tarnowski.

la parole au poète qui nous dit lui-même ses impulsions dans une de ses élégies :

Auribus atque oculis nova sunt quæcumque per omne
Sunt Latium, o magnis terra habitanda Diis
Intueor cælum; cœli clementia et ær
Est, qui, Saturno regna tenente, fuit,
Tunc etenim perhibent luces fulsisse serenas,
Et nullos nebulis succubuisse dies.
Tunc nullas hiemes, nullos et grandinis ictus,
Frigoraque ejectæ nulla fuisse nivis.
Continuos totum flores nituisse per annum,
Verna hæc, nescires, esset an illa dies?
Tempora lætitiis, lætisque ivisse diebus,
Aurea de vultu, jure, vocata suo.
Hæc ego, in Ausonia, paulum aut diversa videre
Cum magno videor pœne stupore mihi.
Si specto mores hominum jucundius illis,
Inter tot populos, arbitror esse nihil,
Nullus inest animis fastus, nec stulta superbi
Verba supercilii, colloquiiq; tumor.
Miscetur placidis reverentia mutua verbis :
Nec scio, si verus, sed tamen aptus amor.
Omnia commendat quædam festiva venustas,
Comis et admixta cum gravitate decor.
Maxima mundities, sed nulla profusio rerum
Prodiga quæ portas non bene perdat opes
Est modus in cultu utiliter servatus honesto,
Parcaque vestitus gratia, parca cibi,
Ebrietas facinus tam detestabile, quam si,
Quis rapiat sacris munera sacra locis,
Non igitur quisquam, tantum germana iuventus
Hinc exosa etiam, dedita, Bacche, tibi est.
In tam segura Musarum turba quiete
Versatur, lauri fronde revincta caput.

Nil igitur mirum, si magnos ista Marones,
 Eloquiiq; tulit terra beata Deum.
 Pace loquar patriæ quanto felicior essem,
 Hæc me tam felix si genuisset humus. (1)

Mais aussitôt après cet aveu, le poète s'en repent. Il se rappelle sa terre natale, qui en été porte une couronne d'épis, et en hiver dort sous sa couche blanche de neige, et le patriotisme et l'orgueil national lui font presque regretter son enthousiasme pour la belle Italie :

Non tamen idcirco, quoniam sic fata tulerunt
 Provida, Sarmatiæ filius esse queror
 Nulla sub immenso tellus est talis, ut illam
 Fas mihi sit terræ præposuisse meæ
 Italiam miror, patriam venerorque coloque
 Adficit illius me stupor, hujus amor
 Altera blanditiis animum tenet, altera magno
 Jure, hæc hospitium dat mihi, at illa Larem
 Atque utinam detur quondam mihi posse reverti (2)
 Illius inque pios me recreare sinus.

Aimé en Italie, Janicki est d'abord venu en 1538 à Padoue, où viendra plus tard le plus grand poète polonais du xvi^e siècle, Jean Kochanowski et où se rendaient à cette époque tous les étudiants polonais. Les Italiens l'aimèrent et apprécièrent son talent. Le célèbre cardinal Bembo s'occupa beaucoup de lui, et nul doute que le poète ne lui dût un peu son diplôme de docteur et la couronne de lauriers que le Pape lui décerna, comme à un grand poète, en 1540. Et c'est alors qu'il fit ses élégies xvii et xviii, ainsi que l'élégie viii.

Mais ces triomphes ne lui font pas oublier la Pologne ; il

(1) *Variarum elegiarum*, liber VII, pages 67 à 69.

(1) *Variarum elegiarum* liber. pag. 67 et 69. Clém. Janicki.

veut y revenir et craint d'avoir été accusé devant Kmita (1). On ne sait pas trop de quoi il s'agissait, mais il semble qu'on ait voulu mal disposer Kmita envers Janicki, et que cette intrigue fût l'œuvre d'Orzechowski (2). Il est possible aussi qu'on ait cherché à persuader Kmita que Janicki avait d'autres opinions politiques que le châtelain de Cracovie (3). Janicki, disciple de Krzycki, qui s'occupait beaucoup de politique, aimait à suivre l'exemple de son maître. Avant même de partir en Italie, il avait écrit un poème intitulé « Querela Reipublicæ Polonæ », à l'occasion de la « guerre des poules » (4). M. Tarnowski (5) remarque avec justice que cette pièce toute jolie qu'elle soit, fait bien voir que son auteur n'a pas vingt ans, mais ce qui est très curieux, ce sont les contradictions que le poète paraît ne pas apercevoir. Il dit à la noblesse turbulente « nihil temere et potulanter agas » mais, quelques vers après, il ajoute assez naïvement : « libertas tua oppressa est ». Quel résultat veut-il obtenir, en se contredisant lui-même ? On l'ignore. En tout cas, Janicki a un très vif sentiment de la justice et il blâme sévèrement les grands seigneurs

(1) Kmita avait envoyé Janicki en Italie à ses frais et lui donna une pension pendant le séjour du jeune poète à l'étranger. V. « Histoire de la littérature polonaise » de St. Tarnowski, 1^{er} vol. ; et celles du prof. Brückner, Biegeleisen, Lavollée et Wiszniewski.

(2) V. p. 122.

(3) Kmita était alors à la tête de la noblesse polonaise, cherchant à affaiblir le pouvoir royal et protestant contre la monarchie héréditaire. Janicki, élève de Krzycki, homme de la Cour, ne pouvait pas partager les opinions de Kmita (V. « Histoire de la littérature polonaise », de Brückner).

(4) Où la noblesse ne voulut pas consentir à faire son service militaire et pendant une sorte de Diète, mangea toutes les poules des environs de la ville où elle campait (V. « Histoire de Pologne », par Luc Gormicki ; « Histoire de Sigismond-Auguste », par Golembiowski).

(5) Stanislas Tarnowski, « Histoire de la littérature polonaise » 1^{er} volume, p. 62.

qui préfèrent leurs intérêts à ceux du pays ; seulement il ne voit pas qu'en parlant ainsi, il blâme avant tout Kmita, son protecteur et mécène, Orzechowski (1) l'a-t-il fait remarquer à Kmita ? On ne peut rien en savoir. Les lettres de Janicki donneraient, peut-être, là-dessus quelques renseignements, mais elles se trouvent à Posnanie dans la Bibliothèque (2) des Amis des Sciences et attendent encore leur publication. En tout cas les intrigues des ennemis de Janicki n'obtinrent aucun résultat : Kmita ne cessa pas d'aider le poète jusqu'à la fin de sa vie.

Cette vie ne devait être ni longue ni heureuse. Janicki aimé et respecté par tout le monde — il comptait parmi ses amis intimes en plus du cardinal Bembo, le célèbre professeur de Padoue, Lazare Bonamicus — et comblé d'honneurs, tombe gravement malade en 1540. Cette maladie le mettra au tombeau trois ans plus tard. On ne sait au juste ce qu'elle était. Lui-même dit souffrir de la fièvre. Les plus renommés médecins italiens, comme Montanus et Casanus soignent le jeune Polonais et finissent par le renvoyer dans sa patrie, espérant que le climat de son pays lui rendrait peut-être la santé. Vers le même temps il perdit son père et de toute sa famille il ne lui resta que sa mère. Il revint donc en Pologne et ce retour fut assez difficile, mais il nous valut une des plus jolies pages que Janicki ait écrites.

(1) Un des plus curieux personnages du xvi^e siècle, prêtre apostat, marié, puis converti. En même temps révolté contre l'Église et ennemi du protestantisme, écrivain et orateur très brillant (V. « Hist. de Pologne », de Luc Gornicki ; et « Histoire de la littérature polonaise », de Biegeleisen).

(2) Les circonstances actuelles ne nous permettent pas malheureusement de profiter de ces sources. Je me suis adressée à M. le Bibliothécaire du Musée polonais, à Rapperswyl (Suisse), mais cette bibliothèque, quoique très riche, ne possède point les œuvres de Janicki.

Voilà comme il décrit son voyage et son passage par les Alpes.

Nauta fui præceps, qui protinus illud.
 Commisi in magnum debile corpus iter,
 In quo multa tuli, quæ vel firmissima duri
 Membra viatoris lædere posse putes
 Continuis bis sex pluvias, sine fine diebus.
 Sæpe etiam mista grandine, sæpe nive
 Idque per anfractus, male pervia saxa, gradusque
 Alpinos, misero quum veheremur equo :
 Perque graves olido nebulas de sulphure cujus
 Est, ut scis, illis plurima vena jugis.
 Barbarius nihil est Alpina gente, ferumque
 Nil magis est, ipsi sint nisi forte lupi.
 Advena despectus cunctis : est hospes ut hostis,
 Itala præcipue pallia quisquis habet....
 Collige, quam potuit mihi tunc locus imbre madenti
 Ille in inhumana commodus esse domo.
 Adde quod ignarus linguæ, quibus æger egebam
 Cogebam variis significare notis.
 Intellecta quidem sunt signa, subinde, sed illic
 Nemo satisfactum qui mihi vellet, erat.
 Ebria quin etiam risit me turba rogantem,
 Atque intellectas noluit esse preces.
 Ergo mihi vetitos, ut certa venena, coactus
 Sum nimis esuriens sumere sæpe cibos.
 Ut vere in Moravos descendimus, altaque nobis
 Pannonia a tergo tota relicta fuit,
 Vina bibebamus cœmento infecta, quod illis
 Omnia nascuntur talia vina locis;
 Vel quæ nostra Ceres, Lenæum imitata saporem
 Pocula ferventes miscuit inter aquas;
 Hæc et quæ taceo, vestrum læsere sodalem.

Heu ! quem sors vestrum noluit esse diu
 In patriam aufugit, studiis miser ille relictis
 Tam cito, in externâ ne moreretur humo.
 Hic sibi jam propius primam putat esse salutem;
 Est aliquid patrii forsistan aura soli.
 At tu, cui placidi faverunt omnia Divi,
 In Musis istic vive, valeque tuis
 Quod non tam quia multa tibi debemus amatae
 Quam patriæ causa, Pieridum que precor
 His summa accedunt, per te ornamenta duobus :
 Sit modo Parca annis non inimica tuis (1).

Cette élégie reflète les pensées du jeune poète qui se sent proche de la mort et se prépare à l'aceueillir avec résignation ; mais, dans les trêves de sa maladie, Janicki écrit, comme auparavant. C'est alors que revenu en Pologne, il fait ses meilleures pièces, comme l'élégie VII, où il décrit sa vie (2), des vers d'amour à Elsula, l'histoire en vers des rois de Pologne et des archevêques de Gniezno, la satire sur la mode changeante chez les Polonais et enfin son recueil de « Tristes » et le joli « Epithalamium » pour le mariage de Sigismond Auguste avec Élisabeth d'Autriche en 1542 (3).

Comme tous les écrivains de la Renaissance, Janicki faisait des vers d'amour, mais ces vers ne ressemblent en rien aux élégies passionnées de Kochanowski et même aux « Carmina Amatoria » de Krzýcki. Le jeune poète, menacé d'une mort précoce, rêve d'amour plutôt qu'il n'aime. Ses vers à Leucorrhodé, à Alphésibéa et à Elsula sont très jolis, mais ne respirent pas la force d'un vrai sen-

(1) *Tristium liber I* et V, pages 18 à 19.

(2) V. p. 114.

(3) V. I^{er} chap. de la thèse.

timent. Il envoie à sa chère Elsula une paire de perdrix tuées à la chasse, et s'attendrit à la pensée que ces oiseaux morts auront peut-être le bonheur d'être touchés par ses mains. Puis Elsula lui envoie deux guirlandes : une de roses en hiver, l'autre de branches de sapin en été. Il tâche de comprendre la signification de ces deux présents et demande à sa bien-aimée si s'est son amour qui a fait fleurir des roses en plein hiver, et si ces branches de sapin doivent lui rappeler, au milieu de l'été de leur amour, que l'hiver s'approche, ou bien si son cœur doit rester toujours fidèle, comme ses branches sont toujours vertes. Enfin c'est un rêveur. Une branche de fleurs, une feuille suffit pour son imagination; il ne demande même pas d'être aimé, ce qu'il lui faut, c'est le rêve (1).

Il n'excelle pas toujours dans la satire ni dans l'épigramme. La satire sur le changement de la mode chez les Polonais est assez faible. Le roi Ladislas Jaguillon sort de son tombeau et ne peut pas reconnaître les chevaliers polonais habillés de costumes étrangers. On lui explique qu'on peut porter n'importe quel habit et être brave, et le bon roi revient tranquillement au pays des morts.

Quant à ses épigrammes, elles n'ont pas la légèreté et l'élégance de celles de Krzycki et ne sont pas très spirituelles. En voilà un échantillon.

Quid de Scotiacis, ni Franciscane, tenebris
 Scribere me, qui sum nullus ad ista, jubes?
 Et cuperem, et nequeo; rude sed natura serenum
 Mitior ingenium molle deditque mihi.
 Da mihi materiam, teneris pro viribus, in me
 Offici nullas experiere moras.

(1) « Histoire de la littérature polonaise », par M. St. Tarnowski et celle du prof. M. Brückner.

Sed dare non poteris, nemo nisi mater amoris

In mea conveniens carmina novit opus.

Quisque suos sequimur Genios; mihi mollibus aetas

In studiis magnis libera rebus, eat :

Tu Labyrinthes misero scrutare labore

Anfractus. dubias circumeasque fores.

Dii tibi dent pennas, sibi quas aptasse feruntur

Cum nato, fugiens talia tecta pater :

Sive Cupido suas, illis per amœna volares

Ad sanctos, nosset si Deus ille viam.

Ad vestra certe sanctas bene novit et illis

Sæpe, ut scis, pueros donat, et ipse puer.

Mais si Janicki réussit moins dans les épigrammes et dans les satires, en revanche il fait de très beaux vers quand il est question de ceux qui souffrent ou de lui-même, Malade et triste, il trouve des paroles touchantes et sincères pour se plaindre à la Sainte Vierge :

O mihi in adfflictis semper fidissima rebus

Adjutrix, summi nata, parensque Dei!

Nunc quoque nunc oculos ad me demitte benignos

Et querulas servi suscipe Diva, preces

Cui quod adhuc licet ista queri, linguæque potestas

Integra quod superest, debet id omne tibi.

Debet et exiguum hoc animæ, quod pelle sub ista

Has inter venas, inter et ossa, latet....

At tu Virgo, adsis, pro meque, ut fortiter omnes

Evincam gemitus, sustineamque, roga!.....

Mortem etiam lætus videam, si forsistam ad me

Jam nunc occulto jussa venire pede est.....

Tunc oculis cernam, quæ nunc neque mente valemus

Concipere, humano nec memorare sono

Teque, tuosque omnes : tunc me, Regina, vocabis

Et facies vestros ante sedere pedes..... (1)

Le doux poète ne se révolte point devant la mort prématurée, n'espère point être sauvé. Non, tout ce qu'il demande, c'est la force de supporter ses douleurs et de mourir sans désespoir ni regrets. Et il se console de cette mort en rêvant du paradis et de la vie éternelle. Quelquefois, pourtant, il a des accents plus forts et presque déchirants, comme dans son élégie sur la prise de Budapest par les Turcs. Chrétien, il ne peut regarder sans indignation cette domination musulmane. Il devient presque tragique, en déplorant le sort malheureux de la Hongrie.

Dans le plus beau passage de ce petit poème, il s'adresse au Danube, en lui parlant des malheurs de son pays.

Ister! o Ister! aquæ Rex magne ingentis, o Ister!

Qui septemgeminas in mare volvis aquas;

Ecquid ad has oculos lacrimas convertis? et unam

Quæ superest miseræ, porrigis ecquid opem

Plena cadaveribus trahis, ecce! fluenta tuorum

Et patrio infectas sanguine ducis aquas!

Insuetisque caput captivum pontibus infers

Servus, ab hostili comprimerisque rate

Nunc, Corvine, tuum, nunc, o! disrumpe sepulcrum

Surge, tuos vindex assere, surge veni !.....

Nec tamen ista tibi sit tantum injuria ab urbe

Me miseram! ejicitur Christus et ipse tua

Templa exultanti Mahometo arasque resignat

Et rapitur pœnæ rursus in omne genus.

Quæ que olim subiit Solimæi militis, illa

Et Solimannæi nunc quoque probra subit

Missa et aratorum bis septem millia certum est

In Pannonici distribuantur agri.

(1) Tristium, liber I et II, p. VII et VIII.

Indigenæ cedunt noto de rure coloni

Hostilem extorres inque trahuntur humum....,

Dissidii quod sit finis servire videtis

Pannonæ, in proprium natio prompta malum.

Vester vos gladius, dissensio vestra peremit

Causa mali falso creditur esse Deus.....

Europæ populi, quos urget Turca, dolete,

Indigna Lasca morte dolete mei.

Te tamen, hæc tecum reputas si tempora, debet.

Acrior, in lacrimas, patria ferre dolor....

Commoda Pannoniæ sunt commoda vestra Poloni

Sarmata communi fertur et illa rate,

Dum fuit incolumis, vallum fuit illa Poloni,

Vallum Teutonici nec minus una soli

Ut cecidit quæ non et nos ventura timemus? (1)

Sed tacet augurii lingua timore mali.

On sent dans ces vers un cœur jeune et ardent, mais, en même temps, ce profond découragement, cette lassitude morale, qui caractérisent, en général, les poètes et les écrivains polonais du xvi^e siècle. Et Janicki a plus de causes que les autres pour être triste. Jeune homme, poète lauréat, il est célèbre; il sent la force de son talent; il veut créer et vivre. Et voilà la mort qui s'approche, au moment où sa vie devrait vraiment commencer. Du reste, depuis son retour d'Italie, cette vie n'était qu'un long supplice, et Janicki aurait pu dire, comme Ovide :

Vivere me dices salvum tamen, esse negabis (2).

Il mourut en 1543, à l'âge de 27 ans, sans avoir vécu. Et cette mort précoce, injuste, nous le rend encore plus sympathique. On a envie de le plaindre, comme s'il avait été

(1) *Tristium* liber ch. VIII, p. 31 et 34.

(2) Ovide. *Tristes* I, VI, v. 18.

outragé, quoi qu'il ait subi son sort avec la triste résignation d'un condamné, voire même avec une certaine joie.

Sa vie intéresse tous les historiens de la littérature polonaise. On l'a relativement peu étudiée. Janicki est trop près de Kochanowski et ce dernier l'éclipse complètement. Elle est pourtant belle, cette vie de jeune enthousiaste qui, petit paysan, lisait Ovide et Virgile, et pleurait, quand il croyait devoir « valedicere Musis », et revenir à la charrue (1).

Qui sait, cependant, remarque M. Tarnowski, si cela n'aurait pas mieux valu que d'avoir trouvé le protecteur qui l'a envoyé dans sa chère Italie? Qui sait si forcé de rester quelque part, près de Gniezno, il ne se serait pas plaint de son sort en polonais?

Oui, il est allé en Italie. Il y fit des études brillantes; il écrivit, il fut couronné par le Pape; il devint un grand poète, mais latin et non polonais. S'il avait écrit dans sa langue maternelle, nous aurions eu deux Kochanowski; car, bien que ses poésies ne soient pas égales aux « Thrènes », il a beaucoup d'âme, beaucoup de sentiment poétique et sa forme est celle d'un poète qui a beaucoup de goût.

Son amour du classicisme ancien a été, en même temps, la cause de sa grandeur et celle de sa perte; c'est à lui que Janicki doit sa belle forme et son inspiration, c'est lui qui le fit poète et lauréat, mais rendit en même temps ses poésies et sa gloire étrangères aux Polonais.

Et ici Janicki diffère beaucoup des autres Polonais du *xix^e* siècle. Il ne leur ressemble pas non plus par son caractère. Son culte de la vie et son calme olympique font parfois penser à Horace, mais sa poésie a aussi quelque chose de triste, d'infiniment triste. Il regrette, sans rien regretter

(1) St. Tarnowski. I^{er} vol., p. 61 « Histoire de la littérature polonaise ».

particulièrement et se plaint sans aucune intention de se plaindre ou d'exciter la pitié. Ce sont bien les traits caractéristiques d'un latin-polonais. Il est nerveux et capricieux, comme les poètes de l'époque du romantisme ; il aime tout ce qui est beau et gracieux, il ne peut pas supporter la douleur d'autrui et désire être riche pour pouvoir semer de l'argent autour de lui. Le célèbre « *odi profanum vulgus et arceo* » d'Horace, est aussi sa devise à lui, il n'aime pas la foule, déteste le bruit et tout ce qui est vulgaire ; son amour propre est un peu exagéré. Sowacki, Chopin, Musset ont la même mentalité. Janicki du reste, est, comme eux, un poète artiste, premier grand poète de Pologne. Moins heureux que du Bellay, il n'a pas vu le Rousard polonais, Jean Kochanowski, et ne peut prendre part aux travaux des poètes de son pays, qui devaient créer une poésie nationale.

Mais, d'après ce qu'on sait de son patriotisme, on ne peut douter que, si Janicki avait vécu plus longtemps et pu entendre les premiers vers du poète de Czarnolas (1), il aurait aussi écrit dans sa langue natale et, peut-être, serait-il devenu vraiment le du Bellay polonais.

II

Parmi le poètes latins du xvi^e siècle ou plutôt de la première moitié du xvi^e siècle, il y en a encore trois qui méritent notre attention : Nicolas Hussovianus (Hussowczyk), d'abord pauvre ecclésiastique, malade, qui ne quittait presque jamais son lit, et pour charmer sa solitude, faisait des vers latins ni trop bons ni trop mauvais. Très

(1) Jean Kochanowski.

pieux, il ne faisait que des vers d'Église, à l'exception d'une pièce où il décrit la chasse aux bisons en Pologne et qu'il dédia à la reine Bona. Son plus long poème, c'est la vie de Saint Jacinthe (*Beati Hyacinthi*), moine polonais, où d'ailleurs il y a beaucoup d'allusions à la situation et à la vie du poète :

Hinc animam peccata gravant, hinc effera corpus
 Vis onerat morbi; brevis est iactura secunda
 Sed, vir sancte, tibi sim commendatus utroque,
 Disparibus votis, Nam si nocitura videtur
 Alternis quæsitæ satus, hac parte dolores,
 Quæ quamvis valeat, cito sit peritura, recumbant,
 Illud fortunæ quævis tormenta fatigent.
 Si tamen absque gravi damno res utraque possit
 Robur habere suum, sub conditione vocatus
 Profer opem precibus lapsos in corporis artus,
 Ærumnasque meas cælesti comprime nutu (1).

Un autre poète, très connu à cette époque, c'est Dantiscus (*Dantyszek*) (1485-1550), évêque de Varmie, (*episcopus Warmiënsis*), rival de Krzycki, qu'il n'égalait pourtant ni par son érudition, ni par son talent. Né à Gdansk (*Dantzic* allemand, *Gedanus* latin) en 1485 (2), fils de parents pauvres, il était très doué pour les études, et étudiait jour et nuit (3). A 19 ans, il prit part à une guerre contre les Valaques et les Tartares et donna des preuves de courage. Plus tard, revenu à Cracovie, il s'occupa de nouveau des lettres et fut un des élèves de Paul de Crosno. C'est alors qu'il composa une ode latine qui le fit connaître au roi Sigismond le Vieux, et grâce à sa protection il put

(1) Wiszniewski « Histoire de la littérature polonaise », I^{er} vol.

(2) Date probable. V. Wiszniewski, Tarnowski et Brückner. I^{er} vol. de la « lit. pol. ».

(3) Wiszniewski « Histoire de la littérature polonaise », II^e vol.

faire un long voyage en Grèce, Palestine, Arabie et Italie. Revenu dans sa patrie il s'adonna complètement aux études théologiques. Mais à la prière de Tomicki, on le rappela à la Cour royale, où son habileté diplomatique rendait de grands services. Et il visita, comme ambassadeur, presque tous les pays de l'Europe (1).

Envoyé en Italie, il habita d'abord Venise, puis passa douze ans à Rome où il fut très apprécié par le pape Clément VII, et à Vienne, où l'Empereur Maximilien lui témoignait beaucoup d'estime. De là, il fut envoyé en Angleterre, en France et en Danemark. Il alla aussi en Allemagne, en Belgique et en Espagne, où il s'enflamma d'amour pour une belle Espagnole. Vu l'âge de Dantyszczek — il avait alors 60 ans — cette passion fut plutôt, pour ainsi dire, littéraire; il voulait avoir occasion de chanter, comme les autres poètes, l'amour et ses tourments (2).

Enfin fatigué de tous ces voyages, et récompensé de ses travaux par le titre d'évêque de Varmie, il revint en Pologne et s'établit tranquillement dans son diocèse. Il y mourut vers 1550 (3).

Son activité politique l'empêcha de devenir un véritable poète. Ses pièces ne sont que des épigrammes de Cour où des panégyriques de tel ou tel monarque. Très estimé pour sa science et son talent de diplomate, il le fut surtout, semble-t-il, par l'empereur Maximilien qui lui offrit une couronne de laurier, tandis que l'Université de Vienne lui décernait le titre de docteur et que Charles-Quint lui

(1) Wiszniewski « Histoire de la littérature polonaise ». II^e vol.

(2) St. Tarnowski et Brückner « Histoire de la littérature polonaise », 1^{er} vol.

(3) Idem. V. De poetis lat. pol. René Lavollée, 1869.

donnait la noblesse. Il était tuteur du célèbre historien polonais Kromer et ami d'Érasme (1).

Après Dantiscus, il ne nous reste qu'à dire quelques mots de deux poètes latins de cette époque : l'un Grégoire de Samborz, l'autre André Trzycieski.

Grégoire de Samborz, né en 1523, à Samborz, ville de Galicie, était un pauvre prêtre, bon et doux, mais en même temps, un homme fort instruit. Il savait très bien le latin et le grec et — ce qui était plus rare à cette époque et l'est encore aujourd'hui, l'hébreu (2). Il fit ses études à Cracovie, sa vie est très peu connue. On sait pourtant qu'il enseignait à l'école de la Sainte-Vierge Marie, la meilleure de Cracovie.

Ce pauvre abbé, ami des pauvres et des malheureux (3), était un érudit et un travailleur infatigable. Il traduisit la Bible de l'hébreu en latin, et prépara une édition de la Genèse. Imitateur de Paul de Krosno, il faisait aussi des vers en latin, dont très peu nous sont parvenus. En mourant, il laissa pour tout héritage une belle bibliothèque qu'il légua à l'université de Cracovie et à la ville de Cracovie.

Son contemporain André Trzycieski, représente un type tout-à-fait contraire. Aussi étudit que Grégoire de Samborz, Trzycieski (Tricesius) est un esprit inquiet et mal équilibré. Mécontent de tout et de tous, tour à tour hussite, calviniste, catholique, il ne faisait en latin que de petites pièces mordantes, dont nous n'avons point de

(1) V. « Histoire de la littérature polonaise » de St. Tarnowski », 1^{er} vol.

(2) V. Wiszniewski « Histoire de la littérature polonaise », II^e vol., René Lavollée. De poet. lat. pol.

(3) Idem « Histoire de la littérature polonaise » de Biegeleisen.

recueil complet (1). Du reste, il écrivait plus en polonais qu'en latin et peut être considéré plutôt comme auteur polonais, ainsi que Kochanowski, qui ferme ce cortège de poètes latins du xvi^e siècle en Pologne.

(1) Nous les avons dans plusieurs recueils suivants :

Epigrammatum liber I (1565, Cracovie); liber II en 1568, Cracovie;

A. Tricesii Equitis Poloni Sylvarum, liber I et II en 1568, Cracovie
liber III en 1579.

De Lipomani ingressu et progressu in Polonia 1557 Cracovie (Pièce contre Lippomano, nonce de pape, célèbre par sa sévérité. Il a essayé d'introduire les jugements de l'Inquisition en Pologne. A son entrée dans le Sénat, on l'a reçu par l'exclamation : « Salve progenies viperarum »). Elegia de sacrosancti evangelii origine, progressu et incremento.

Voici en même temps la liste des Œuvres de Hussonianus (p. 122).

De bisonte et ejus venatione. Cracovie 1523. Pétersbourg 1853.

De nova et minda victoria quam Sigismundus a Turcis portavit elegiarum carmen, Cracovie 1524.

De vita et gestis Divi Hyacinthi poema heroicum, Cracovie 1525.

CHAPITRE V

Jean KOCHANOWSKI

(1530-1584)

I. AVANT SON SÉJOUR A PARIS; SA FAMILLE; SON ENFANCE ET SES PREMIÈRES ÉTUDES; SON SÉJOUR A CRACOVIE; L'UNIVERSITÉ DE CRACOVIE A L'ÉPOQUE OU KOCHANOWSKI Y ÉTUDIAIT.

PREMIÈRES ÉLÉGIES; LA VIE DE KOCHANOWSKI JUSQU'À SON VOYAGE EN ITALIE; KOCHANOWSKI ÉTUDIANT ITALIEN; L'UNIVERSITÉ A PADOUE; LES PROFESSEURS ET LES CAMARADES DE KOCHANOWSKI; LYDIE ET LES ÉLÉGIES QUI LUI SONT ADRESSÉES; DÉPART POUR PARIS.

II

Au milieu d'une grande forêt de chênes et de hêtres, sur la rive gauche de la Vistule et au bord d'un étang nommé Przerwiny, il y a un grand village, Sycyna (Sytzyna (1), qui déjà au xvi^e siècle, avait vingt-sept ou vingt-huit maisons de paysans, un vieux manoir en bois, avec un jardin, et une briqueterie. C'est dans ce vaste manoir de Sycyna que naquit Jean Kochanowski, fils de Pierre Kochanowski juge de Sandomierz, et d'Anne Bialaczowska ou Odrowaz (2) car on lui donne toujours deux noms.

(1) Dans l'ancienne « terre de Sandomier », c'est-à-dire département de Sandomier.

(2) Bialaczowska ou de Biadaczow, du nom du village possédé par ses parents Odrowon est un nom de famille (V. St. Tarnowski « Histoire de la littérature polonaise », 1^{er} vol.

L'année de la naissance de Jean Kochanowski reste incertaine malgré tous les efforts de ses biographes. D'après l'inscription que l'on trouve sur le monument de Kochanowski (1) à Zwolen, il mourut en 1584 à 54 ans, il serait donc né en 1530, comme le prétendent beaucoup de biographes. Mais Starowolski qui répète l'avis du premier biographe inconnu dit que le poète mourut à 52 ans. Stanislas Niegoszewski (2), en pleurant la mort du poète, dit qu'il est mort dans sa 42^e année (3). Il est vrai qu'on notait négligemment les dates, et la preuve en est que Benoît Herbert, écrivain contemporain de Kochanowski, ignore toujours l'année de sa naissance (4). En définitive, tous les anciens biographes de Kochanowski et plusieurs modernes, comme Kraszewski, Kondratowicz, Bobrowicz et Mostowski, acceptent l'an 1532, d'après Starowolski, tandis que d'autres historiens et biographes modernes admettent l'an 1530.

Le père du poète appartenait à la noblesse. Il se maria deux fois : avec Sophie Zasada, fille de Jean Zasada, et veuve de Nicolas Krogoulecki. Sophie était la propriétaire de Sycyny qu'elle légua à son mari en mourant, après trois ans de mariage. Sa fille Drusianne épousa en 1539 Valentin de Tynica, aussi un noble polonais.

Un an après la mort de Sophie, Pierre Kochanowski se remaria avec Anne Odrowonz de Bialoczw. Il avait

(1) Obiit anno 1589, du 22 augusti. Ætatis 54. V. J. Przyborowski. Vie de Jean Kochanowski.

(2) « Altero et quadagesimo anno ætatis ». V. « Histoire de la littérature polonaise » par Wisziewski, p. 222. VI vol. Cracovie, 1834-1843.

(3) Écrivain du xvi^e siècle. Vie de J. Kochanowski, par J. Przyborowski, p. 11^f.

(4) F. Noëssick. Vie de J. Kochanowski, p. 27.

alors 40 ans tandis que son épouse n'en avait que 18. On peut supposer que le premier mariage de Pierre Kochanowski fut un mariage d'intérêt, et que le second satisfît son ambition. Anne Odrowonz appartenait à une des meilleures familles de Pologne et ses ancêtres avaient de belles pages dans l'histoire polonaise. Beaucoup d'évêques, d'archevêques et de saints polonais étaient de cette famille, comme sainte Bronislase, fondatrice du couvent de Noberlines, les premiers Dominicains polonais, saint Hyacinthe et saint Tcheslaw, etc. D'autres étaient de grands fonctionnaires de l'État, tels que Christophe Odrowonz, *wōiewoda* et châtelain de Cracovie, depuis 1515, grand chancelier de Pologne, et conseiller de Sigismond le Vieux.

Anne Kochanowska, « de domo Odrowonz » était la digne fille de ses ancêtres Starowolski l'appelle « *spectatae pudicitiae prisciue moris femina* » (1). Gornicki (2) dans son « *Courtisan* » parle souvent de Mme Kochanowska avec un grand respect, en admirant son esprit et son éloquence. M. Hoësick (3) prétend que Kolhanowski aurait pu dire à sa mère, comme Slowacki (3) : « Si j'ai eu de la poésie dans l'âme, c'est à toi que je l'ai due », et même il suppose que la mère du poète fut son premier professeur et lui apprit à lire et à écrire.

Sans nier ni affirmer cette hypothèse, bornons-nous à dire que la mère du poète semble avoir été une femme très distinguée. Et si l'on dit avec justice beaucoup de mal de

(1) Vie de Jean Kochanowski, par J. J. Przyborowski, p. 49, 1848.

(2) Historien du xvi^e siècle, auteur de l'« *Histoire de Pologne* » éditée en 1634 (? — + 1602) Le « *Courtisan* » imitation de « *Cortegiano* » italien, parut en 1539.

(3) F. Hoësick. Vie de J. Koch, p. 97, 1864.

Pierre Kochanowski, son fils ne lui ressemble en rien : il tient tout d'Anne Odrowonz.

Le père de Jean Kochanowski se souciait beaucoup de la fortune de ses enfants, mais il paraît n'avoir eu aucune influence sur la formation de leur esprit. Quant à la mère, on peut juger de l'amour et de la confiance qu'elle leur inspirait par ce que Kochanowski, beaucoup d'années après sa mort, se souviendra d'elle dans le plus triste moment de sa vie. C'est elle qui viendra lui expliquer les destins humains et calmer sa douleur (1). Et ce pieux souvenir est suffisant pour nous attester le rôle que la mère du poète a joué dans sa vie.

Kochanowski n'était pas fils unique. D'après les actes de la paroisse de Sycyny, Pierre Kochanowski et Anne Odrowonz ont eu six fils et quatre filles. Voici leurs noms : Gaspard, Jean, Nicolas écrivain très médiocre, André qui a traduit l'Enéide en Polonais, Jacques et Pierre (2). Quand aux sœurs du poète, nous n'en connaissons qu'Anne Kochanowska qui a eu probablement une certaine influence sur l'esprit de Jean (3) et fit son mariage avec Dorothée Podlowska.

Les opinions relatives à la première éducation de Jean Kochanowski sont très partagées et ne s'établissent que sur des données fort incertaines. Les uns veulent qu'il ait appris d'abord chez un « magister » en retraite (4). Celui-

(1) V. les « Thrènes » (en polonais) de Kochanowski, pièce XVIII. La mère y joue un rôle tout à fait éminent.

(2) F. Hoëssick : Vie de J. Kochanowski ; et R. Plenkiewicz : Vie de J. Koch, 1897.

(3) Kochanowski fit sur ce mariage un poème qui — d'après son propre aveu — fut inspiré par sa sœur. V. Koch. Œuvres, p. 58-63, II^e vol. 1903, Varsovie.

(4) F. Hoëssick. Vie de J. Koch.

ci devait habiter quelque part près de Sycyna et il aurait donné au jeune poète les premières leçons de latin. On nous dit même qu'il s'appelait Silvius et que sa méthode consistait à faire faire aux écoliers de petits exercices latins. Ils apprenaient par cœur des aphorismes, comme « *Ama Deum super omnia* », « *Homo sine litteris speculum impositum* » etc... Comme manuel on aurait employé les « *Distichia moralia* » publiés en 1535, à Cracovie par Wietor. Mais rien de tout cela n'est prouvé, et d'ailleurs l'intérêt de ces détails est médiocre.

M. Przyborowski, biographe très consciencieux de Kochanowski, prétend que le poète fit ses premières études à Krasnystaw (1), tandis que M. Malecki les suppose faites à l'école du couvent de Sieciechow (2), dont Jean Silvius était le chef (3). M. Tarnowski admet la possibilité de toutes ces hypothèses, sans d'ailleurs y croire. Les autres biographes de Kochanowski se tirent d'affaire en gardant le silence quand il s'agit de la vie du poète jusqu'à 1544, c'est-à-dire jusqu'à l'an de son inscription à l'Université de Cracovie. Deux choses seulement paraissent certaines : d'abord qu'il a été élevé en « *severissima disciplina* » (4) grâce à sa mère, et qu'il était assez bien préparé pour suivre les cours à l'Université de Cracovie (5).

En 1599, cette Université n'était pas dans sa brillante

(1) Ce serait alors vers 1690, jusqu'à 1599, la date de son inscription à l'Université de Cracovie. V. La vie de J. Kochanowski, par J. Przyborowski.

(2) Naturellement aussi de 1540 à 1544.

(3) V. Malecki : Biographie de J. Koch (p. 139). De tout cela il est sûr que Kochanowski avait pour le premier maître un certain Silvius, mais les renseignements exacts sur ce maître nous font défaut.

(4) Simon Starovolski : Vita Joannis Cochonovii. Cette biographie de poète est une des plus précieuses, elle est du xvii^e siècle.

(5) Ses maîtres ont tâché « *ut puer tinctus videatur* » d'après l'expression du xvi^e siècle. V. St. Tarnowski : J. Koch, p. 26.

époque (1), et de plus, elle avait un programme trop vaste pour un garçon de 14 ans. Voilà l'« Index lectionum (2), tel que le donne M. Tarnowski, recteur de la même université jusqu'en 1903 : Simon de Pilzna ou Maricuis (Marycki) expliquait l'Étique d'Aristote et « Quæstiones de cælo et mundo ; Novicampianus : la Physique d'Aristote, il faisait aussi un cours de grec (Lectionem græcam) ; Jean Silvius : la Politique ; Thomas de Cracovie : la Philosophie d'Albert le Grand ; Dombrowski : De sensu et sensatu.

Il y avait encore de nombreux cours de la littérature latine. On ne sait pas quels cours suivit Kochanowski, mais, d'après l'hypothèse très vraisemblable de M. Tarnowski, il ne manqua jamais ni le cours grec de Novicampianus, ni celui de grammaire grecque de Pierre de Posnanie. Les autres biographes de Kochanowski supposent qu'il commença à écrire déjà à Cracovie et parlent même d'une élégie à une certaine Sophie dont le jeune poète se serait alors épris. Il semble bien que cette hypothèse soit trop hardie, car nous connaissons très peu cette période de la vie du poète.

On ne sait pas non plus jusqu'à quelle année il resta à Cracovie. Les uns, comme M. Malecki, prétendent qu'il y fut jusqu'à 1549 ; les autres supposent que de 1543 à 1550, il étudia en Allemagne. Enfin il y a des biographes qui croient que Kochanowski est allé deux fois en Italie, en 1550 et en 1552 (2). A ce propos, M. Hoësik nous raconte même la

(1) Elle était célèbre au xv^e siècle.

(2) Pris dans les Annales de l'Université.

(3) Elle est encore plus vraisemblable, si l'on considère la connaissance du grec plutôt rare en Pologne au xvi^e siècle et assez approfondie chez Kochanowski.

(4) Windakiewicz : Séjour de J. Koch. à l'étranger.

(5) Kallenbach : Koch. à l'Université de Cracovie. Ateneum, 1884.

(6) F. Hoësick. Vie de J. Koch.

petite histoire touchante des 48 écus que la mère du poète lui aurait donnés. Pourtant nous avons des preuves irréfutables que Jean Kochanowski plaidait avec ses frères au mois de juillet en 1551 à Radom, et que la même année, alors qu'il se préparait à son voyage en Italie, il fit cadeau d'un livre à son ami Grepsius (1). Il y mit la date, ses initiales J. K. et les vers suivants :

Dum mihi tam magnus late peregrabitur orbis

Hoc tibi perpetui pignus amoris erit..... (2)

Il paraît donc plus sûr d'admettre d'accord avec l'hypothèse de M. Tarnowski que Kochonowski étudia quelque part, on ne sait où, jusqu'à 1549, et qu'en 1552 il s'inscrivit à l'Université de Padoue « in albis polonicis. » (3)

A cette célèbre Université, les cours commençaient le 3 novembre et finissaient le 12 juin, mais dès le mois de mai, on s'y occupait très peu de leçons. Les étudiants avaient des vacances pour les fêtes de Noël, de Carnaval, de Pâques, des Patrons de l'Université, de la Sainte Vierge et de Saint-Martin. Puis les professeurs manquaient si souvent à leurs cours qu'en 1554 on publia l'ordre des « Triumviri litterarii » qui condamnait à l'amende tout professeur défaillant. Chacun de ces cours durait 2 heures. Il y avait deux recteurs : celui des « artistes » (4), Vincalius de Menichellis, Romain, et celui des « juristes », Joannes Maria Labellus (Forojuliensis).

Sans citer ici le programme de l'Université ni les professeurs, nous nous bornerons à en nommer deux plus célèbres

(1) Grzeyski en polonais. Les actes de Radow et le livre en question existent encore. V. Tarnowski : Vie de J. Kochanowski.

(2) Idem.

(3) Ainsi on appelait les étudiants polonais à Padoue (V. Idem).

(4) Du mot « artes » dont on désignait alors les études littéraires et philosophiques. V. idem.

professeurs du temps de Kochanowski, deux éternels rivaux : Sygonius et Robertello (1).

Sygonius était plus érudit, plus précis et d'un caractère infiniment plus noble que Robertello, mais ce dernier était un conférencier brillant, un peu superficiel, mais très intéressant et les étudiants le préféraient toujours à Sygonius. Ses « lectoria » (2) de Robertello ne pouvaient jamais être assez grands pour ses nombreux auditeurs. Il semble en tout cas avoir eu une grande influence sur Kochanowski, car le jeune poète imita surtout les poètes latins, expliqués par Robertello, et sûrement il devait beaucoup à ce professeur. C'est donc avec raison que Papadoppoli dit de Kochanowski : « Palam est eum discipulum Robertilli fuisse » (3). Mais quels étaient les autres disciples polonais de Robertello et les camarades du poète ? D'après les derniers biographes de Kochanowski, ni Gornicki (4), ni Zsamoyki (5) ne purent se trouver en Italie en même temps que le jeune poète. Nous avons pourtant les noms de quelques-uns de ses condisciples qui restèrent toujours ses amis fidèles.

Le premier est Stanislas Fogelweder, connu dans les vers de Kochanowski sous son nom latinisé d'« Avipratus » (6). Il fut plus tard chanoine à Cracovie et secrétaire du roi Sigismond Auguste. Le second, c'est André Patrice Nidecki, connu ensuite comme commentateur des œuvres de Cicéron et aussi secrétaire du roi. Jean Januszowski, éditeur des œuvres posthumes de Nidecki, est le troisième.

(1) V. J. Kochanowski par St. Tarnowski.

(2) Salles de cours.

(3) St. Tarnowski : J. Koch.

(4) Auteur du « Courtisan » et de l'« Histoire de Pologne ».

(5) Grand chancelier de Pologne.

(6) Epitaphium Doralices, p. 347, III^e volume. Œuvres.

Parmi les étrangers amis du poète nous voyons Paul Manutius, savant italien, commentateur de Cicéron et Georges Cellarius, surnommé Ligurinus, Suisse de naissance (1).

Il paraît que Kochanowski était aimé et estimé par ses camarades, et surtout par l'association des étudiants polonais, où il portait le nom de conseiller (2).

Et c'est alors que sous l'influence de la littérature ancienne et de la beauté du pays, il se mit à écrire ses premières élégies latines. Mais lesquelles sont les premières? M. Lœwenfeld partage toutes les élégies de Kochanowski en deux parties : celles de Padoue et celles de Paris que le poète fit plus tard pendant son séjour en France. Cette division, sans être tout à fait juste, est pourtant indispensable. Nous ne pouvons donc que l'admettre telle qu'elle, d'autant plus qu'elle est parfaitement logique. Les élégies de Padoue sont probablement celles où nous entendons parler un garçon jeune et naïf, dont les sentiments révèlent encore une tendresse infinie, demi-enfantine, et une imitation qui touche à l'esclavage, tandis que celles de Paris sont beaucoup plus personnelles et font voir un homme mûr et un poète maître de son vers. Parmi les premières, on peut mettre l'élégie IX. *Lycothas vel Kochanowski* est naturellement un berger et sa chère *Phillis* une bergère ; il jure qu'il pleure jour et nuit quand sa bien-aimée est loin de lui :

Nec noctu cessat flere, neque illa die,

Nec fessa in dulcem declinat lumina somnum, (3)

Non illum calami, non sua Musa invat.

(1) V. *Eleg.* de Koch.

(2) V. Kochanowski pour St. Tarnowski.

(3) *Opera Joanni Cochánovii*, III^e vol., éd. de 1887, él. IX, lib. I, p. 28.

Puis il veut la persuader assez naïvement qu'après sa mort il n'y aura plus personne pour célébrer sa beauté, car :

Fistula amata mihi est, dum me quoque Philis amaret (1)

Hac tristi neque tu neque mihi vita placet :

Quand il mourra, Philis se repentira donc de sa sévérité et voudra le récompenser. Hélas, ce sera trop tard !

Nabit Lethœa non ille rediturus aqua (2).

Et Philis restera désormais seule, sans son poète, nul homme ne chantera plus ses charmes.

Cette élégie n'est qu'une faible imitation des sonnets de Pétrarque et d'une des élégies de Tibulle (3).

On met ordinairement à sa suite la jolie élégie IV du livre I, où le poète parle d'amour déjà beaucoup plus hardiment et rit de ces sages qui veulent priver le printemps de verdure et la jeunesse d'amour et de folies. Il leur demande de :

ne privare annum vere nitente velint (4),

L'amour seul peut rendre un homme capable de belles actions. Hector ne serait pas si brave, si Andromaque ne le regardait pas de la tour troyenne. Et le poète demande :

Atque utinam quando instaret certaminis hora (5)

Spectatrix esset cuique puella sua,

sans penser qu'une suite pareille pourrait être fort embarrassante pour un chef d'armée. M. Tarnowski prétend que cette élégie est tout à fait personnelle. Pourtant l'apos-

(1) Idem, idem.

(2) Idem, idem.

(3) Tibulle, él. X, lib. I.

(4) On retrouve cette idée dans une pièce polonaise de Koch.

« Les gens qui désirent la jeunesse sans folie

Ressemblent à ceux qui désirent une année sans printemps ».

J. Koch. *Folatriés* (Fraszki), p. 113, éd. 1903.

(5) J. Koch. *Opera* III^e vol., IV, lib. I, eleg.

trrophe adressée aux vieillards fait penser à la pièce de Catulle.

Vivamus mea Lesbia atque amemus,
Rumoresque senum severiorum,
Omnes unius, æstimamus assis.

L'élégie du premier livre (1), où Kochanowski encourage à aimer un de ses amis et camarades est plus faible que la précédente. On y trouve pourtant un joli passage sur Phèdre. La reine veut avouer son amour à Hippolyte, mais en le voyant elle perd tout son courage et oublie ce qu'elle voulait lui dire.

Nec regredi interdum, nec pergere protinas audet,
Sed velut effigies saxea fixa stetit,
Languidaque obrepens concutit ossa tremor,
Nil aliud potuit dicere præter : « amo » (2).

L'avant dernier vers rappelle « Niobe » d'Ovide, et quelques vers de Tibulle (3).

Les élégies VI^e et XIV^e (4) marquent déjà un changement dans la vie du poète. Dans la dernière, il reproche à son amie de l'abandonner à cause de sa pauvreté. Ces élégies ne sont qu'une imitation de Tibulle. Dans l'élégie III^e du I^{er} livre (5) et dans la X^e du II^e livre (6), il rêve de se délivrer de chaînes d'amour et même il songe au suicide. Mais ce désespoir ne durera pas longtemps et déjà dans la IV^e élégie du II^e livre nous voyons le poète consolé (7). Vénus est venu le trouver et le gronder. Il est trop exigeant, il faut se contenter de ce qu'on a et ne pas

(1) Idem, idem, p. lib. I, eleg. V.

(2) Idem, idem, idem.

(3) Lib. él. IV, lib. 1, vers 85-86 ; él. VI, lib. I, v. 84.

(4) J. Koch. Opera III^e vol. lib. p. él. VI et XIV.

(5) Opera III^e vol. p.

(6) Idem, idem, p.

(7) Tibulle, él. IV, lib. III.

demander trop, car il y a des malheureux qui n'ont jamais été aimés. Celle que le poète aime lui est fidèle autant qu'elle peut l'être, il ne doit pas lui demander d'avantage.

Après cette belle leçon de philosophie, Vénus s'en va et le poète se réveille tout à fait consolé. Cette indulgence pour l'infidélité féminine apparaît fréquemment chez Kochanowski ; il marque le désenchantement et la lassitude qui viennent après les illusions de l'amour. Pourtant ses souvenirs le rendent parfois un peu triste, et quand il répète à un de ses camarades italiens, qu'il nomme Torquatus, la leçon de Vénus, il ajoute mélancoliquement qu'il n'y a qu'un seul remède contre l'amour :

... Aut nunquam incipere, aut desistere nunquam (1)

Est mel cum incipimus, fel ubi desinimus.

En vain veut-il chercher de la joie dans les festins et dans le vin, le souvenir du bonheur passé ne l'abandonne jamais.

Heu mihi! quid dixi, quo me malus impulit error

Ten ego vel possim, vel caruisse velim (2).

Il se met donc sous la protection de Bacchus, c'est un Dieu puissant; peut-être le délivrera-t-il de ses chaînes.

Tel est le roman de Kochanowski : Son individualité poétique ne s'est pas encore développée dans ses élégies de Padoue. Il subit tantôt l'influence d'un poète ancien, tantôt d'un autre, parfois même celle de Pétrarque ; pourtant la mélancolie slave se laisse percevoir de temps en temps et nous permet déjà de pressentir le futur auteur des « Thrènes » (3). Le séjour à Padoue eut pourtant une certaine influence sur Kochanowski. Il y connut l'antiquité et

(4) Opera, J. Coch. III, vol. lib. II él. IV.

(1) Opera J. Coch. III, vol. III.

(2) Œuvres polonaises de Kochanowski,

la Renaissance, son esprit y forma ses premières opinions, il y commença à écrire et eut, comme la première révélation de son talent poétique. Mais il ne deviendra vrai poète qu'à Paris ; c'est en France qu'il comprendra, sous l'influence de Ronsard, qu'elle sa est tâche poétique.

CHAPITRE V

JEAN KOCHANOWSKI A PARIS ET EN POLOGNE

I. LA RENAISSANCE ; L'INDIVIDUALISME GRANDISSANT DES POÈTES ;
LA RENAISSANCE FRANÇAISE ; RONSARD ET SON INFLUENCE SUR
KOCHANOWSKI.

VÉNUSTA GALLA ; LYDIA ET LES ÉLÉGIES POUR ELLE ; LEUR VALEUR
LITTÉRAIRE ; LE ROMAN PARISIEN DE KOCHANOWSKI ET LE NOU-
VEAU DÉSENCHANTEMENT ; L'INTERVENTION D'OSSOLINSKI ; KOCHA-
NOWSKI QUITTE PARIS.

II. RETOUR EN POLOGNE ; LA VIE DE CAMPAGNE ; KOCHANOWSKI
CHERCHE UNE VIE MOINS MONOTONE ; LA COUR DE PADNIEWSKI
ET CELLE DE MYSZKOVSKI ; LA COUR DU ROI SIGISMOND-AUGUSTE ;
LE ROMAN AVEC HANNA ET QUELQUES ÉLÉGIES POUR ELLE ;
KOCHANOWSKI REVIENT A LA CAMPAGNE ET SE MARIE.

IL S'OCCUPE DE POLITIQUE ; LES ÉLÉGIES SUR HENRI DE VALOIS ET
SUR SON ÉLECTION EN POLOGNE ; « GALLO CROCITANTI », RÉPONSE
A DESPORTES ; LA FABLE INCONNUE DE KOCHANOWSKI ; LES
QUALITÉS ET LES DÉFAUTS ; LES PIÈCES POUR LE ROI ETIENNE
BATORY ET POUR LE CHANCELIER JEAN ZAMOYSKI.

LES ÉPIGRAMMES ; DERNIÈRE PÉRIODE DE LA VIE DE KOCHANOWSKI.
IL DEVIENT CAMPAGNARD ; SA MORT.

I

Kochanowski vint à Paris en 1555 ou en 1556, en tout cas pendant le règne d'Henri II, et à l'époque de la plus grande gloire de Ronsard et de sa Pléiade. La Renaissance italienne avait déjà accompli sa tâche en France. Dante, Boccace et

Pétrarque avaient prouvé aux poètes français que chaque langue pouvait devenir souple et belle, que les poèmes, faits dans la langue propre du poète, avaient plus de charme et plus de fraîcheur que ceux qui ont été faits dans les langues anciennes, étrangères à leurs auteurs. On revient aux poètes de l'antiquité chassés par le Moyen-âge, mais on ne se borne pas à les imiter, on veut rivaliser avec eux et même les surpasser.

Ce n'est plus la poésie du Moyen-âge, qui à l'exception de quelques chansons de geste et de quelques œuvres pieuses vraiment inspirées, reste plutôt froide et surtout très impersonnelle en effaçant l'individu, ses joies et ses tristesses. L'homme commence à parler de lui-même, il veut dire ses pensées, après tant de siècles de silence, il ne se taira plus. Ce qu'il chantera désormais, ce sera lui même, tel qu'il est, bon ou mauvais, un peu idéalisé parfois, mais, dans la plupart des cas, assez vrai.

Il aura peur d'abord d'avilir la poésie, en la rendant si individuelle, et pour se défendre de ce reproche il aura recours aux anciens. Il s'appuiera sur la poésie de l'antiquité et quand on lui reprochera de n'être pas assez noble et élevé, il répondra en montrant Horace, Pindare, Catulle, Propertius, Anacréon et d'autres.

C'est aussi l'histoire de la Renaissance française. Il y a d'abord comme une espèce de passage littéraire entre la littérature du Moyen-âge et celle de la Renaissance. Ce sont les Marotiques et les Rhétoriciens. Les poètes, comme Mellin, St. Gélais, Jean Lemaire, préparent les esprits à la poésie de Ronsard et de Pléiade; dans leurs œuvres on sent déjà l'influence italienne et celle de la Renaissance. Mais quand Kochanowski arrive à Paris, la Renaissance française est déjà, pour ainsi dire, en pleine floraison.

L'ode française, ode grave ou légère, est créée. Elle existait avant Ronsard, quoiqu'il le nie, mais c'est grâce à lui qu'elle devint un des genres de la poésie française.

En 1550 (1) paraissent les « Quatre premiers livres d'Odes et le Bocage de Ronsard ; il est déclaré « prince » de l'Ode grave ou légère. Dans la première, il « pindarise », d'après sa propre expression ; dans la seconde, il imite Horace.

D'abord c'est seulement l'Ode badine qu'il cultive, et quand son cousin Charles de Pisseleu lui reproche de n'avoir point traité des sujets plus graves, il lui répond :

Ma petite lyrique Muse (2)

Ne s'amuse

Qu'à l'humble vers, où je suis né.

Mais bientôt il changera d'idée et, sans renoncer à l'ode Horatienne, il s'enhardira jusqu'à chanter les exploits de guerriers les rois et les héros. D'ailleurs on peut observer plusieurs fois chez Ronsard, ce passage du style grave au léger et inversement.

Avant l'arrivée de Kochanowski à Paris, Ronsard avait déjà publié les Odes, le Bocage, les Amours, les Follastries et les Mélanges. Le jeune poète polonais, venu en France, attiré peut-être déjà par le prestige du chef de la Pléiade, s'arrête ébloui et s'écrie ;

Hic illum patrio modulantem carmina plectro

Ronsardum vidi, nec minus obstupui,

Quam si Thebanos ponentem Amphiona muros

Orphæve audissem Phœbigenamve Linum.

Delinita suos inhibebant flumina cursus,

Saxaque ad insolitos exsiluere sonos (3).

(1) Laumonier. Ronsard, p. 4.

(2) Ronsard. Ode XVIII, lib. VI.

(3) Eleg, VIII, lib. III.

Cette élégie fut d'ailleurs écrite, après le retour de Kochanowski dans sa patrie, comme le prouvent ses premiers vers :

Tam longe distas a nostris, Carole, terris,
 Ut te hæc lecturum vix aliquando putem,
 Si quisquam tamen Arctois progressus ab oris
 Continget fausto litora vestra, pede;
 Ille ut nulla meæ reddat tibi carmina Musas
 Saltem in te nostri testis amoris erit (1).

Le charme de Ronsard dut donc être très fort, pour que le jeune poète en gardât un si vif souvenir pendant longtemps. Qui était ce Charles; auquel Kochanowski s'adresse si cordialement? Quelques-uns de nos historiens et biographes de Kochanowski, prétendent que Charles, ami du poète, n'était ni plus ni moins que Charles Sygonius, son professeur de Padoue. Cette hypothèse est si incertaine qu'il vaut mieux admettre avec la plupart des biographes que Charles était un français, dont le nom nous est inconnu. C'est avec lui que Kochanowski vint en France et y visita plusieurs villes :

Te duce Aquitanos, et Belgica vidimus arva,
 Extremoque sitam litore Massiliam.
 Celtarumque domos et quo magnæ influit urbi (2)
 Cæruleus rapidis Sequana vorticibus.

La Cour du Roi et la vie de la capitale française firent une grande impression sur l'esprit du jeune étranger; on peut le deviner, en lisant ces paroles pleines d'enthousiasme, quand il parle d'Henri II, peu de temps après la mort de ce roi :

Ergo cum toties fortunam expertus utramque
 Gesseris audaci maxima bella manu,

(1) Idem.

(2) Œuvres de Kochanowski, III^e vol., lib. VI él. VIII.

Cum te in confertos toties immiseris hostes,

Tela pepercerunt, Rex animose, tibi.

Nunc pace in media, cum ludicra bella cieres (2),

Raptus es ad Stygias sanguinolentus aquas.

Ce « Rex animosus » devait charmer le poète polonais par sa bravoure et sa majesté, comme Ronsard le charmait par ses poésies et les dames françaises par leur beauté. Naturellement il ne tarda pas à devenir amoureux de nouveau, malgré l'expérience acquise à Padoue. Comme tous les poètes, Kochanowski se complaisait dans ses amours et ses souffrances, y apportant une confiance toujours renaissante. Trompé par une de ses amantes, il s'indignait et chantait son malheur, en jurant de ne plus croire désormais à personne, mais sa douleur à peine apaisée, il redevenait confiant, pour être trompé pour la seconde fois. Et peut-être était-ce là ce qui l'empêchait d'être vraiment malheureux. La sombre devise : « crede nemini » lui était inconnue. Donc il croira volontiers à sa belle Lydie, « venusta galla » comme il l'appelle et fera pour elle ses plus jolies élégies latines. Qui était-elle, cette belle parisienne du XVI^e siècle ? On ignore son vrai nom ; il y a pourtant une légende à laquelle M. Duchinska a attribué beaucoup d'importance (1).

Il y avait à Paris, à cette époque, deux filles du marquis d'Aubusson, C'étaient des jeunes filles, belles, riches, et surtout fort érudites. Elles parlaient grec, latin, italien, etc. et à force d'étudier la littérature et les mœurs de la Grèce ancienne, elles se mirent à mépriser la société contemporaine et à braver ses opinions. Bref, elles résolurent

(1) Idem.

(2) Femme-auteur du XIX^e siècle V. M. St. Tarnowski. Vie de J. Kochanowski.

d'imiter les hétaires grecques et réalisèrent leur projet. D'après la légende, citée plus haut, l'une d'elles, l'aînée a été très liée avec Ronsard, tandis que l'autre la cadette, était justement la Lydie de Kochanowski.

Et c'est justement chez mesdemoiselles d'Aubusson que le poète polonais aurait fait la connaissance du chef de la Pléaïde et d'après ses conseils aurait conçu le projet d'écrire en polonais.

La légende ne manque pas de grâce et on pourrait l'admettre, s'il ne s'agissait que de Kochanowski. Mais la vie de Ronsard a été tellement étudiée par beaucoup de biographes et de critiques littéraires français qu'il est presque impossible de supposer l'existence d'une quasi-Muse de Ronsard, ignorée par les Français.

La vie de Kochanowski est pourtant si peu connue dans ses détails que, tout en niant l'existence de la marquise d'Aubusson, on ne peut pas la remplacer par quelque chose de plus sûr, et nous ne savons qu'une chose, à savoir que Lydie a existé et joué un grand rôle dans la vie du poète polonais.

M. Hoësick et plusieurs autres biographes de Kochanowski donnent le nom de Lydie à la beauté de Padoue et rapportent la plupart des élégies latines à la période des études de Kochanowski à Padoue. Nous pensons que la division de M. Læwenstein (1) et de M. Tarnowski, (2) qui prétendent le contraire est la plus juste et la plus vraisemblable.

Les élégies latines écrites à Padoue révèlent un esprit pas encore tout à fait mûr et portent — pour ainsi dire — l'empreinte de la première jeunesse du poète, tandis que

(1) J. Koch. und seine Lateinische Dichtungen.

(2) J. Koch. par St. Tarnowski.

celles de Paris sont beaucoup plus libres et pleines d'une passion consciente ; il est donc facile de les distinguer.

La première élégie parisienne (XII du livre I) est un peu timide. Le jeune Sarmate ébloui par la beauté de Lydie, lui parle avec enthousiasme, mais il est humble et respectueux :

Si non invito spectas me, Lydia, vultu,

Nulla mihi est victis gloria tanta Scythis.

Nulla nec antiqui reguum florens Halyostis (1).

Quasque Asiæ iactat frugifer orbis opes.

L'élégie VI du livre I (2) n'est que la description de Lydie. Il y a un peu de mythologie, mais sans toutes ces bizarreries que l'on trouve chez beaucoup de poètes de la Renaissance française et italienne, Kochanowski se borne à dire que Lydie surpasse toutes les femmes en beauté :

Omnibus iis forma confessi, Lydia digna est,

Et potius vincat quam superata cadat.

Ora nivem referunt, aurum coma, lumino stellas, (3)

Ipsa ingens priscas æquat honore deas!

La beauté morale ne le cède point à celle de son corps. Elle est très savante, elle aime la poésie, elle chante et ne dédaigne point les travaux féminins.

Mais ce qui nous intéresse le plus, c'est que Lydie avait aussi une certaine influence sur la Muse du poète. Il avoue en parlant d'elle :

Huic si quid blandum spirant mea carmina debent (4),

Huic Latia, atque recens Slavica Musa canat.

L'élégie finit par une prière adressée à Lydie :

(1) El. XII, lib. I, vol. III.

(2) IV^e vol

(3) J. Kochanowski, III^e vol. él. VI, liv. I.

(4) Idem.

Omnia perpetiar, modo spes, o Lydia, nobis (1)

Omnis placandæ ne sit adempta tui.

Une des élégies les plus jolies et les plus personnelles de Kochanowski, c'est la dixième du livre I^{er}, quoiqu'on y trouve aussi des comparaisons mythologiques. Elle marque déjà un certain désenchantement ; on voit que le roman parisien du poète devient la répétition de son roman à Padone. Lydie n'est pas encore infidèle au poète, mais celui-ci doute déjà de son amour, parce qu'elle se fait attendre. On remarque dans cette élégie un très joli refrain répété deux fois :

Ne mihi ne tantum septem properate triones,

Lentius, o gyro, Mænali, curve tuo (2).

Mais Lydie ne vient point et le pauvre poète très attristé, finit par un aphorisme édifiant contre les femmes en général :

Infelix facilem qui vobis præbuit aurem,

Verbaque vestra aliquod pondus habere putat,

Scintillas in aquis et rorem quærit in igne,

Femineo quisquis quærit in ore fidem (3).

Dans cette élégie, nous trouvons pourtant un petit détail qui nie plutôt la légende de la marquise d'Aubusson : Lydie se déguise parfois en homme :

Et simulare virum mutata, Lydia, veste,

Et scis feminea tela tenere, manu (4).

Or, M^{lle} d'Aubusson étant parfaitement libre de ses actions, n'aurait eu nul besoin de ce déguisement.

Cette élégie a plusieurs vers pris dans les œuvres de Tibulle, ainsi que la suivante où Kochanowski rêve d'emme-

(1) Idem. comp. à Prop. I, XIV.

(2) III^e vol. I, X.

(3) III^e vol. I, 10.

(4) Idem, idem.

ner sa chère Lydie à la campagne et d'y vivre avec elle d'une vie villageoise.

Malheureusement Lydie avait peu de goût pour cette vie champêtre et nous en voyons la preuve dans l'élégie suivante, (1^{er} du livre II). Lydie, que Kochanowski voulait arracher de son milieu et faire vivre autrement, s'ennuye de ce roman et songe à abandonner le jeune poète qui s'en plaint amèrement :

At te nec pietas mea nec constantia flexit (1),

In rectam ut velles versa redire viam.

Hélas, les choses empirent encore. L'élégie V du livre II exprime déjà le désespoir qui fait que le poète s'humilie et oublie presque sa fierté et sa dignité. Il est prêt à supporter tout pour ne pas perdre Lydie :

Lydia, te propter nihil est, quod ferre recurem.

Seu faveas, seu tu sis inimica mihi (2).

Et M. Tarnowski s'écrie : « Elle l'a fléchi, elle l'a abaissé, cette Lydie ! » (3).

Est-ce vrai ? Qu'il nous soit permis d'en douter. Tous les poètes aiment dans leurs amantes plutôt les créations de leur imagination que les personnes réelles. Le désenchantement est donc inévitable, mais la douleur des poètes est toujours plus grande dans leurs œuvres que dans leur vie. Or, Kochanowski qui était très fier, avait sans doute plus parle de son humiliation qu'il ne l'avait subie en réalité. Car au lieu de continuer ses plaintes, déjà dans l'élégie suivante, il maudit l'heure où il a connu Lydie et sa beauté qui l'a aveuglé. Mais il ne reviendra plus à elle ;

(1) Idem, II, 1.

(2) Lib. II, él. V, v. 27 et 28.

(3) « Histoire de la littérature polonaise, 1^{er} vol.

At vos Eoli verrentes æquora venti

Mergite me pelago, eum rediturus ero (1).

Ce langage est net et fort, mais n'est sans doute pas tout à fait sincère, car il reviendra encore à cette amante dédaignée et maudite dans une autre élégie, où il s'indigne contre le pouvoir de la richesse, et en se rappelant, sans doute, ses études à Padoue, il soupire mélancoliquement :

Haec mihi barbatum memini dictare magistrum

Magnus ubi Antenor post sua fata cubat

Divitias non esse aurum (2).....

Mais sa « *domina avara* » lui parlait autrement et le malheureux poète accable d'injures et de malédictions toutes les femmes qui mettent l'argent au-dessus de l'amour. On serait tenté de croire que Lydie doit subir le même sort. Mais non ! Il fait exception pour elle :

At a te, o mea lux, sint ea fata procul :

Sint procul; idque adeo, si in me nil tu quoque peccas

Sive etiam peccas, sit tibi mitis Amor (3).

C'est alors sans doute qu'un de ses compatriotes le rencontre à Paris et mit fin à son roman et à la misère dans laquelle Kochanowski était tombé, pendant les derniers mois de son séjour, car les dépenses qu'entraînait la connaissance de Lydie dépassaient de beaucoup les moyens d'un pauvre étudiant polonais.

Jérôme Ossolinski, châtelain de Sandomir (4), était beaucoup plus âgé que Kochanowski. Capitaine connu par sa bravoure et en même temps un des plus intelligents sei-

(1) Lib. II él VI, v. 29 et 30.

(2) Lib. III él XVII, p. 145, v. 1-3.

(3) Lib. III él XVII. p. 150, v. 98-100.

(4) Lib. III él. VII. Les seigneurs polonais voyageaient beaucoup à l'étranger.

gneurs polonais du xvi^e siècle, il put avoir une certaine influence sur le jeune poète qu'il aida moralement et matériellement. Grâce à ses conseils, Kochanowski abandonna Lydie et bientôt après, ayant appris la mort de sa mère, il quitta Paris et la France, non sans regret, comme il l'avoue dans l'épigramme à Charles, dont nous avons déjà parlé :

Et Liger et Rhodanus nostrum sensere dolorem

Cum linquenda mihi Gallica regna forent,

Sed domus infelix utroque orbata parente

Clara me in patriam voce vocebat humum (2).

Il remercia Ossolinski de son concours moral et matériel dans l'épigramme VII du livre III, en disant :

Nam cum me duplex pestis subito invasisset

Duraque paupertas nec tolerandus amor

Ille laboranti succurrit primus amico. (1).

Ne pouvant pas le récompenser d'autre manière, il lui dédie un de ses poèmes, en lui affirmant que la gloire chantée par les Muses est la plus durable. Cette opinion rappelle non seulement Horace, mais aussi Ronsard et son Ode à Michel de l'Hôpital.

On peut considérer l'épigramme XI du livre II, où il rit un peu de son roman et prie Vénus de le laisser désormais libre et paisible, comme l'épilogue du roman de Lydie et de Kochanowski. Un dieu inconnu l'a guéri pendant son sommeil, en se jetant avec lui du mont de Leucate, où la pauvre Sapho finit sa vie et ses malheurs. M. Tarnowski prétend que ce fut la dernière étape de ses souffrances après lesquelles vint la crise. Nous verrons plus tard que

(3) Lib. III él. VIII, p. 117, v. 7-10.

(1) Lib. III él. VII, v. 9-11, p. 112.

le poète aura encore plusieurs déceptions assez douloureuses.

Mais ce n'est pas dans les élégies latines que l'on voit Kochanowski subir l'influence de Ronsard. Cette influence, il faut la chercher dans la poésie polonaise, dans cette « Slavica Musa », dont il parle à Lydie, et qui ne fait pas partie de notre étude. On peut seulement remarquer que les élégies parisiennes de Kochanowski sont les plus vraies, les plus senties, les plus spontanées. Ses poèmes écrits plus tard en Pologne seront surtout des pièces de circonstance ou patriotiques.

II

Nous avons dit que la mère de Kochanowski était morte en 1557, au mois de janvier, et que ce deuil avait décidé le poète de revenir à la maison. Rentré chez lui il y trouve des querelles et des discussions à cause du partage de la fortune paternelle. L'oncle de Kochanowski, Philippe, propriétaire d'une partie du village de Czarnolas (Forêt noire, en polonais) semble avoir été assez mal disposé pour notre poète et c'est à grand peine que celui-ci reçut, grâce à son frère aîné Gaspard, une autre partie de Czarnolas avec un moulin, des étangs et une petite ferme voisine, nommée Ruda. On signa l'acte de partage à Radom, le mardi, 19 juillet 1559, et Jean dut encore payer à sa famille 400 florins pour que les parts fussent égales.

Une fois chez lui, Kochanowski commence à s'occuper d'agriculture et à vivre de la vie d'un noble de province.

(1) V. J. Kochanowski, par M. St. Tarnowski. Mme Tanska, femme-écrivain du XVIII^e siècle, a pu voir encore les restes de cette maison et le célèbre tilleul de Kochanowski. Elle en a laissé la curieuse description dans son livre : « Jean de Czarnolas ».

Son village n'est pas grand et rapporte peu. Mais la vieille maison est agréable et commode; elle est située au milieu d'un grand jardin, où se trouve le tilleul centenaire, arbre favori du poète qui passe presque toutes les journées sous son ombre, en écrivant, en rêvant, en lisant, en étudiant enfin.

Mais cette vie lui parut vite monotone; il quitta donc Czarnolas pour s'en aller chez de grands seigneurs, chez les Firley, chez les Tarnowski, chez les Radziwill, etc., mais toujours écrivant des vers latins et polonais. Suivant l'exemple de Ronsard, il écrivait maintenant plutôt dans sa langue: la seconde période de la vie de Kochanowski offre donc à notre examen moins de poésies latines que la première.

Nous avons d'abord une élégie sur la mort de la reine Vanda, la reine légendaire que Jean de Vislisça avait déjà chantée dans le premier livre de son « *Bellum Pruthenum* ». Mais en général, l'influence de Tibulle, Properce, Catulle, etc., cède la place à celle d'Horace et de Martial. Cette dernière surtout est très visible dans les petites épigrammes dont Kochanowski nous a laissé un grand nombre et qui ne manquent pas d'esprit. En voilà quelques-unes assez réussies:

Bubo carmen mortiferum canit, at ubi Hermogenes

Cantare cepit, bubo agit ipse animum;

Ce « Hermogenes » c'est sans doute le surnom d'un méchant poète de l'époque de Kochanowski.

Iliados medicus legeret cum forte Lycophron

Principium et scriptum sic reperisset ibi:

« Multas insignes animas demisit ad Orcum »

(1) Œuvres de J. Kochanowski. Épigr. libellus 117, p. 250.

Hui, etiam ne, inquit, mittere ad Orcum animas
 Laus est? atqui ego sum is, videar qui æquandus Achilli (1)
 Nam quot ego eximias ad Styga misi animas

Kochanowski, comme beaucoup de gens de son époque, avait un profond mépris pour les médecins.

Vers l'an 1562, nous le voyons au château de Firley (2), où d'ailleurs il ne restera pas longtemps. Il le quittera pour la cour de Padniewski, évêque de Cracovie, chancelier et ministre, qui connaissait très bien la langue et la littérature latine et aimait « à s'entourer de gens savants et spirituels parmi lesquels se trouvait aussi Kochanowski » (4). Esprit très large, Padniewski (3) menait une vie assez gaie. Myszkowski qui lui succéda à Cracovie lui ressemblait en tout. Tous les deux furent de grands amis de Kochanowski et l'introduisirent à la Cour de Sigismond-Auguste. La vie de cour dégoûta vite le poète; seule l'amitié de Myszkowski l'y retint.

Tum tu aspirantem ad segnis otia vitæ
 Myscovi monitis parce tenere tuis (5).

C'est alors qu'il écrivit sa fameuse élégie sur le mariage de Dudycz (6), ex-évêque autrichien, prêtre-apostat, avec Regina Strasz (7), une jeune Polonaise, célèbre par sa beauté et dont Kochanowski était lui-même épris.

(1) Idem, idem 113, p. 248.

(2) Un des grands seigneurs polonais. Sa famille connue par son zèle protestant, protégeait souvent les écrivains et les poètes.

(3) V. M. Tarnowski, p. 242.

(4) ? — 1572.

(5) J. Kochanowski. *Elég.* XIII, lib. III.

(6) Idem, *élég.* XVI, lib. III. Dudycz était un noble, un slave d'Autriche, évêque et ambassadeur autrichien en Pologne. Très fin diplomate et beau parleur. Ce mariage fit son malheur, tombé en disgrâce auprès de la cour autrichienne, il ne put jamais reprendre son rang et mourut dans la pauvreté.

(7) C'était une demoiselle de la Cour royale.

Cette élégie est toujours l'argument de ceux qui veulent prouver que Kochanowski est un libre-penseur. Il est vrai que célébrer le mariage d'un évêque, comme quelque chose de très naturel et très louable, c'est un peu fort pour un bon catholique, comme Kochanowski. Mais il faut songer qu'à cette époque tout est extrêmement mêlé et confus. Les limites se perdent. Orzechowski, prêtre catholique se marie et pourtant ne veut point cesser d'être catholique ; au contraire, il est le plus furieux ennemi des protestants. La cousine du chancelier Zamoyski, protestante, se marie avec un protestant, mais ils tiennent absolument à se marier dans une église catholique (1) Kochanowski n'est donc pas plus illogique que la plupart de ses contemporains. Du reste Dudycz, qui était un des plus habiles diplomates de cette époque, a eu pendant un certain temps, une grande influence sur le poète, dont il était l'ami (1).

Vers le même temps, Kochanowski s'éprend d'une demoiselle d'honneur de la princesse, Anne Jaguillon (2).

Le poète appelle sa bien-aimée « Hanna », e'est-à-dire Anne. Elle était belle, très coquette et assez capricieuse. Les vers que Kochanowski faisait pour elle, l'amusaient et la flattaient, mais elle ne pensait point à l'épouser. Ces vers sont presque tous en polonais, excepté une seule élégie latine (3), où il déclare.

Invideant licet, atque adeo rumpantur iniqui

Si modo tu una faves, res mea tuta sat est

La fin de ce roman fut assez triste : la jeune fille en épousa un autre plus jeune (4) et plus riche, et Kochanowski déçu

(1) V. La Vie de J. Kochanowski. par St. Tarnowski.

(2) Fille de Sigismond I^{er}, sœur de Sigismond-Auguste.

(3) El. III, lib. III, femme d'Etienne Batory.

(4) Idem.

quitta la Cour et revint à Czarnolas. C'est là que, apaisé par la vie rustique, il écrivit l'élégie III du livre IV, où il expose ses opinions sur la mort et la vie humaine. M. Tarnowski prétend que c'est la plus belle élégie latine de Kochanowski, il avoue pourtant que le poète y a imité souvent les « *Questiones Tusculanes* » de Cicéron (1) M. Kallenbach (2) prétend au contraire que le poète a eu l'idée d'imiter Lucrèce. Mais l'élégie de Kochanowski, malgré quelques phrases prises ou imitées de Lucrèce, a un caractère surtout chrétien et par là elle se rapproche plutôt de Cicéron que de Lucrèce.

Kochanowski, IV, III v.	6.	Lucrèce, I,	7.
—	v. 10.	—	I, 231.
—	v. 26.	—	VI, 607.
—	v. 66.	—	V, 876.
—	v. 104,	—	V, 157.

Le commencement surtout rappelle le style de Lucrèce :

Quæ vaga curricula, o Firlen (3) quæve ampla theatra

Oblectare æquæ lumina nostra valent,

Atque hæc naturæ artificis spectacula dia,

Convexique orbis non invitabile opus?

Quæ potuit florum pictura æquare colores,

Quales vere novo dædala gignit humus

Aut quis beryllus tam gratum splendet ut herbas

Amplexus summas ros oriente die?

Nam nemora et colles silvis frondentibus aucti,

Fluminaque ingenuas suppeditantia aquas,

Non specie tantum, commendanturve lepore,

Sed fruge atque usu sunt quoque blanda suo. (4)

(1) M. Tarnowski, J. Koch, page 311-313.

(2) M. Kallenbach, philosophie de J. Koch.

(3) Un des plus grands seigneurs polonais.

(4) J. Koch, III^e vol., lib. IV él. III.

Il faut donc jouir de toutes ces beautés de la nature, mais sans oublier que le bonheur et le malheur ici bas sont courts et qu'il faut toujours et surtout songer à la vie future, où chacun sera jugé d'après ses mérites et récompensé de ses souffrances :

Servatus credi venturum debet in ævum,

Clara ubi justitia est, cuique futura dei (1).

Bientôt après, pourtant, Kochanowski va abandonner ses élégies amoureuses et philosophiques, sa Muse chantera les discussions politiques et les affaires d'État.

Après la mort de Sigimond-Auguste, le dernier des Jaguillons, Henri de Valois fut élu roi de Pologne. Tout le monde attendait impatiemment le jeune roi, et Kochanowski, enchanté de voir sur le trône polonais un prince français, fils du « *Rex animosus* », écrivit une Ode à Henri en le priant de s'arracher des bras de sa mère et de ses sœurs éplorées et de venir plus vite en Pologne. L'imagination du poète lui faisait déjà voir Henri vainqueur de tous les ennemis de la Pologne.

Servent mihi illum fata precor diem,

Cum te subactis hostibus et maris

Ultum tyrannos vadere albis

Conspicuum videam quadrigis :

Vinctas catenis nexilibus duces,

Urbesque captas, signaque bellica

Spectanda proponentem, et axes

Divitibus spoliis onustos (2).

Henri n'était-il pas du pays de Ronsard ? Et Kochanowski espérait qu'avec le jeune roi viendraient aussi des poètes français, disciples et amis du grand chef de la Pléiade. Mal-

(1) J. Koch. *Elegiar. lib. IV* él. III, p. 181, III^e vol.

(2) *Idem*, *Lyrice Od. I*, p. 259.

heureusement ses espérances furent trompées. Henri de Valois ne fit rien pour la Pologne et la quitta peu de temps après son arrivée. Quant aux poètes français, Desportes seul accompagna Henri dans son nouveau royaume pour écrire ensuite l'ironique poème « Adieu à la Pologne », où il traita les Polonais d'ivrognes et de sauvages.

On envoya ces vers à Kochanowski et le poète polonais y répondit non moins ironiquement dans ses vers latins « Gallo crocitanti Amoibe ». Et le même poète qui appelait Henri II le plus grand des rois (1) et qui encore après son départ le suppliait de revenir en Pologne (2), maintenant devient presque un ennemi de la France :

Et tamen hauc poteris mecum requiescere noctem
Nec dubiis vitam committere, Galle, tenebris (3),
State viri : quæ causa fugæ? Non Trinacris hæc est (4)
Ora, nec infames funesto vespere terræ

L'héxamètre de Kochanowski coule grave et sonore, et plein d'indignation. Après l'ironique apostrophe aux Français, suit la jolie défense de la Pologne :

Sarmatia est quam Galle fugis fidissima tellus
Hospitibus; fastus tantum impatiensque tyranni
Sarmatia est, cui verba prius, nunc terga dedisti
Continuasque fugam, quasi musca agiteré canina (5),
State viri, causamque fugæ saltem edite vestræ

Desportes se plaignait du froid, mais alors comment combattraient-ils (6) avec les Moscovites et les Suédois? Les Polonais sont des sauvages? Est-ce parce qu'ils ont si bien

(1) *Lyrice*, od. I, v. I.

(2) J. Koch, III^e vol. *Lyrice*, od. III, p. 261.

(3) Henri se sauva de Cracovie pendant la nuit.

(4) « Gallo crocitanti », p. 355, III^e vol.

(5) Idem.

(6) Les Français. Henri promet dans les « poetaconventa » aux Polonais d'amener en Pologne quelques régiments d'infanterie française.

reçu Henri et sa suite ? Et il rappelle non sans amertume le massacre de la Saint-Barthélémy, disant qu'en Pologne, malgré la sauvagerie prétendue de ses habitants, il n'y eut jamais rien de pareil. Enfin Kochanowski finit en priant les Dieux que les Français ne reviennent plus en Pologne, et en cela il s'accorde merveilleusement avec Desportes qui demande aussi au ciel de ne plus revoir la froide Pologne.

Outre ce poème, Kochanowski fit encore une autre petite pièce sur Henri II. C'est une espèce de fable, dédiée à Nicolaï Firley, écrite en hendécasyllabes phaléciens de Catulle et Martial. Cette petite pièce resta presque inconnue, en tout cas pas publiée, jusqu'à 1904. Elle fait partie d'un manuscrit polonais du XVI^e siècle (1), qui appartenait à un certain noble, nommé Jean Osmolski. Plus tard elle subit le destin de beaucoup d'autres livres polonais, elle fut emportée à Pétrograd, et placée dans la bibliothèque de l'Ermitage. Dans ce manuscrit il y a aussi d'autres élégies de Kochanowski, mais bien connues, de sorte que toute sa valeur consiste justement dans la petite fable en question. M. Zenger qui eut le mérite de la révéler, a, sans aucun doute, rendu service à la littérature polonaise, bien qu'il ait eu tort d'exagérer l'importance de sa découverte.

Voilà la pièce d'après le manuscrit et l'édition de M. Zenger :

Joannis Cochánovii
ad Magnificum Nicolaum Firley
de Electione, Coronatione et Fuga Galli

Non est fabula quod canem creatum
 Regem Pannoniis ferunt in oris

(1) Mémoires de l'Acad. Impér. des Sciences à Saint-Petersbourg. Deux manuscrits pétersbourgeois, 9 Lenger. 1904, Pétersb. (Bibl. Nat. à Paris).

Atque hunc Sidonio cubantem in ostro
(Dum pictis parum habet vorare caudis
Pavones, acipenseris, placentas,
Sed micas etiam caducaeque ossa
Mensis persequitur vorax relictis)
Cænum a chironomo aurea machæra,
Quod, gemmis licet et niteret auro,
Servaret tamen imprudens caninos
Mores ingenium beluinum,
Huic non absimile est, amice Firley,
Nuper quod rigida accidit sub Arcto,
Augusto ad superum domos vocato.
Nam gallum volucrem frequens senatus,
Plebe instante scientibusque turmis
Armatorum equitum, boum feracis
Regem Sarmatiæ renuntiavit.
Hic ergo simul induit coronam
Et cristam sutilo implicavit auro
Deiectam feriens identidem alam
Unguis terrifico, aureamque caudam
Respectaus oculo inquietiore,
Augustam tumidus subibat aulam;
Ut vero in medio patrum resedit
Gemmis fulgidus et nitente cocco,
Cum multa vis medium forent uti fit,
Prolata, et patriæ quid expediret,
Jactaretur ab his itemque ab illis
Jussus dicere rex quoque et per omnes,
Iniunctum omnibus angulos sidere
Hic a attollere, levigare plumas
Et caudam tenere fircare rostro
Aversus : sed ubi satis venustus
Ornatusque sibi elegansque visus,
Plumis totus inhorruit remissis

Floccosque horridus excutit revulsos
Arrectis stupet auribus Polonis
Reclusoque stylum tenet libello
Excepturus : at hic repente pennis
Mensam strenuus involat citatis,
Infestaque latus bis et ter ala
Concussit, cecinitque valde acutum,
Auroram quod equosque dormientes
Possit purpurei excitare Solis,
Risus plurimus inde consecutus
Et tota immodicis domus cachinnis
Late personuit. Tenere rhonchos
Præco Marticolas iubet quirites
Intetatque minas vibratque sceptrum
Nequicquam! magis ac magis cachinni
Crudescunt : neque pubis atriensis
Desunt sibila, Regia insolenti
Completur strepitu. Pavet fugamque
Spectare incipit alifer tyrannus;
Exclususque fore, occupat fenestram
Penna præpete, mox leves in auras
Maiorem veritus : fugit tumultum

Après le départ d'Henri de Valois, désenchanté, déçu, Kochanowski revint à la campagne, pour ne plus quitter son cher Czarnolas. Il se maria avec Dorothee Podlodowska, amie de sa sœur Anne. Elle fut pour lui une excellente femme et Kochanowski l'a chantée plus d'une fois dans ses vers polonais.

Du reste, à partir de son retour à Czarnolas il est plutôt un poète polonais que latin. Nous avons pourtant encore quelques poèmes de cette époque de sa vie; il est probable qu'il les a faits pour le roi Stefan Batory qui, en sa qualité

de prince hongrois, devait mieux connaître le latin que le polonais. D'ailleurs le latin n'avait pas encore perdu son prestige et on s'en servait généralement lorsqu'il s'agissait de chose de grande importance.

Ces poèmes, « Pan » et « Dryas » sont tous les deux dédiés au roi Stefan Batory.

« Pan » (1) est l'éloge de ce roi, poème non privé d'une certaine grâce, mais où l'imitation de la VI églogue de Virgile se fait trop sentir. Les arbres sourient au roi Étienne, comme la « candida Naïs » sourit à Alexis chez le poète latin.

« Dryas » (2) est un poème beaucoup plus profond. Kochanowski y reconnaît en Étienne Batory, le vrai roi polonais, tel qu'il le désirait pour sa patrie :

Cognosco te, o Rex clarissime quamquam

Nec diadema geris, neque cultu dispare fulges (3)

Cognosco te inquam, Rex inclyte Saumatarum.....

et il se rappelle l'époque où les Polonais vivaient d'une vie meilleure, plus simple et plus vertueuse :

Non his, crede mihi, vivebant moribus olim,

Fenus inauditum fuit illa ætate, neque ullis

Certatum est odiis : vigit pietasque, fidesque,

Nunquam curarum tantum insumpsere creandis

Regibus, occultos nescibant cogere cœtus (4).

Après cette allusion à l'« interregnum » polonais et aux élections des rois, il se souvient d'une légende dans laquelle Pilecki, seigneur polonais, domptait les ours et s'en servait comme des chevaux, et il laisse comprendre au roi qu'il faudrait agir de la même façon avec les seigneurs et les

(1) Œuvres de J. Kochanowski, III^e vol, p. 366-69.

(2) Idem, p. 362-65.

(3) Idem, p. 362, v. 4.

(4) Œuvres de Koch, III^e vol, p. 362.

nobles désobéissants. Mais la pauvre Dryas, après avoir prononcé ces paroles, a tellement peur de son hardiesse qu'elle change immédiatement son discours et se met à vanter les charmes rustiques de la campagne.

La même note grave de patriotisme attire aussi notre attention dans « Orpheus Sarmaticus » de Kochanowski. On y sent l'amour profond de sa patrie et le souci sincère de son avenir.

Nous n'avons plus rien à dire sur Kochanowski, poète latin. Ses chefs-d'œuvre polonais qui l'ont rendu célèbre, ne font pas partie de notre étude. D'ailleurs nous voyons très bien l'évolution de ses idées à travers ses vers latins. C'est d'abord un jeune homme, épris de la beauté de la littérature ancienne, pénétré de l'esprit de la Renaissance. Plus tard après son retour en Pologne c'est un homme qui aime et souffre, idéaliste rêvant le bonheur de son pays sous un roi chevalier ; un désenchanté cinglant tout le monde de ses vers et enfin un grave patriote, un Polonais fidèle à sa religion et à son roi. Il mourut en 1584, à Lublin, frappé d'apoplexie. Il paraît que cette crise fut provoquée par le chagrin et l'émotion : il était venu à Lublin demander justice de l'assassinat de son beau-frère, Grégoire Podlodowski qui aurait été tué en Turquie, où on l'avait envoyé, comme ambassadeur. On enterra Kochanowski à Zwolen (1) et on mit l'inscription suivante sur son tombeau :

Joannes Kochanowski Trib. Send

Hic requiescit

Ne insalutata præteriret hospes eruditus

Ossa tanti viri

Cujus apud mentes elegantiores memoria

(1) Gouvernement de Lublin.

Vigebit sempiterna

Hoc marmor indicio esto

Obiit anno 1584, die 22 Augusti

Aetatis 54

CHAPITRE VI

LES IMITATIONS ET LA VERSIFICATION

- I. PAUL DE KROSNO ET JEAN DE VISLIÇA ; IMITATIONS ; LEUR PROSODIE ET LEUR MÉTRIQUE COMPARÉES A CELLES DES ANCIENS.
- II. KRZYCKI ; L'INFLUENCE DES POÈTES LATINS ANCIENS ET MODERNES ; PROSODIE ET MÉTRIQUE
- III. JANICKI, IMITATEUR DE TIBULLE ; SA MÉTRIQUE.
- IV. KOCHANOWSKI ET LES POÈTES ANCIENS ; SA VERSIFICATION.

Nous avons vu déjà que les poètes latins polonais du XVI^e siècle imitaient beaucoup les anciens. Ces imitations ont été remarquées plus d'une fois dans nos études sur eux, et nous avons pu constater le fait que dans beaucoup de cas on ne se gênait pas d'emprunter des vers entiers aux poètes de l'antiquité. Voici encore quelques-uns de ces vers imités :

Paul de Krosno, v. 297 p. 115.

Ut premit Oredas pulchra Diana deas.

Virgile, Eneïde, ch. I v. 505-10.

Paul de Krosno (Epithal).

Ovide

v. 258

Metam. XIII v. 730.

v. 262

Heroid. 2

v. 196

Metam. X v. 560.

v. 109

Fastor. IV v. 295.

idem.

v. 194

Metam. lib. 9 v. 6.

Mais c'est surtout Horace qu'il imite à cause de ses idées qui séduisaient son esprit slave et à cause de différentes formes de vers que ce poète employait avec tant d'habileté. C'est surtout le « *carpe diem* » d'Horace qui plaît à Paul de Krosno.

La pièce à Stanislas Thurzo a plusieurs vers qui rendent cette ressemblance très nuisible :

Paul de Krosno, p. 98 v. 41-42.

Quis scit an exspectet lux crastina prospero meatu,
Seu pensa ducant longius sorores.

Horace, lib. IV *carm.* 17, v. 17.

Quis scit an adiciant hodiernæ crastina summæ
Tempora di superi.

Paul de Krosno (la même pièce).

Et terra canis conditur pruinis.

Horace, lib. I *carm.* IV v. 4.

Nec prata canis albicant pruinis.

Et ce n'est plus l'idée, mais l'image qui a charmé Paul de Krosno quoiqu'il ne fut pas un bon peintre de la nature. Mais comme tous les Polonais et tous les gens du Nord il devait sentir vivement la beauté de la neige, et la phrase d'Horace ne pouvait ne pas frapper son imagination. De même le fameux vers sur le caillou blanc. Cette tradition de marquer les jours où quelque chose de très bon ou de très mauvais s'était passé, est commune à tous les poètes et écrivains latins de Rome. Pline (1) dit que c'était « *mos Tracum* ».

Paul de Krosno v. 95 (à Sébast. Maghus).

Ista dies partim nivco signanda lapillo est

Perse Sat. II, v. I.

Nunc, Macrine, diem numera meliore lapillo (1).

(1) Pline. *Nat. Hist.* VII, v. 131.

Jean de Visliça, lui, n'imité que Virgile. Le grand poète d'Énée a complètement subjugué l'esprit du jeune poète et nous pouvons facilement nous en persuader, en comparant quelques-uns des vers de Jean de Visliça avec ceux de Virgile.

Jean de Visliça, Bellum Pruth. lib. I v. 110-15 p. 177.

Virgile, En. III v. 530.

Jean de Visliça, lib. II v. 91 Bel, Pruth.

Donec sacra fames ad habendi crevit amorem

Virgile En. III v. 56.

Quid non mortalia pectora cogis

Auri Sacra fames ?

La même idée de cupidité humaine, exprimée un peu différemment. Ou bien le portrait de Ladislas Jaguello, roi de Pologne, ne ressemble-t-il pas à celui d'Énée ?

Jean de Visliça, Bel. Pruth. lib. II v. 125.

Rex pius atque potens, quo non præstantior armis

Alter erat virtuteque in orbe Lycaonis ursæ (2).

Virgile, En. I ch. v. 549-50.

Rex erat Aeneas nobis quo iustior aller

Nec pietate fuit, nec bello major et armis.

Jean de Visliça, lib. II p. 197 v. 298.

Virgile, En. lib. I v. 402.

Jean de Visliça, lib. II p. 197 v. 344.

Et liquidus micat ensibus æter

Virgile, En. I v. 90.

Et crebris micat ignibus æter.

Maintenant, si quittant ces comparaisons, nous étudions la richesse de diverses formes de vers, ce sera surtout Pau

(1) De même Martial, Épigr. IX, 52, 5 ; enfin la même pièce à Sébast Magh., p. 194, v. 77 et Horace I, 19, 1.

(2) Allusion à ce que la Pologne est située au nord.

de Krosno qui attirera notre attention, car Jean de Visliça fait toujours usage d'héxamètre, comme du vers épique.

Quant à notre bon « magister », la moitié de ses pièces est écrite en distiques élégiaques, et notamment, pages : 14-59 ; 64-65 ; 70-75 ; 80-85 ; 87-96 ; 100-126 ; 130-135 ; 147-159 ; La seconde forme de vers, la plus employée par Paul de Krosno c'est le vers saphique (650 vers) (1), pages : 59-63 ; 68-78 ; 85-87 ; 98 ; 129 ; 133-135 ; 136-147. (quartus asclepiadus) (presque 100 vers), pages : 66 ; 75-77 ; vers phalécien (environ 100 vers) pages : 10-14 ; vers alcaïque (environ 40 vers) et le 4^e vers archiloque (environ 40 vers), pages 96-98. En ce qui concerne la prosodie, les fautes sont rares chez nos poètes ; nous noterons cependant : chez Paul de Krosno : 1^o Stephane. Paneg. in laudem Sancti Ladislai, v. 588, erreur ou liberté d'autant moins excusable que ce nom a été employé deux fois par Martial (XI, 52, 4 ; XIV, 60). 2^e Quarë alors que le même Paul de Krosno fait bien la finale longue ibid. 91 de Epithalamium (101) (2).

Chez Jean de Visliça nous trouvons : 1^o « sequēbantur ». Bell. Prut. II 117 : « thēma » Arg. Bell. Prut. I, 7 ; *virtuti* Ad Tomicki, 27 (3). Paul de Krosno et Jean de Visliça ne se font aucun scrupule d'abrégér les finles en -ō, selon l'exemple que leur donnent les derniers poètes latins. M. Kruczkowicz auteur de la préface des œuvres de Paul de Krosno a signalé quelques-unes de ces fautes, ajoutons-y les suivantes :

(1) Les historiens polonais de la littérature comptent plutôt les vers que les strophes.

(2) Ed. de l'an 1889, Cracovie. Avec la préface de M. Kruczkowicz.

Paneg. in laudem Sancti Ladislai

Finales en 0

V. 6 or0, 300, 708.	274 obsecr0, 682.
18 virg0, 387.	321 sumit0.
20 conti0.	322 consolidat0.
79 illic0, 105.	419 crebr0.
81 sedul0, 261.	446 grand0.
122 libid0.	551 suscept0.
270 orig0.	(Concl. (1) Plut0.

Paneg. ad divum Stanislaum.

Epigram.

V: 5 ar0, 363, (377 or0).

II

31 sedul0.
80 merend0.
199 ilic0.
230 ultr0.
320 conti0.
362 quæs0.

V. 2 Celæn0.
3 gest0.
11 demonstr0.

VI

V. 5 sedul0.

XVI

V. 6 terre0.

Épithal.

V. 26 or0, 91.

27 obsecr0, 89.

34 orig0.

Eleg. ad Steph. Batory

V. 6 Apoll0.

7 ilic0.

27 nem0, 28, 29.

69 obsecr0.

V. 59 ilic0.

72 cred0.

96 cert0 (verbe).

184 Jun0, 331.

194 Cupid0.

213 subit0.

282 Erat0.

Epigram.

Ad Gabr. Peren.

I

V. 2 quæs0.

3 credul0.

9 conspect0

V. 29 sedul0.

Euchar. ad. Seb. Magh.

V. 40 ligab0.

42 imag0.

(1) Éd du 1889.

(2) Idem.

Propemp. ad Seb. Magh.	Orat domin.
V. 2 orö, 3.	V. 11 tentatiö.
19 portiö.	Élég. Virg. Mar.
Ad Seb Magh.	V. 20 contiö.
	64 virgö, 84.
II	Aquil. dolon.
V. 32 quæsö.	V. 6 gerö.
Invit. ad eundem	Str, saphique hymn. Virg. Mar.
V. 15 orö.	V. 1 et 3 virgö.
Joan. Lubran.	Archiloch. majus, Ad.
	dom. Stan.
V. 42 consociandö.	V. 3 ilicö.

Joannes Visliciencis, Bellum Pruthenum.

I	98 ferendö.
V. 5 tollendö.	502 Carthagö.
39 Carthagö.	III
79 stupescö.	V. 17 faciendö.
103 tribuendö.	45 Junö.
143 domitandö.	146 onerandö.
174 viragö.	Od. tricol, tetrast.
II	V. 1 et 8 orö.
V. 9 Jaguellö (95, 507, 110).	Ad deipar; Virg.
24 tribuendö.	V. 10 virgö, 33, 37, 42.

Si nous passons à la métrique, signalons d'abord chez Visliça la dissolution des temps futurs dans l'hexamètre; faute de style, que par une fausse intelligence de ce vers, quelques poètes de la décadence latine s'étaient permis. Visliça *Bellum Pruthenum*, I, 97 « Pröpitiä », tout le mot remplaçant un dactyl; II, 110 « rëficiä », même observations.

Ni Paul de Krosno ni Jean de Visliça ne s'inquiètent de ce qu'on nomme le sigmatisme. En voilà quelques exemples :

Sigmatismes

Paul de Crosno.

Paneg. in laud. Ladisl.

V. 23 quoquē spes.

Paneg. ad divum Stanisl.

40 adirē scholas

62 crederē spōnte.

In natal. Christ.

26 mergitē spumanti.

Ad Gacr. Perennigi.

29 sedulō scripsit.

Eucharist G. Peren.

30 adirē scholas.

Eleg. Mar. Virg.

Il lætalesquē specu.

(Str. saphique) ad Sant-Cathar.

V. 2 piā sponsa

In Virginal. concept.

V. 14 piā sponsa.

Jean de Visliça Bell. Pruth.

I

V. 150 vernantiā stemmata.

154 ubi spumantis.

220 heroică scripta

III

V. 263 ceterā spōnte.

Ils ne craignent pas davantage de mettre *que* après un *e* exemples :

Paul de Krosno.

Paneg. in laud. Ladisl.

V. 150 ipsēque.

426 Nollēque

Epigram.

V. 3 criněque.

Epithal.

V. 48 proměque

Jean de Visliça

Bell. Pruth.

I

V. 248 tellurěque.

III

V. 46 veneranděque.

On trouve chez Visliça des fins d'hexam. dact. non classiques ; il faut reconnaître qu'elles ne sont pas très nombreuses environ 2 0/0. Notons celles que l'on rencontre dans le *Bell. Prut.*

Fins de vers non classiques :

Jean de Visliça.

Bell. Pruth.

I

V. 30 posteritate

111 imperiumque.

197 religione.

241 patris qui demens.

243 nimium miser ipse.

355 facta sui quæ.

II

V. 94 auxiliique.

131 fulmen quibus horrens.

171 agricolisque

182 militibusque.

245 religione.

249 modo precor alma.

291 posteritate.

308 turpis metus aures.

« 316 Massagetamque ».

« 323 Cœnide ferus ille ».

III

25 sui foret alta,

84 omnipotensque.

104 posteritatem.

133 reboant et Agyrtos.

158 posteritatem.

212 adest qui.

252 victricem retulisti.

Si nous examinons la combinaison des doctyles et des spondées dans les 4 pieds de l'héxamètre doctylique, nous arrivons aux constatations suivantes qui nous semblent pas dépourvues d'intérêt. Dans l'héxamètre du distique la combinaison *sdss*, très rare chez Ovide (2 0/0 à peu près), peu fréquente chez Tibulle (6 0/0), plus fréquente chez Prosperce (10 à 11 0/0), est prépondérante chez Paul de Krosno : elle atteint (17 à 18 0/0), et vient même en première ligne avant *dsss* et *ddss*, les combinaisons les plus usitées chez les anciens et dont il use beaucoup lui-même.

Dans les deux premiers pieds du pentamètre on sait qu'il y a quatre combinaisons possibles ; voici un tableau comparatif de leur proportion moyenne.

Chez les Élégiques anciens	chez Paul de Krosno
<i>d s</i> 46 0/0	30 0/0
<i>d d</i> 24 1/2	21 »
<i>s s</i> 16	20 »
<i>s d</i> 13 1/2	29 »

Il traite donc les deux premiers pieds du pentamètre différemment des poètes anciens d'une manière très sensible : il emploie par moitié des vers qui ne représentent que 30 0/0 tout au plus chez les modèles latins :

ds et *dd* ensemble.

moyenne chez les Anciens

chez Paul de Krosno

70 1/2 0/0

51 0/0

ss et *sd* 29 » »

49 »

Or il y a un poète ancien, tardif d'ailleurs, dont il se rapproche tout à fait, c'est Rutilius Namatianus qui use des quatre combinaisons dans les proportions suivantes :

d s 28 0/0

ss 22 1/2 0/0

dd 19 1/1 »

sd 30 »

C'est Tibulle dont Paul de Krosno s'écarte le plus.

d s 58 1/2 0/0

ss 15 0/0

dd 23 » »

sd 4 »

Considerons à présent quel usage, dans le distingue élégiaque, son mètre habituel, Paul de Krosno fait de l'élision. Nous trouvons que dans l'héxamètre, il offre une élision par 4 à 5 vers; Properce en a 1 au moins par 4 vers, Tibulle et Ovide (dans les Amours) 1 tout au plus par 6. On voit donc que l'usage que fait Paul de Krosno sur ce point est normal.

Dans le pentamètre, il n'en a guère qu'une par 12 vers, ce qui le rapproche de Tibulle (1 par 11); Properce en a une par 8 à 9 vers; Ovide n'en a presque pas, une par 60 vers.

En ce qui concerne Jean de Visliça, si nous prenons 300 vers du *Bellum Pruthenum*, composé en héxamètre dactyl. nous trouvons chez lui l'élision à peu près dans la proposition de 1 par 8 à 9 vers. Virgile en a 1 au moins par 2 vers; Ovide, 1 par 3 à 4 vers; Lucain 1 par 6 à 7 vers; Claudien n'en aura que 1 par 18 vers.

De quatre places où elle est le plus souvent admise par les poètes latins (temps fort du 2^e pied; faible du 4^e; faible du 1^{er}, fort du 3^e) Jean de Visliça semble avoir une préférence pour le temps fort du 3^e. De trois places où, chez

les poètes latins, on la rencontre le plus rarement (temps faible du 5^e pied; faible du 2^e; fort du 5^e), Jean de Visliça offre des exemples relativement fréquents de l'élision au temps faible du 5^e pied (5 exemples sur 300 vers, ce sont : ch. I, 27, 35, 48, 176; II, 40).

Il nous reste à examiner la disposition des dactyles et des spondées dans les 4 premiers pieds de l'héxamètre chez le même Jean de Visliça (*Bellum Pruthenum*). Des 16 combinaisons possibles, Visliça pratique peu la forme *sdss* (la 4^e, en moyenne, chez les Latins) elle ne vient chez lui que la 13^e. Il aime les formes *dsdd* (la 7^e chez lui et la 12^e chez les Latins), *sdds* (la 8^e chez lui la 10^e chez les Latins) *dddd* (la 9^e chez lui, la 14^e chez les anciens.

II

Krzycki imite les anciens, comme Paul de Krosno et Jean de Visliça, mais en même temps il imite aussi les poètes latins modernes comme nous allons le voir plus bas. Très érudit, il emprunte volontiers des mots rares à ses auteurs.

Ainsi, nous trouvons chez lui *caperandi* (1) que l'on ne rencontre que dans l'Épidique de Plaute (2) et chez les auteurs qui aimaient à employer des termes antiques, (Varron, Apulée) *macendi* (3), pris dans l'Aululaire de Plaute (4) et « palpus » (5). qui vient de l'Amphitryon (6).

(1) II, 11, 43.

(2) V. 609.

(3) III, 2, 5.

(4) V. 564.

(5) V. 26, 5, 26.

(6) V. 526.

« Palpus » se rapproche du reste de « palponis » : (1), que l'on trouve aussi chez Perse, dans la V^e sat. v. 176. Il faut aussi remarquer la forme *exporgere* employée une fois par Cricius (2) et prise dans les *Adelphes* de Térence (v. 839).

L'influence des poètes élégiaques se fait beaucoup plus sentir dans les œuvres de Krzycki. C'est d'abord Catulle, dont il a adopté les expressions et les vers dans ses *Hymnes nuptiaux* et *Carmina amatoria*. Voici quelques exemples :

Cricius II, 24, 27.

At tu virgo tuo non adversare marito, etc...

Catullus, 62, 60.

At tu ne pugna cum tali coniuge virgo, etc...

Cricius II, 23, 224

Catullus 62

IV, 41

56

VI, 5 v. 8

47, v. 1

VI, 10, 27

68, v. 53

Quant à Horace, c'est surtout la forme et le vers qu'il imite. On peut pourtant comparer l'épithalame de Sigismond le Vieux et de Bona, liber II, 1 et Horace IV, 8,

Plus souvent on peut trouver les imitations de Virgile, comme :

Cricius II, 2, 152

Aen. Virg. VI, 896

II, 23, 101

I, 229

II, 23, 153

I, 225

II, 24, 16

Bucoliques VIII, 30

IV, 30, 1

Aen. VI, 734

Mais c'est surtout Ovide qu'il imite parmi les élégiaques. Ce poète ne pouvait ne pas frapper l'imagination polono-latine de Cricius par sa fantaisie et par la tristesse dont sa

(1) VII, 20, 12.

(2) II, 11 44.

destinée emplit ses dernières œuvres. Dans la plupart des pièces d'amour de Krzycki on trouve des reminiscences d'Ovide :

Cricius VI, 10, 58	Ovide Her. XIX, 88
VI, 11, 2	Met. VII, 33
VI, 26, 7	A. A. III, 69
VI, 27, 2	Trist. I, 6, 6
VI, 34, 3	Am. I, 9, 1

Dans le même livre nous trouvons aussi quelques vers imités des autres poètes élégiaques. Les voici :

Cricius VI, 10, 11	Propertius II, 3, 39
VI, 10, 63	Lygdamus, 5, 7
VI, 10, 70	Tibulle, I, 2, 65
	I, 10, 2
VI, 28	Tibulle II, 16, 21

Quant aux auteurs satiriques, comme Juvenal et Martial, Cricius les imite surtout dans ses épigrammes et dans ses « Carmina satirica », où nous voyons de nombreux vers ressemblant d'une manière frappante par leur énergie mordante, aux œuvres de deux auteurs romains en question. Pour Juvenal, ce sont aussi des certaines locutions devenues presque proverbiales, que Cricius lui emprunte :

Cricius III, 1, 54	Juv. III, 30
III, 15, 12	VI, 223
III, 1, 130	IV, 69
II, 23, 305	III, 204
IV, 38, 15	VI, 428
IV, 41, 37	VII, 52

Enfin voilà quelques vers imités de Martial, que Krzycki égale parfois par son esprit et plus souvent par la crudité des expressions :

Cricius, Ded. A. 21	Martial X, 19, 21
II, 43, 12	IV, 42, 10

II, 18, 15	IV, 1, 3
	VIII, 2, 7
	X, 38, 14
II, 23, 143	V, 41, 3
VII, 20, 23	IV, 5, 7

On trouve aussi chez Krzycki, des proverbes et des expressions prises chez Platon, Cicéron, Pline et Claudien qui ferment ce cortège des maîtres que suivait le poète de Sigismond I^{er} et de Bona.

Après les anciens, ce sont deux modernes que Cricins imitera aussi assez souvent : Codrus et Politianus. Certains biographes de Krzycki prétendent qu'il avait étudié les œuvres de Codrus à Bologne, mais, comme nous l'avons déjà vu, on n'est pas sûr que Krzycki ait fait ses études en Italie. Nous nous bornerons donc à constater que Krzycki a certainement connu et étudié les œuvres de Codrus soit en Pologne soit en Italie et qu'il les a imitées.

Cette imitation est surtout visible si nous comparons le poème de Codrus « *Ad Joannem Bentivolum secundum de ostentatione amorum!* »

Codrus v. 14

Sed quidnam video? quis tantus pectora clamor
 Nostra ferit? quid vult sibi tantus in urbe paratus
 Felsinea? cerno galeas conosque micantes
 Mille modis, gladios, chlamydes, saga, spicula peltas
 Arma et equos etc,

Cricius II, 2, 13

Sed quidnam video? quis tantus in urbe? tumultus.
 Quodve paratur iter? quem cogimur ire sub axem?²⁰⁰
 Dic, age Calliope, simul hic quis pectora clangor
 Nostra ferit, resonant pariter mare, sidera montes
 Cerno præire viros et tympana ferre tubasque,
 Cristatos pueros auro gemmisque micantes

Innumerosque equites miro splendere poratu;
Tot torques, bullas, segmenta monilia cerno etc...

Codrus v. 28

Hos inter sua Bentivolus qualis arma pudici
Oris Alexander, cui pulchrum gratia compsit
Cæsariem pulchrisque oculis afflavit amorem
Cypris et audenti summisit pectore robur

Cricius II, 2, 34

Hos inter medius ceu surgens Oceano sol
Magnanimo portatur equo et monstratur, ab omni
Splendor pontificum, nostri laus prima senatus
Piniger antistes, cuius gratia vultu
Multa nitet rutilo residetque in lumine Cypris
Cui dedit ingenium virgo Tritonia et artes etc.

Codrus v. 72

Iamiam video causasque latentes
Accipio, Superum nosco secreta deorum.

Cricius II, 2, 58

At iam Pegaseum suffundit Musa liquorem
Tandem concipio magnorum arcana deorum

Codrus qui ne dédaignait point la chanson légère, fit aussi un hymne intitulé « *rhythmum die Divi Martini pronuntiatum* ». Cricius a imité cette pièce dans son « *encomium cerevisiæ* ».

Codrus stroph. 14

Felix est ter, felix quater
Cui dat potum Bacchus pater...

Cricius VII, 32, 29.

Felix ter et felix quater.
Ille Czopek, bonus pater...

L'autre poète que Cricius a étudié et imité, c'est Angelus Politianus, poète italien, dont les épigrammes ont plus d'une fois servi de modèle à Cricius :

Politianus (Deliciæ Ital. poet II, 355)

Nunc quem videtis ire fastoso gradu,
 Servis tumenten publicis,
 Vel hinniente per forum vehi capax.
 Equo...

Cricius IV, 43, 1

Istum quem pueri videtis ire.
 Saeptum tot famulis, equo superbo,
 Germanoque nimis tumere fastu...

Cricius a beaucoup de cette ironie mordante que nous voyons chez Politianus ; c'est le même esprit fin et facile à la plaisanterie. L'imitation donc n'était pas difficile depuis que Krzycki connaissait les œuvres de Politianus.

Cricius qui a fait 5000 v. à peu près, commet des fautes de quantité graves et relativement fréquentes. Casimir Morawski (préface p. IV suiv.) a relevé les principales ; nous en ajouterons quelques-unes dans les listes qui suivent :

I, 1, 16 « dignëris », futur (cp. II, 22, 16) ; 23,4 refütant.

II, 2, 23 « sonïpes » ; 107 « cömitas » (cp. v. 37, 10 « cömitate » (« cömes » et VI, 10, 102 cömitatis) ; 10, 9 pëni (cp. VII, 12, 8 « pënu » de « pënus », provision de bouche.

III, 1, 71 « tënëto ».

IV, 6, 6, « cāro » (caro, carnis).

V, 25, II pensili ; 12 « convïciis » ; 14 ridëre ; 18 ēgeni (cp. VI, 77, 7 ēgebam, tandis que II, 19, 58, il y a bien « ēgenus ») ; 33,9 « fāc » (cp. VII, 20, 35) voyez là-dessus L. Muller Dere matr. (2^e éd. 1894), p. 425 à la fin ; « fāc » est dans l'usage des poètes chrétiens, et selon Voss et Heinsius ; là on trouve « fāc » chez des Anciens, on doit écrire face.

VI, 9, II brëves ; 53 vinĭ ; 10, 23 « dĭligentia » ; 31 scē-

leſtas; 61 « caelēſtia »; 21, 8 liber (libre); 53, 13 repāravit; 59, 12 « philoſōphia » (cp. 63, 9 « philoſophus »); 62, 1 « gāneas »; 69, 3 « tīllat », 73, 8 ādhibui; 75, 13 « vōve »; 78, 2 meretrīcie.

VII, 28, 6 « abundē »; 17, 9 « hīanti ».

De même que Crosno et Vislica (voy. plus haut, p. 178, il traite librement les finales en ō et les abrège dans cinq à six vers pour cent. Il ignore totalement la prohibition des signalismes; voici la liste de ceux qu'il se permet, il y en a de 67 à 68 (1).

I, 9, 2 mæſtā scopum; 10, 4 viſcerā ſciſſā; 22, 3 vulnērē ſparſe.

II, 2, 68 primordiā ſtirpis; 76 adducere ſponſam; 92 palatiā ſtructii; 156 complectere ſponſam; 4, 14 violasquē zonam (voy. L. Müller, ouvr. cité p. 388); 11, 46 regalisquē ſtatus, 63 quodquē ſtruis; 12, 69 mihi ſpem; 15, 45 dignā ſtupenda; 16, 5 decorā ſtirpē; 20, 8 muliā Scythum; 23, 263 brachiā ſpinthea, 269 Bonā Sfortia; 24, 17 pulchris mē zonam (v. L. Müller), 37 regiā ſceptra; 28, 6 temporē ſcripta.

III, 1, 150 ſervare ſtudet; 5, 5 contrariā ſcribo; 15, 20 benē ſtructa; 18, 1 coloniā ſtirpis.

IV, 1, 3 eccē ſciens; 10 ipſē ſciens; 5, 23 numismatā ſpectes; 29, 1 niſi ſtertis; 4 tuā ſtillā; 35, 6 meā ſcripta; 38, 16 putrē ſtercorei; 39, 12 raptā ſcies; 45, 2 crucē Zacharias (L. Müller); 6 tuā ſciſſa; 50, 1 Chriſtophorē ſtirpis; 66, 4 atque Scythas; 68, 3 argenteā ſtabat; 69, 2 clarā ſcyphus.

V, 3, 2 carminā ſculpta; 21, 8 nominā ſplendorem;

(1) N'est pas compté II, 23, 261 *costusque smaragdös* (V. Fr. Plessis Métr., p. 106.

25, 24 nisi stutta; 26, 5 præconiã scripta; 28, 9 unã scien-
tia; 29, 19 fataliã stamina; 38, 4 fultã stetit.

VI, 3, 2 feminã stulta; 7, 10 tibi sponte; 9, 5 triã stricta;
13 conjugulã stricta; 10, 9 superantiã stellas; 24, 2 orẽ sce-
lins; 18 egõ stultus; 25, 4 unicã spes; 26, 15 ordinẽ stellæ;
28, 7 deniquẽ sperat; 30, 4 suã spernuntur; 33, 8 fontẽ
scatent; 35, 1 nostrã scholarem; 41, 2 demeruissẽ studet;
54, 1 meã spicula; 55, 1 tuã spicula; 58, 6 malẽ scire;
71, 4 mihi stragula.

VII, 12, 18 meã stare; 20, 12 diligẽ sperrne; 24, 12 hiscerẽ
spreta; 25, 14 retiã Zachariæ (c. p. plus haut IV, 45, 2);
28, 14 tuã scripta.

Cricius use de l'élision dans le pentamètre à peu près
dans la même proposition que Tibulle (1 par 11 à 12 vers);
il la place bien, aux endroits où elle était le mieux acceptée
temps fort du 2^e pied, et temps faible du 1^{er}. Mais il ne
prend pas garde suffisamment à n'élider qu'une voyelle
brève ou une finale en *m*. Ainsi dans une seule pièce (II,
11, 128 vers, 64 pentamètres) : v. 8 *Singula quæ in*; 44 *Sed*
quando exporgis; 116 *Fortunæ auspiciis*; 118 *Vincendo invic-*
tum.

Quant aux quatre combinaisons possibles de dactyles et
de spondées dans le premier hémistiche de pentamètre,
on se rendra compte des habitudes de Cricius, en jetant
un coup d'œil sur ce tableau :

Moyenne chez les poètes anciens	Cricius
<i>ds</i> 46 0/0	34,4 0/0
<i>dd</i> 24,5 »	27,2 »
<i>ss</i> 16 »	26,4 »
<i>sd</i> 13,5 »	12 »

Il s'écarte tout-à-fait de Tibulle, chez qui la forme *ds*

atteint 58,5 0/0, de Propertius 49,5 0/0; il prend place entre Catulle, 39 0/0 et Rutilius Namatianus 30 0/0. Ce qui est surtout à remarquer, c'est la proportion excessive dans ses pentamètres de la forme ss (26, 4 0/0); Lygdamus (26 0/0); et Rutilius Namatianus (22, 5 0/0) en usent à peu près de même que lui, et il est vrai que Catulle le dépasse, avec 34, 5 0/0. Chez Ovide on ne trouve ss qu'à peine, dans la proportion de 4 à 12 0/0.

Cricius n'a écrit que peu d'héxamètres; il y emploie beaucoup, pour la combinaison des dactyles et spon-
dées dans les quatre premiers pieds, la forme *ds*, qui
est en effet celle dont usent en première ligne les poètes
anciens (environ 15 0/0 chez eux; 29 0/0 chez lui); en
revanche il use relativement peu de la forme *ds*. Il pra-
tique beaucoup la forme *sd*, qui ne vient en moyenne
chez les anciens qu'au 11^e rang (un peu plus de 4 0/0), et
qui chez lui atteint 10 0/0 environ, et, dans l'Épithalame de
Sigismond et de Barbara (161 vers), monte au 4^e rang.
Pour la construction de deux derniers pieds du penta-
mètre (1), Cricius prend place entre Lygdamus et Martial
(61^e, une fin polysyllabique dans un vers par 18 vers, le
second par 12 à 13 vers); il en offre 600 pentamètres,
36 soit une, par 16 à 17 vers. Elles se décomposent ainsi :
23 , exemple : « temporibus », 7 (generis),
6 (pudicitia).

En ce qui concerne l'hexamètre, tous les deux derniers pieds offrent des exemples de structure finale irrégulière, Cricius en use fort différemment dans l'Épitalame de Sigismond I^{er} et Bona, où, sur 351 vers, il n'y a qu'une seule fin irrégulière, celle du *vas*; en dehors des noms grecs, Hymaenée et amphitheatro.

(1) Voy. F. Plessis, Métr. p. 129, v.

Dans Reipubl. et relig. Querimonia, 155 vers, on en trouve au moins 6 : 69 consiliorum, 73^e inficiuntque; 82 præsidiumque, 86 ridiculamque; 99 ambitioni; 107 seditiones (150 quantulacumque).

III

Janicki ou Janitius est généralement considéré par les critiques littéraires polonais, comme imitateur de Tibulle. N'ayant pas l'édition complète des œuvres de ce poète, il nous est impossible de donner une liste de rapprochements et nous sommes obligés de nous borner à constater que Janitius rappelle vraiment le chanteur de Délie par sa tendresse un peu trop sentimentale, par sa haine de la guerre, par son amour du calme et une certaine nonchalance, une inertie paresseuse, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Quand à sa métrique, elle offre moins d'irrégularités que celle des poètes précédents. Dans l'hexamètre du distique élégiaque avec *d.d.s.s.*, (la 2^e forme en moyenne chez les anciens) et *dsds* (la 3^e), il emploie beaucoup *ddss* (la 7^e), il use relativement peu de *dssd* (la 4^e).

Dans le pentamètre, premier hémistiché, voici, par rapport aux Anciens, comment il en use.

Proportion moyenne	
chez les poètes anciens	chez Janicki
<i>d s</i> 46 0/0	36 0/0
<i>d d</i> 24,5 »	20 »
<i>s s</i> 16 »	30 »
<i>s d</i> 13,5 »	14 »

On remarquera l'usage abondant de la 3^e forme, *ss*, dans la proportion de 30 0/0 au lieu de 16 0/0; il se rapproche par là de Catulle (55, 34, 5 0/0) et de Lygdamus (26 0/0), et

s'écarte tout à fait de Properce et d'Ovide dans les amours (Ovide dans les Tristes 14 0/0).

Comme les autres poètes polonais, il abrège librement les finales en *o* (spectō, profusiō) et il ignore la règle de position devant un mot commençant par un *s* suivi d'une consonne (paenē stupore); mais, en fait, il n'offre que peu d'exemples de ces deux irrégularités.

Il ne pratique pas beaucoup l'élision et en général, il la place bien (à noter cependant, *terra habitanda deis*, 2^e hémistiche du pentamètre, où les Latins évitaient l'élision).

Janicki fait les vers, généralement, avec beaucoup de soin et assez de bonheur.

IV

Pour la combinaison des dactyles et des spondées dans les quatre premiers pieds de l'hexamètre, Kochanowski use relativement avec fréquence de *dssd*, *ssss* et *ssd*; peu, au contraire, par rapport aux poètes anciens, de *ddss* et de *sdsd*.

Dans le 1^{er} hémistiche du pentamètre, voici comment il distribue en général les dactyles et spondées :

Moyenne chez les poètes anciens	chez Kochanowski
<i>d s</i> 46 0/0	36 0/0
<i>d d</i> 24,5 »	16 »
<i>s s</i> 16 »	21 »
<i>s d</i> 13,5 »	27 »

On voit que la combinaison *sd* monte chez lui au 2^e rang. C'est de Tibulle qu'il s'écarte le plus et de Rutilius Namatian qu'il se rapproche (1).

(1) Voici en effet, quel est l'usage de ces deux poètes :

Tibulle	Rutilius
<i>d s</i> 58,5 0/0	28
<i>d d</i> 23,5	19,5
<i>s s</i> 15	22,5
<i>s d</i> 4	30

Dans le pentamètre, il offre une élision par 3 à 4 vers à peu près comme Catulle ; il en a souvent dans le 2^e hémistiche, à peu près dans un vers sur 10 ; il a même des pentamètres contenant deux élisions (par exemple III, 7, 16) ; dans III, 9, 25, élision d'une monosyllabe sur le 4^e temps fort.

Dans les vers alcaïques saphiques, asclépiades, il use beaucoup trop de l'élision, environ deux fois plus qu'Horace ; dans l'adonique, où les Anciens ne l'admettaient pas, il la pratique plus d'une fois ; *Lyrice* 4, 32 et 40 : *Imperia arvius. Vindica avorum* ; 9, 8 *Accipere aure*.

Il est intéressant de signaler une césure dans une pentamètre des Élégies, IV, 1, 8 :

Mille feret caeli incommoda, mille viæ

On peut remarquer aussi Élég. IV, 3, 113, un vers de ceux dits improprement hypermètres :

Humano generi infesta tigresque leonesque (1)

Et crocodilorum corpora vasta tulit.

A noter encore la synizèse de *omnia* (omnja) dans *Dryas Zamch.*, au v. 47.

Dans *Gallo crocitante* (131 v.), il y a 2 hexamètres spondaïques ; ce sont les v. 79 et 87. Dans *Dryas Zamch* (84 v.), il y en a un, c'est le v. 16.

Kochanowski en général, traite correctement les fins d'hexamètre ; à signaler pourtant : 1^o dans l'hexamètre « cata stichon » : *Épit. Doral*, 4 : *interiit flos* ; *Gallo crocit* : 72 *nec puduisse* ; 81 *peccasse eternim me* ; 98 *quasi voluisses*. — *Dryas Zamch.* : 41 *vitus alienus*. — *Orph. Sarm.* : 53 *ancipitesque*. — 2^o dans l'hexamètre du distique : Élég.

(1) On a tort dans l'édition (p. 177 de mettre une virgule à la fin du 7^e vers, puisqu'il y a synaphie avec le 2^e, par apocope de *que* sur *Et*.

III, 14, 7 : *agricolamque*; — 17, 7 : *nominiletur*; — IV, 1, 15 : *assimilant*; — *Épigr. lib. 68, 7* : *videatur*.

Il ignore, comme les autres poètes polonais, que le sigmatisme est une incorrection; voy. par exemple, *Élég. I, 1, v. 2* et *25*; *2, v. 34*; *IV, 1 v. 96, 132, 160*; *III, 10, v. 19*; *3 v. 62*; *4, v. 14*; *Épigr. lib. 68, v. 2*, etc. s'il abrège librement des finales en *o*, du moins le fait-il bien plus rarement que *Crosno*, *Visliça* et *Cricius*. Il a le tort d'écrire *Ulisses* pour *Ulyxes* et *Cælum* pour *Cælum*.

CONCLUSION

Maintenant que nous avons étudié tous les poètes latins-polonais, deux questions se posent : quels sont leurs traits caractéristiques en général et quel est leur rôle dans la littérature de leur pays ?

M. Tarnowski, recteur de l'Université de Cracovie, un des plus éminents critiques littéraires de la Pologne, affirme que les auteurs latins-polonais diffèrent de ceux des autres pays en ce qu'ils dépendent davantage de l'antiquité et apportent moins de sentiments personnels dans leurs œuvres.

Mais en même temps il constate le fait que nulle part ailleurs qu'en Pologne les poètes humanistes ne parlent tant de leur patrie et ne sont plus étroitement liés avec la société dans laquelle ils vivent. Il devient alors difficile de dire qu'ils n'ont pas mis leurs propres sentiments dans tout ce qu'ils ont écrit et du reste il suffit de lire des pièces comme « *Querimonia Reipublicæ* » de Kryzcki, les élégies de Janicki, « *Gallo crocitanti* » de Kochanowski pour se rendre compte que ce qui domine dans toutes les œuvres latines de ces poètes, c'est comme toujours dans un cœur polonais, un sentiment ardent de patriotisme parfois mal compris, mais toujours profond, sincère. Les mêmes sentiments qui faisaient mourir sur le champ de bataille de Grünwald ou de Worskla les chevaliers polonais, animaient les poètes humanistes du xvi^e siècle ; et toujours à ces sentiments s'unit étroitement la fierté nationale qui chez les

Polonais n'est pas moins grande que chez les Français ou chez les Espagnols « *Eques polonus sum* » c'est une formule tout à fait rapprochée du « *civis romanus sum* ». On ne peut ne pas reconnaître cette ressemblance aux Latins chez les Polonais et surtout chez les poètes de la Renaissance! c'est leur trait commun à tous. Du reste, l'amour de la religion catholique et par elle l'amour de la culture latine, sont et ont toujours été très forts chez les Polonais; nous n'avons pas à en parler plus longuement : c'est un fait que nous avons eu plusieurs occasions de constater au cours de cette étude. Mais ce qui distingue surtout les poètes latins-polonais des poètes des autres pays, c'est leur anxiété presque douloureuse sur le sort de la Pologne. Le royaume a beau être grand et puissant, ils ont le pressentiment des malheurs qui les menacent; ils prophétisent, comme Cassandre: Krzycki(1), Janicki(2), Kochanowski(3), seront les premiers à faire retentir dans la littérature polonaise cette voix si triste et si clairvoyante. Les premiers! c'a été aussi leur rôle et leur mérite dans la littérature polonaise. Ils ont eu tous les défauts de ceux qui commencent; leurs premiers pas ont été peu sûrs, chancelants, comme ceux d'un enfant qui s'exerce à marcher. Tout de même ce sont eux qui les premiers ont écrit, dans une langue étrangère, il est vrai, mais en montrant la route aux autres. Ce sont eux qui ont allumé chez nous le foyer de la poésie, qui ont formé et préparé d'autres écrivains qui les surpassèrent, mais qui sans eux n'auraient pas existé. Paul de Krosno n'a pas été un grand poète. Il empruntait

(1) Dans la « *Querimonia Reipublicæ* ». V. Chap. II.

(2) Dans la « *Querela* », V. Chap. III.

(3) Dans le « *Renvoi des ambassadeurs grecs* » et dans la « *Dryas Zamchaner* ». V. Chap. IV.

à droite et à gauche à tous les poètes de l'antiquité, en rêvant, sans doute, à la gloire immortelle, en se croyant un autre Horace, se flattant, comme lui

Ex humili potens

Princeps Aeolium carmen ad Italos

Deduxisse modos

Certes il n'a point tout fait, mais il a formé Jean de Wislica et André Krzycki ; il leur a montré l'exemple et le chemin. Krzycki fut ami et maître de Janicki et tous les deux ont sans doute charmé le jeune Kochanowski.

Et quand les poètes polonais commencent à écrire dans leur langue nationale, ils y apportent déjà cette discipline littéraire, cette connaissance et ce sentiment du rythme qu'ils doivent à leurs maîtres latins, et, à leur tour, ils seront le point d'appui des poètes qui leur succéderont.

Sans Paul de Krosno, Jean de Vislica, André Krzycki, Janicki et Kochanowski, écrivains latins, Pologne aurait-elle eu un Kochanowski polonais et tous les autres poètes polonais du xvi^e siècle ? Il suffit du reste de lire Rey (1) et Kochanowski pour voir l'immense différence entre leurs vers et leur culture littéraire. Et sans aucun doute l'auteur des « Thrènes » et des « Psaumes » doit cette culture non seulement à ses maîtres romains, mais aussi aux autres, les latins-polonais. Et c'est ici le plus grand mérite de ces derniers. Ils ont été. Ils ont réveillé l'âme polonaise, ils ont donné à la littérature de leur pays les premières œuvres poétiques qui ne fussent pas de simples compilations sans vie et sans talent. Ils ont fait ce travail

(1) Le premier poète polonais du xvi^e siècle, connaissait à peine le latin. Son vers est très lourd, sa langue grossière, son imagination pauvre.

qui consistait à familiariser pour ainsi dire le peuple polonais avec les trésors de la littérature latine.

Leur rêve, comme celui de Jean de Visliça, de créer l'épopée polonaise, était sans doute trop hardi, mais on le regardera avec indulgence si l'on se rend compte de toutes les difficultés qui entravaient leurs projets. Et ces travailleurs longtemps méconnus méritent une belle page dans l'histoire de la littérature polonaise, ils la méritent aussi pour avoir été les premiers vrais poètes de leurs pays en même temps que les pionniers de la civilisation latine et de l'humanisme en Pologne.

BIBLIOGRAPHIE

I. — SOURCES

Paul de Krosno. — Carmina. Corpus poetarum antiquissimorum Poloniae lat., édition de l'Académie de Cracovie. Cracovie 1887.

Jean de Wislica. — Carmina : Bellum Pruthenum. Elegiae. Corpus poetarum antiquissimorum Poloniae lat. édition de l'Académie de Cracovie. Cracovie 1887.

Krzycki André. — Carmina. Corpus poetarum antiquissimorum Poloniae latinorum, édition de l'Académie de Cracovie. Cracovie 1888.

Janicki Clément. — Tristium Liber I, Variarum elegiarum liber I. Epigrammatum liber I. Cracovie 1542.

Epithalamium Serenissimo Regi Poloniae Domino Sigismundo Augusto. Cracovie entre 1545-1548.

Poemata Clementis Janitii, Poloni poetae laureati, éd. par Boehmius Ehrenfeld. Leipzig 1555.

Vitae Regum Poloniae elegiaco carmine in polonicis vestitus varietatem atque inconstantiam dialogus. Anvers 1563.

Querela Reipublicae Regni Poloniae. Cracovie 1538.

Sylvarum liber I et II. Cracovie 1568,

Liber III. Cracovie 1574.

Elegia de sacrosancti evangelii origine, progressu et incremento. Cracovie 1556.

Kopernik Nicolas. — Opera. Varsovie 1854.

Kochanowski Jean. — Dryas Zamchana Pan Zamchanus, avec trad. polon. Léopol 1578.

Orphæus Sarmaticus. Varsovie 1578.

Ode de expugnatione Polottei. Varsovie 1580.

Lyricum libellum. Cracovie 1580.

Ad Stephanum Bathoreum regem Poloniae inclytum
Moscho debellato et Livonia recuperata Epinicion.

In nuptias Illustrissimi Joan. de Zanoscio B. P. cancellarii et exercituum præfecti ac Griseldis Bathoreæ Christophori Transsylvaniae Principis et Serenissimi Stephani Poloniae Regis fratris filiae Epithalamium. Cracovie 1583.

Elegiarum libiri IV. Foricœnia sive Epigrammatum libellus. Cracoviae in Officina Lozari 1584.

Opera. Cracovie (?) 1612.

Opera. Varsovie 1884.

Vitæ archiepiscoporum gnesnensium, édité par André Trzycieski. Cracovie 1574.

Dantyszck Jean. — Opera. éd. par Hosius (Hozyusz). Cracovie 1548.

Joannis de Curiis Dantisci, episcopi Varmiensis poemata et hymni, éd. et commenté par Jean Boehmius, prof. de l'Univ. de Leipzig, Leipzig 1764.

Poemata avec la traduction allemande et biographie, éd. par Hipler. Münster 1857.

Hussowczyk Grégoire. — De bisonte et ejus venatione. Cracovie 1523. Pétersbourg 1855.

(A cause de la peau de zoubre envoyé à Rome par voïeioda Radziville à Léon X).

De nova et miranda victoria quam Sigismondus a Turcis reportavit elegiacum carmen. Cracovie 1524.

De vita et gestis Divi Hyacinthi poema heroicum. Cracovie 1525.

Trzycieski André. — Epigrammatum liber I. Cracovie 1565.

Liber II. Cracovie 1568.

A. Tricessi Equitis Poloni, de Lippomani ingressu et progressu in Polonia. Cracovie 1557.

II. — BIOGRAPHIE

Gallus.

Gumplowicz. — Bischof Balduin Gallus von Kruszwica Polens erster lateinischer Chronist. (Sitzungsber der K. Akad. der Wissenschaft. Philos. histor. Classe, Bd. 132), Wien 1895.

Kadlubek.

Biéłowski. — Maître Vincent (Bibliothèque d'Ossolinski. II^e volume). Léopol 1863.

Garnkouski Jean.

Kubala. — Jean Karnkowski et sa chronique (Bibliothèque Varsovienne). Varsovie 1878.

Grégoire de Sanok.

Seredynski. — Grégoire de Sanok (Revue Polon.) Cracovie 1867.

Dlugosz Jean.

Szuiski. — Dlugosz dans l'historiographie européenne. Cracovie 1880.

Semkowicz. — Étude critique d'histoire de Pologne de Jean Dlugosz. Cracovie 1887.

Paul de Krosno et Jean de Vislica.

Kruczkiewicz B. — De vita Pauli Crosnensis. De vita Joannis Visliciensis. Préface à l'édition du « Corpus poetarum antiquissimorum Poloniæ. Cracovie 1887. II^e volume.

Jezienicki. — L'influence des poètes romains classiques

sur Jean de Wislica (Discours de la Faculté phylolog. XIV^e vol.). Cracovie 1891.

Witkowski. — Jean de Wislica, sa vie et ses œuvres (Guide scientifique et litt.). Léopol 1891.

Krzycki

Wenclewski. — André Krzycki et ses poésies. Cracovie 1874.

Drabo. — André Krzycki écrivain et politicien (Revue Polonaise. Cracovie 1879.

Morawski Casimir. — Corpus antiquissimorum poetarum Poloniae latinorum (Préface, II^e vol. Cracovie 1888).

Dantyszcz.

Siemienski Lucien. — Les Portraits littéraires. Poznań 1865, I^{er} vol.

Finkel. — Jean Dantyszcz ambassadeur. Léopol 1879.

Czaplicki Léon. — De vita et carminibus Joannis de Curiis Dantisci. Wroclaw 1855.

Hipler. — Des ermländischen Bischofs J. D. und Kopernikus geistliche Gedichte. Münster 1857.

Janicki.

Maslowski. — De vita et poësie Clementis Janitii. Wroclaw 1857.

Wenclewski. — Disputatio de Clementis Janitii scriptis et editionibus (Index lectionum de l'Université Polon. à Varsovie — Szkola Glowna). Varsovie 1865.

Wenclewski. — Un mot sur la vie, les œuvres, les éditions et les traductions de Janicki. Varsovie 1852; Léopol 1869.

Cwiklinski. — Clément Janicki, poète couronné 1516-1543. Cracovie 1893.

Windakiewicz. — Sept documents sur la vie de

Janicki (Archive d'histoire de la littérature et de l'instruction en Pologne, VII^e volume). Cracovie 1890.

Syrokomla (Kondratowicz) Vie de Cl. Janicki et Traduction polonaise de ses élégies et épigram. Varsovie 1848-1857.

Hussowczyk.

Kasprowicz. — Sur le poète latin : De bisonte et ejus venatione (Parole polonaise 1908). Léopol 1908.

Kochanowski.

Przyborowski. — Un mot sur la vie et les œuvres de Jean Kochanowski. Poznanie 1857.

Gacki. — La famille de Jean Kochanowski. Varsovie 1869.

Loewenfeld. — Jan Kochanowski und seine lateinischen Dichtungen. Poznanie 1877.

Plenkiewicz. — Jean Kochanowski d'après les dernières études (Ateneum). Varsovie 1878.

Parylak. — Les élégies et les odes latines de Jean Kochanowski. Léopol 1880.

Rymarkiewicz. — Le berceau, la maison et le tombeau de Jean Kochanowski. Poznanie 1880.

Kallenbach. — Quelques mots sur les élégies latines de Jean Kochanowski, Cracovie 1883.

Kallenbach. — J. Kochanowski à l'Univ. de Cracovie (Ateneum). Varsovie 1884.

Malecki. — La jeunesse de J. Kochanowski (Revue polonaise). Cracovie 1884.

Bobrzynski. — Les idées politiques de J. Kochanowski (Revue Polon.) Cracovie 1884.

Gasztowt. — La poésie européenne du xvi^e siècle et Jean Kochanowski (Revue Polon.). Cracovie 1884.

Pawlikowski. — Quelques mots sur Kochanowski et Tibulle (Revue Polon.). Cracovie 1884.

Chlebowski. — Jean Kochanowski d'après ses propres œuvres. Varsovie 1884.

Windakiewicz. — Des documents inconnus sur la famille de Kochanowski. Varsovie 1885.

Idem. Jean Kochanowski et sa vie à la Cour. Cracovie 1885.

Windakiewicz. — Le séjour de Kochanowski à l'étranger (Annales des Philarètes). Cracovie 1885.

Chmielowski. — Les dernières années de la vie de Jean Kochanowski (Études et esquisses, I^{er} vol.). Cracovie 1886.

Belcikowski. — Jean Kochanowski (Études) Varsovie 1886.

Ziomba. — Pierre Bonsard. Cracovie 1886.

Kallenbach. — Philosophie de J. Kochanowski (Revue Polonaise). Cracovie 1888.

Brückner. — Les nouveaux suppléments aux œuvres de J. Kochanowski (Ateneum) Varsovie 1891.

Sas. — Un mot sur la poésie latine-polonaise du xvi^e siècle (Disc. de la Facut. Philo., XVIII^e vol.). Cracovie 1892.

Plenkiewicz. — Jean Kochanowski, sa famille, sa vie et ses œuvres (éd. compl. IV^e vol., I^{re} partie). Varsovie 1884-1897.

Zenger G. — Deux manuscrits pétersbourgeois des élégies de Jean Kochanowski (Mémoires de l'Académie Impériale des Sciences à St.-Petersbourg. Bibl. Nation. R. 4899 bis 49). Pétersbourg 1904.

Ouvrages à consulter.

Bartoszevicz. — Histoire de la littérature polonaise. Varsovie 1861.

Bobrzynski. — Histoire de la littérature polonaise. Varsovie 1887.

Brückner. — Poésie latine du Moyen-Age. Varsovie 1902.

Chmielowski. — Histoire de la littérature polonaise. Varsovie 1898-1901.

Estreicher. — Bibliographie polonaise. Cracovie 1870-1890.

Gornicki. — Histoire de Pologne.

Kolankowski Louis. — Sigismond-Auguste. Léopol 1913.

Kuliczkowski. — Histoire de la littérature polonaise. Varsovie 1872-91.

Lavollée René. — De poëtis latino-polonis. Paris 1864.

Léger Louis. — Le monde slave. Paris.

Maciejowski. — La Pologne (de xv à xviii, IV vol. Varsovie 1842.

Mickiewicz. — Les Slaves. Poznanie 1805.

Pavinski. — La jeunesse de Sigismond I^{er}. Varsovie, 1893.

Przezdziecki. — Les Jaguellones polonaises (V vol.). Léopol.

Szuiski. — Histoire de la littérature polonaise XII vol. Cracovie 1880.

Idem. Histoire de Pologne (IV volumes). Cracovie 1862-1866.

Idem. Renaissance et Réforme en Pologne. Cracovie 1881

Spasowicz. — Histoire de la littérature polonaise. Cracovie 1891.

Tarnowski. — Histoire de la littérature polonaise.
Cracovie 1903.

Wenclewski. — Simon Marycki. Chetmno 1867.

Windaleiewicz. — Padoue (Revue polon.). Cracovie
1891.

Wiszniewski. — Histoire de la littérature polonaise
(10 volumes). Cracovie 1840-57.

Ouvrages français.

Lavallée René. — De poëtis lat.-pol. Paris 1864.

Léger Louis. — Le monde slave. Paris.

Plessis Frédéric. — Histoire de la littérature latine.
Paris 1909.

INDEX ALPHABÉTIQUE

des noms cités dans l'ouvrage

A

Adam Swinka.
Anjou (Hedvige d')
Anne de Cylée.
Anne Jaguillon, Batory.
Anne Jaguillon.
Anne Kochanowska.
Anne Odrowonz.
Anacréon.
Apulée.
Aubusson (marquise d')
Avipratus (Fogelweder.)

B

Barbe Radziville.
Barbe Zapolska.
Batory Étienne.
Bellay (Joach. du)
Bekiesz.
Bembo (card.)
Bialaczow Anne.

Biruta.

Boccace.

Boleslas le Fort.

Bona Sforza.

Brückner (prof. Alex.).

Brudzev (Voitech de)

Brudzinski Stanislas.

C

Camille.

Casimir Jaguillon.

Casimir le Grand.

Casimir le Juste.

Cassanus.

Catherine d'Autriche.

Catherine de Suède.

Caton.

Catulle.

Cellarius (v. Ligurinus).

Celsius Conradus.

Charles (v. Sygonius).

Charles V.

Charles IX.

Chopin.

Christoph Odrowonz.

Cicéron.

Claudien.

Conrad de Masovie.

Coribut.

Corneille.

Cracus.

D

Dantiscus Dantyszek.

Dante.

Decius.

Desportes.

Diamanta.

Dlugosz Jean.

Doralica.

Dorothée Podlodowska.

Drusianne Kochanowka.
 Dryas Zamchana.
 Drzewicki.
 Du Bellay.
 Duchinska (Mme).
 Dudycz André.

E

Eck Jean.
 Élisabeth d'Autriche.
 Élisabeth Pilecka.
 Elsula.
 Enée.
 Étienne Batory.
 Estreicher.

F

Ferdinand Habsbourq.
 Florus.
 Firley.
 Fogelweder (v. Avipratus).
 Frycz Modzewski.

G

Galla (venusta v. Lydia).
 Gallus.
 Golembiowski.
 Gorinski.
 Gorski Jean.
 Gornicki Luc.
 Grégoire Hussovianus.
 Grégoire de Sanok.
 Grégoire Podlodowski.
 Grzepski (Grepsius).

H

Halszka Ostrogska.
 Hedvige d'Anjou.
 Hedvige (sainte).
 Henri II.
 Henri III Valois.

Herbert Benoît.
 Hermogenes.
 Hiancinthe (saint).
 Hoesick Ferdinand.
 Homère.
 Horace.

J

Jaguello Ladislas.
 Jaguellons (dynastie).
 Januszowski.
 Janicki Clément.
 Jean de Wislica.
 Jean Silvius.
 Isabelle d'Hongrie.
 Jungingen (Ulrich von).
 Juvenal.

K

Kadlubek Vincent.
 Kallenbach Joseph.
 Karnkowski Jean.
 Kiejstut.
 Kochanovski Jean.
 Kochanovski (famille).
 Koscielecka (Beate v. Ostrog-ska).
 Kosciuszko Thaddée.
 Kmita.
 Krasinski Sigismond.
 Krosno Paul.
 Krzycki André.
 Krzycki Nicolas.
 Kwrozkanki (Nicolas de).

L

Ladislas II Jaguello.
 Ladislas I Piast.
 Ladislas d'Hongrie (saint).
 Laski Stanislas.

Laski Jérôme.
 Latałski.
 Lavollée René.
 Léger Louis.
 Leszek le Blanc.
 Lemaire Jean.
 Ligurinus (v. Cellarius).
 Louis le Grand d'Hongrie.
 Louis Jaguillon.
 Lomonosoff.
 Loewenfeld.
 Lubranski Jean.
 Lucain.
 Lucillius (Lettres à).
 Lucrèce.
 Lydia.

M

Maciejowski.
 Macchiavelli.
 Malecki Antoine.
 Manutius Paul.
 Maritius Marycki.
 Martial.
 Mélin-Saint-Gélais.
 Montanus.
 Modrzeswki Frzcz.
 Morawski Casimir.
 Musset.
 Myszkowski.

N

Nemo.
 Nidecki.
 Novicampianus.

O

Odrowonz Anne.
 Odrowonz Stanislas.
 Odrowonz (saint Hiacinte).
 Odrowonz (saint Tscheslav).

Odrowonz (famille).
 Olesnicki Zbigniev.
 Omnis.
 Orzechowski Stanislas.
 Osmolski Jean.
 Ossolinski Georges.
 Ostrogska Halszka, Béate.

P

Padnievski.
 Pan.
 Papadoppoli.
 Pereny Gabriel.
 Perse.
 Petrarque.
 Pierre de Poznanie.
 Pilzna (Simon de, v. Mari-
 tuis).
 Pisseleu (Charles de).
 Philis.
 Plaute.
 Pleïade.
 Plenkievicz Roman.
 Plessis Frédéric.
 Podlodoswka Dorothée.
 Podlodoswki Grégoire.
 Poggio.
 Properce.
 Przemystaw.
 Przeddziecki Alex.
 Przyborowski Valentin.

R

Racine.
 Reuchlin Jean.
 Rey Nicolas.
 Robertelli.
 Ronsard Pierre.
 Roysius.
 Russocki.

S

Samborianus Grégoire.
 Sanok Grégoire.
 Sarbievski Ladislas.
 Sèneque.
 Sforza Bona.
 Sienkievicz Henri.
 Sigismond I^{er} le Vieux.
 Sigismond-Auguste.
 Silvius Jean.
 Silvius.
 Skarga.
 Sokolovski Auguste.
 Sophie de Ruthénie.
 Sophie de Wolfenbüttel.
 Stanislas (saint).
 Stanislas de Kurozwanki.
 Stanczyk.
 Starowolski.
 Szuiski Joseph.
 Sygonius.
 Swinka.

T

Tanska Clémentine.
 Tarto Stanislas.
 Tarnowska Anna.
 Tarnowski Jean.
 Tarnowski Stanislas.
 Tenczynski.
 Térance.
 Tibulle.
 Thomas de Cracovie.

Thurzo Stanislas.
 Tomicki Pierre.
 Tomicki (famille).
 Trediakowsky.
 Trzycieski André.
 Tscheslav.
 Turnus.
 Tynica (Valentin de).

V

Valère Maxime.
 Valois.
 Virgile.
 Vigny.

W

Wanda.
 Wietor.
 Witold.
 Wiszniewski.
 Windakiewicz.
 Woitech de Brudzev.

Z

Zaborowski Stanislas.
 Zamckana Dryas.
 Zamoyski Jean.
 Zapolska Barbe.
 Zapolya Jean.
 Zapolya Isabelle.
 Zasada Sophie.
 Zbigniew d'Olesnica.
 Zenger.

APPENDICE

LES LIVRES DE PAUL DE KROSNO

Paul de Krosno a légué à l'Université de Cracovie des livres suivants :

Apianus Alexander : De bellis civilibus. Venise 1500.

Barbarus : Castigationes Plinianas, Roma 1493. (Liber cum epigrapho auctoris : Paulus Crosnensis Ruthenus sum).

Beroaldus : Annotationes in auctores antiquos. Bononiæ 1152.

Boëtius : De consolotione philosophiæ. Venise 1499.

Capella : Opus de nuptiis philosophiæ, Vicenze 1499.

Hieronymus Sanctus : Épistolæ. Venise 1496.

Lucanus : Pharsalia. Venise 1498.

Macrobe : In Somnium Scipionis. Venise 1500.

Persius : Satiræ. Venise 1499.

Propertius (poeta) : Carmina. Bononiæ 1487.

Silvius Italicus : Punicorum libri. Venise 1493.

Statius : Sylviæ et alia opera. Venise 1498.

André Krzycki fit aussi un cadeau à l'Université de Cracovie. Ce sont : « Épistolæ familiares » de Silvius, publiées à Nürenberg en 1486. C'est un livre in-4°, avec une belle reliure colorée.

(V. Incunabula Jagiellonicæ Bibliothecæ Universitati Jagiellonicæ Cracoviensis, p. 272-3, par dr. Wislocki. Cracovie en 1900).

Bellum marchoni Brandenburgensi... contra Sigismundum, a. 1520. Sine auctoris typographi locique mentione 1520, 4. (Cf. Ianociana III, 53. Libellus hic perditus est).

7) Religionis et reipublicæ querimonia, Cracoviæ apud Wietorem 1522, 4 (Exemplar exstat in bibliotheca cathedrali Vratislaviensi).

8) Philippi Callimaehi Experientis ad Innocentium VIII... de bello inferendo Turcis oratio, Cracovie Haller, 1524, 4.

Editionem curavit Cricius. In fine libelli leguntur : Encomium Divi Sigismundi post partam a Scythiis victoriam ; Epistola nomine Barbaræ ad Sigismundum ; Encomium clarissimo autistiti Petro Tomicio episcopo Posnaniensi (Exemplar Ossolinianum).

9) Encomia Lutheri, Cracoviæ. Vietor 1524, 8 (Exemplar Jagellonicum et Czartoryscianum).

10) Oratio ad Petrum Tomicium, novum pontificem Cracoviensem, Cracoviæ 1524 (Cf. Ianociana III, 58. — Nullum exemplar innotuit.

JEAN DE WISLIÇA ET ECKEHART IV

Il est assez curieux qu'une tentative pareille de créer une épopée nationale en latin a eu lieu en Allemagne au x^e siècle, Ce fut le moine de Saint Gall en Suisse qui, dans son poème « Valtharius » a essayé de poétiser la légende nationale de Walther d'Aquitaine et les luttes des Allemands contre les Huns. Il a pris Virgils pour modèle, mais n'a pas su égaler la beauté et l'élégance du poème de ce chantre romain. Il s'en rend compte du reste et s'en excuse en disant :

Hæc quicumque legis, stridenti ignosce cicadæ;

Raucellam nec adhuc vocem perpende sedæ num,

Utpote quæ nidis necdum petit alta relictis

(Valthanius v. 1473-75).

Les hexamètres régulièrement coupés à la fin rappellent la cadence monotone de l'ancienne poésie germanique », comme le dit avec justice M. Bossert (1) dans son histoire de la littérature allemande. Le poème et son créateur ont séduit un des meilleurs romanciers et écrivains allemands du XIX^e siècle, J. V. von Scheffel (2) qui a écrit l'histoire de la vie d'Eckehart IV et donna la traduction allemande de son poème avec commentaire.

LES ŒUVRES POLONAISES DE KOCHANOWSKI

Les plus importantes des œuvres polonaises de Kochanowski sont : « Le renvoi des Ambassadeurs Grecs » ; les « Thrènes » et sa merveilleuse traduction des « Psaumes » en polonais.

« Le renvoi des Ambassadeurs Grecs » a pour sujet un épisode de l'Iliade. Ménélas et les princes grecs envoient des Ambassadeurs chez Priam, en lui demandant de rendre Hélène à son mari. Le sage Anténor conseille de le faire mais tout le monde, entraîné ou acheté par Pâris, s'y oppose. Les ambassadeurs se retirent, en maudissant Priam et son royaume.

Dans cette œuvre, l'intérêt du sujet n'est pas grand, mais il y a des plus grandes beautés du style et des vers.

Le poète est vraiment inspiré et en même temps maître parfait de la langue. On peut y remarquer la description des défauts de ses contemporains que le poète déplore sin-

(1) « Histoire de la littérature allemande », Paris 1907, p. 10-14.

(2) Eckehart, par J. V. von Scheffel, 1886 Stuttgart, V. « Histoire d'Attila », par Amédée Thierry (4^e partie).

cèrement, et aussi cette angoisse, cette peur d'avenir que nous avons déjà remarqué chez Krzycki. Voilà un des plus beaux passages, la prophétie de Cassandre, en traduction d'un des plus grands poètes polonais du xix^e siècle, Adam Mickiewicz (professeur du collège de France).

Pourquoi me tourmenter en vain, Dieu cruel?

Pourquoi m'ayant donné cet esprit divin,

M'as-tu accordé une parole impuissante de sorte que

Mes oracles s'en vont au gré du vent et ne frappent plus les
[hommes].

Que des contes futils ou des rêves bizarres?

A quoi a-t-il été utile ce cœur si violemment tourmenté.

A quoi ont servi et cette sûreté de mémoire et cette bouche

Qui prononce des paroles qui ne sont pas à moi,

Et ces sens envahis par un hôte terrible et insupportable.

En vain je me défends, on me fait violence;

Je ne suis plus maîtresse de moi-même, je ne m'appartiens plus

Mais où suis-je? ô Dieux! je perds la lumière du jour,

Une ombre, une vaste nuit tombe soudain autour de moi

.

Veillez, o gardieus, une nuit monte vers nous, une nuit
[suspecte]

Une flamme va éclater dans cette ville

Une flamme telle qu'on y verra comme en plein jour,

Et le lendemain en plein jour on ne verra plus rien.

.

O mon infortunée mère! tu cesseras de pleurer tes enfants.

Tu commenceras à hurler. (1)

Les Thrènes sont les plaintes sur la mort de la petite fille de Kochanowski, Ursule, enfant d'une intelligence très grande et très précoce. Son père l'appelait « Sapho slave ».

(1) Joué pendant les noces de Jean Zamoyski avec Christine Badzivill en 1577.

Moins appréciés au *xvi*^e siècle, ils sont aujourd'hui regardés comme un des chefs-d'œuvre de la littérature polonaise. Le poète y prend souvent le ton de la charmante simplicité :

Ma chère enfant, en partant ainsi de chez nous,
 Tu as fait, crois-moi, un grand vide dans la maison
 Nous sommes plusieurs ici, parents et parentes;
 Et il nous semble toujours qu'il n'y a personne,
 Une seule âme de moins et quel vide.

(*Thrène VIII*)

On dirait une lettre à sa fille disparue.

Quand aux « *Psaumes* » de Kochanowski, ils sont surtout remarquables par la beauté de la langue et du style. Après trois siècles écoulés les polonais n'ont pas de meilleures traduction des *Psaumes* que celle de Kochanowski, elle est lue et admirée aussi bien aujourd'hui qu'au *xvi*^e siècle.

Vu et admis à soutenance
 le 28 juillet 1917

Le Doyen de la Faculté des Lettres
 de l'Université de Paris,
 A. CROISSET.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris
Pour le V.-Rector en congé,
L'Inspecteur chargé de l'ad^{on} de l'Académie,
 ISTRIA.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.

Les poètes latins-polonais du xvi^e siècle et la société polonaise de cette époque.

Le caractère polonais; Le pays; Sa culture; Les commencements de la littérature nationale; L'influence de l'Église; Les écoles; La domination de la langue latine dans les écoles, dans la vie publique et privée et surtout à la cour royale.

Les derniers Jaguillons et leur rôle dans l'histoire de la Renaissance polonaise; La noblesse et la bourgeoisie polonaise; Les paysans 1

CHAPITRE PREMIER

Les premiers poèmes latins-polonais.

Gallus et son chant sur la mort de Boleslas le Fort; L'influence française; Vincent Kadłubek et le second poème latin-polonais; Les épitaphes, Grégoire de Sanoc et Adam Swinka; L'influence grandissante du latin; Conrad Celtis et Hasilina; La légende de Navoika; Vers la Renaissance 23

CHAPITRE II

Les premiers écrivains latins (en prose) du xvi^e siècle; Stanislas Zaborowski, Miechowita.

Paul de Krosno, premier poète latin du xvi^e siècle en Pologne; Sa vie; Ses voyages en Hongrie et ses amis hongrois; Les poèmes à G. Pereny; Les poèmes religieux; Les réminiscences du Moyen-Age; Mélange du

sentiment religieux et des souvenirs de l'antiquité; Les panégyriques.

Jean de Visliça; La vie du poète; « *Bellum Pruthenum* »;
La tentative de créer l'épopée polonaise; Les sources du poème; Imitations de Virgile; La tradition polonaise et le patriotisme de l'auteur; Les portraits de Ladislas Jaguello et de Witold; Encore l'influence du Moyen-Age. La bataille de Grünwald; Épilogue 30

CHAPITRE III

André Krzycki (1477-1537)

I. Krzycki; Sa vie, l'homme et le poètes; Ses œuvres poétiques; Leur double division.

Première division : « *Carmina Sacra* »; « *Carmina Regalia* » et « *Querimonia Reipublicæ et Religionis* »; Échos de la Réforme; Tristesse et peur de l'avenir dans les œuvres de Krzycki.

Épigrammes contre les ecclésiastiques : « *Carmina amatoria* », Épitaphes; Livre VII; Sentences philosophiques; Seconde division des œuvres de Krzycki.

I. Les œuvres en prose : « *Asiana Diæta* »; Auteurs supposés; Sénateurs critiqués. I *vulgatam nuper Asianam Diætam Dialogus* »; Personnages; Symboles.

Krzycki politicien et poète..... 66

CHAPITRE IV

Clément Janicki et les retardataires.

I. Clément Janicki (1526-1543); Son autobiographie; Son origine; Ses premières études; Ses protecteurs, son voyage en Italie; Son enthousiasme et son patriotisme; Son poème « *Quærela Reipublicæ Polonæ* » et ses idées politiques; Les intrigues d'Orzechowski; La maladie de Janicki et son retour en Pologne; *Elsula* et les vers d'amour; Le manque d'esprit satirique chez

Janicki; Le sentiment de religion; L'élégie sur la prise de Budapest par les Turcs; La mort du poète; Le talent et le caractère de Janicki.

- II. Les retardataires; Nicolas Hussowczyk (Hussovianus), Dantiscus ou Dantyszek; Grégoire de Lamborz (Samborianus; André Trzycieski (Tricesius)..... 102

CHAPITRE V

Jean Kochanowski (1530-1584)

- I. Avant son séjour à Paris; Sa famille; Son enfance et ses premières études; Son séjour à Cracovie; L'Université de Cracovie à l'époque où Kochanowski y étudiait.

Premières élégies; La vie de Kochanowski jusqu'à son voyage en Italie; Kochanowski étudiant italien; L'Université à Padoue; Les professeurs et les camarades de Kochanowski; Lydie et les élégies qui lui sont adressées; Départ pour Paris.

- I. La Renaissance française; Ronsard et son influence sur Kochanowski.

« Venusta Galla »; Lydia et les élégies pour elle; Leur valeur littéraire; Le roman parisien de Kochanowski et le nouveau désenchantement; L'intervention d'Ossolinski; Kochanowski quitte Paris; Retour en Pologne; La vie de campagne; Kochanowski cherche une vie moins monotone; La cour de Padniewski et celle de Myszkowski; La cour du roi Sigismond-Auguste; Le roman avec Hanna, et quelques élégies pour elle.

Kochanowski revient à la campagne et se marie; Il s'occupe de politique; Ses élégies sur Henri de Valois et sur son élection en Pologne; « Gallo crocitanti », réponse à Desportes.

La fable inconnue de Kochanowski; Les qualités et les défauts; Les pièces pour le roi Etienne Batory et pour le chancelier Jean Zamoyski.

Les épigrammes; Dernière période de la vie de Kochanowski; Il devient campagnard; Sa mort.....	137
--	-----

CHAPITRE VI

Les imitations et la versification.

I. Paul de Krosno et Jean de Visliça; Imitations; Leur prosodie et leur métrique, comparées à celles des anciens.	
II. Krzycki; L'influence des poètes latins anciens et modernes; Prosodie et métrique.	
III. Janicki, imitateur de Tibulle; Sa métrique.	
IV. Kochanowski et les poètes anciens; Sa versification..	161
Conclusion.....	184
Bibliographie.....	188
Index alphabétique.....	196
Appendice.....	200

